

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

GUILLAUME TELL,

POÈME DRAMATIQUE.

*On trouve chez J. J. PASCHOUX,
Imp.-Libr. à Genève et à Paris :*

Marie Stuart, tragédie de F. Schiller, traduite de
l'allemand par M. J. C. Hess; in-8, 3 fr. 60 c.
Wallstein, tragédie en 5 actes et en vers, précédée
de quelques réflexions sur le théâtre allemand, et
suivie de notes historiques sur la guerre de 30 ans,
par M. Benj. Constant de Rebecque; vol. in-8, 3 fr.

Dé l'imprimerie de J. J. PASCHOUX.

GUILLAUME TELL,

POÈME DRAMATIQUE

DE F. SCHILLER,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR M. HENRI MERLE-D'AUBIGNÉ.



PARIS,

J. J. PASCHOD, libraire, rue Mazarine, n° 22.

GENÈVE,

Même Maison de commerce.

1818.

A MES COMPATRIOTES.

Les vieux temps et la vieille Suisse.
G. TELL. Acte I.^{er}

UN grand poète, rempli d'admiration à la vue des vertus que firent éclater jadis les fondateurs de notre liberté, a donné essor à son génie, et a retracé dignement dans ses vers le courage et la grandeur de ces pères de la patrie. A la lecture de ces pages sublimes, on est transporté cinq siècles en arrière; on croit vivre avec les Tell et les Melctal, errer dans les campagnes de Schwitz et d'Ury, être témoin de la tyrannie des oppresseurs et du courage des opprimés; on assiste à cette grande scène qui devint pour l'Helvétie la source des biens les plus précieux !

La lecture d'un tel ouvrage doit être celle de tous les Suisses. Dès long-temps la plupart d'entr'eux ont pu en apprécier la beauté ; aujourd'hui je présente aux autres la possibilité de le faire. Ce n'est, il est vrai, qu'une ombre que je leur offre , mais c'est l'ombre d'un trop beau modèle pour qu'elle ne soit pas digne encore d'attirer les regards. Que tous donc , sans distinction de langues , lisant ce poème admirable , apprennent à connaître quelle a été l'origine de leur indépendance et de leur bonheur !

Mais ce grand tableau , où se trouvent peints avec tant d'énergie *les vieux temps et la vieille Suisse* , ne produirait-il aucune impression sur nos cœurs ? — Non. Il doit avoir quelque influence sur notre état présent. — Il y a un pas à faire. Il y a quelque chose à détruire , il y a quelque chose à recréer. Il faut que ce noble feu , qui embrasait les fondateurs de notre indépendance , ranime ses flammes languissantes et réchauffe nos cœurs.

Pour produire de tels effets , peut-être suf-

frait-il d'attirer fortement l'attention sur l'œuvre de génie dont je donne aujourd'hui la traduction fidèle. Mais le but est trop important pour négliger aucun moyen de succès. Je vais donc profiter de cette occasion naturelle pour mettre au jour en peu de mots quelques pensées, quelques sentimens, qui depuis long-temps occupent mon esprit.

Ce n'est qu'avec crainte que je m'avance. Je ne suis qu'un citoyen obscur. Je ne puis prétendre à la faveur que donnent une réputation déjà faite, ou les marques d'un grand talent. Mais qu'est-il ici besoin de ces choses? Je suis Suisse, et bon Suisse. Il y a là de quoi suppléer à tout le reste, et je prends la parole, certain d'être écouté :

LA Confédération Suisse est maintenant parvenue à un état auquel elle n'avait point atteint depuis son origine. Son étendue territoriale est accrue; le nombre de ses États est augmenté; ses liens fédéraux sont resserrés. Toute influence étrangère est détruite. Les

dernières années du siècle qui a précédé celui-ci l'ont vue plongée dans un profond abîme ; elle en est sortie, et a repris son rang parmi les peuples, plus grande et plus indépendante que jamais.

Comment donnera-t-elle des bases solides à sa prospérité ? Comment sera-t-elle pour l'accroître sans cesse ? — Voilà la grande, l'unique question ; voilà ce à quoi doivent réfléchir tous les hommes qui s'intéressent à leur patrie.

Elle ne mettra certainement pas son espoir, et ne fera pas résider sa puissance, dans ce qui fait l'espoir et la puissance des autres nations. — Comme elles, elle ne se confiera pas dans des armées nombreuses et exercées au combat, dans de grandes ressources pécuniaires, dans l'ensemble et l'accord de toutes les opérations. Elle ne saurait avoir aucune de ces choses, et quel que soit l'ennemi qu'elle ait à combattre, elle lui sera toujours inférieure à ces divers égards. Elle ne se confiera pas davantage dans les secrets de la diplomatie, dans les ruses d'une

politique qui se glisse dans les cabinets des Princes et gagne les dépositaires du pouvoir ; dans ces combinaisons si vantées, qu'un rien peut faire échouer, et dont la postérité se rit d'ordinaire. Tout cela ne saurait convenir à des hommes libres, et la franchise helvétique répugnera toujours à de tels moyens.

Non ; ce n'est aucune de ces forces que doit rechercher le peuple suisse. — Il doit rechercher la force des peuples libres, celle qui suffit pour contre-balancer toutes les autres, — la *force morale*, en un mot.

C'est par elle que l'Espagne s'est élevée tout-à-coup comme un boulevard que n'ont pu ébranler ni les canaux souterrains de la politique, ni le torrent impétueux des armes. C'est par elle que la Prusse a chassé de son sol des légions redoutables, et a donné des lois à un ennemi plus riche, plus habile et plus nombreux. C'est par elle que l'Amérique a fait la conquête de la liberté. C'est par elle que nos pères, que trois chétives tribus des Alpes, bravèrent la puissance des plus grands

Monarques, et se maintinrent libres au milieu de l'Europe asservie.

La possédons-nous cette force ? — Que chacun de vous, Confédérés, jette un regard autour de soi, et qu'il juge ! — Et si cet examen ne suffit pas, je montrerai moi-même notre plaie; je le ferai sans crainte. *Ce ne sont pas ceux qui découvrent les maux de leur patrie qui en sont les ennemis, a dit un grand homme, ce sont ceux qui la flattent.* — Cet esprit d'intérêt, cet égoïsme, le vice du siècle, et qui se trouve dans un si grand nombre de nos cités, ces sentimens de discord qui excitent quelques cantons les uns contre les autres; cette indifférence pour la chose commune; cette tiédeur pour la religion; cette dissolution dont l'on voit dans nos campagnes aussi bien que dans nos villes, de tristes et nombreux exemples : voilà quelques-uns des maux qui nous affligent, voilà des signes infailibles auxquels tout le monde peut reconnaître que la force morale ne réside point en nous.

Ne tardons pas plus long-temps à porter remède à ces maux; mettons fin aux discordes, remplissons-nous tous d'un même esprit, d'un même amour. Que toutes les branches de l'arbre helvétique, dont plusieurs ont été fortement ébranlées, s'unissent et se rapprochent; que la même sève, s'élançant du tronc commun, leur donne à toutes la même vie, et qu'elles croissent ainsi pleines de force, se prêtant l'une à l'autre un appui mutuel.

Mais qu'est-ce donc que cette force morale qui doit tout unir, tout vivifier? En quoi consiste-t-elle? — C'est dans le cœur qu'elle est placée, et elle contraste ainsi d'une manière frappante avec toutes ces forces du dehors qui sont l'appui ordinaire des nations. — Voici, ce me semble, pour chaque Suisse les élémens dont elle se compose :

Premier Élément. — *Amour de la liberté.*
C'est là la base de tout chez un peuple libre, c'est là ce qui donnera du ressort à l'âme de chaque citoyen. Tout Suisse doit chérir la liberté, sans licence, et doit la rechercher

comme le premier des biens. Que l'on se débarrasse donc de ces notions singulières qui font confondre à tant de gens les idées libérales avec les idées de trouble et de révolution. Les idées libérales sont celles des Socrate, des Platon, des Cicéron, des Montesquieu, des Rousseau, des Saint-Pierre, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre; il est tout au moins risible après cela, de voir ces idées traitées avec mépris par quelques individus, qui peuvent à peine comprendre une page d'un de ces génies immortels. La liberté est une belle chose, comme la religion est une belle chose, et si les abus détestables que l'on a faits de celle-ci n'ont pu ternir sa beauté, pourquoi les désordres dont l'autre a été le prétexte nous empêcheraient-ils de lui rendre hommage ?

Second Élément. — Amour de chaque patrie respective. Nommer l'amour de la patrie, c'est nommer un des plus puissans mobiles du cœur humain. Cette affection se développe toujours avec l'âge, mais elle peut

se dégrader. Pour empêcher ce malheur parmi nous, il faut que les constitutions de chaque Canton soient propres à faire le bonheur de tous ceux qu'elles régissent, et à resserrer ainsi les liens qu'a formés la nature. Que les gouvernemens de quelques États fassent donc, d'eux-mêmes, et à temps, de généreux sacrifices ; qu'ils donnent à leurs administrés ces droits de l'homme libre qu'ils réclament, ne fût-ce qu'au fond de leur cœur.

Mais, d'un autre côté, ne comprendra-t-on pas dans l'amour de la patrie, l'amour des Magistrats qui en sont les membres d'élite ? Ne les mettrions-nous en évidence que pour les attaquer plus à notre aise, et ne les élevions-nous au-dessus de nous que pour nous élever ensuite au-dessus d'eux ? Ah ! ne sont-ils pas les pères, et ne sommes-nous pas les enfans ? Que l'on réfléchisse seulement au dévouement de tous les jours et de toutes les heures, à ce sacrifice continuel des goûts particuliers pour l'intérêt général, à cette vie employée à des détails d'administration souvent

fastidieux, ou passés dans une agitation qui lasse également et l'esprit et le corps : que l'on réfléchisse à ce que c'est qu'un bon Magistrat, et la plus vive reconnaissance remplira bientôt tous les cœurs. L'ingratitude, le manque de respect, ou même l'indifférence d'un peuple envers ceux qu'il a choisis pour ses chefs, est un signe certain que ce peuple est malade.

Troisième Élément. — Amour des Cantons les uns pour les autres. Dans les lieux même où il existe, cet amour n'est point aussi grand, aussi inaltérable qu'il devrait être. C'est de lui néanmoins que notre salut dépend. Qu'est-ce qu'une famille où les frères sont désunis ? Si on lui intente un procès, comment se défendra-t-elle ? ... — Point de véritable Confédération, point de véritable alliance, si elle n'est que sur du parchemin. Le cœur ! voilà quel doit être son siège. Qu'importe que tous nos soldats soient dressés d'une manière uniforme ? qu'importe que leurs bras soient d'accord, si leurs cœurs ne le sont pas... Comme le premier souffle des vents d'automne disperse

les feuilles qui déjà desséchées ne sont plus unies avec force par le rameau commun, ainsi l'on verrait nos légions indifférentes l'une à l'autre se dissiper au premier choc de l'ennemi. Soyez unis ! soyez amis ! telle est la voix de nos Ancêtres.

Quatrième Élément. — *Amour de tous les Confédérés pour la commune patrie.* Trop souvent le citoyen se place d'abord lui-même au premier rang de ses affections, puis sa famille, puis son parti, puis le canton dont il est membre, puis vient enfin la Confédération. Il faut que cet ordre soit renversé, il faut que chacun mette la patrie commune avant tout, et que chacun finisse par soi-même. La Confédération, ses intérêts, sa gloire, voilà le foyer vers lequel doivent tendre toutes nos pensées. Et d'ailleurs mettre avant tout l'intérêt général, n'est-ce pas le moyen véritable d'assurer les intérêts particuliers ? . . . Si, dans une ville assiégée, les habitans au lieu de défendre les remparts communs, les abandonnaient pour se poster chacun à la porte de leurs demeures,

que deviendrait cette ville ? que deviendraient ses habitans ? . . . — Que tous aient les yeux sans cesse fixés sur le drapeau fédéral, et se rallient, au premier péril, autour de cet étendard (1) !

Tels sont les élémens divers dont la force morale m'a paru se composer. Pour la faire naître et prospérer parmi nous, il faut entretenir avec soin ces nobles affections du cœur. — Mais il est des moyens particuliers propres à produire cette force ; c'est aux Législateurs surtout à les rechercher et à les indiquer. Cependant, s'occuper des intérêts communs et faire part aux autres du fruit de ses recherches, est, chez un peuple libre, le devoir de chaque citoyen. Je vais donc proposer quelques moyens qui m'ont paru devoir être d'une assez grande

(1) S'il est dans quelques Cantons des Citoyens qui, écartés de la chose publique par une constitution vicieuse, se détachent d'une patrie où ils ne sont que des contribuables, et perdent ainsi peu-à-peu toute vie politique, qu'ils embrassent les intérêts de la grande patrie, qu'ils s'y attachent avec force, et ils trouveront de quoi alimenter leur âme.

influence. *Chacun, dit Tell, doit payer son tribut selon ses forces. Voici le mien :*

Je voudrais d'abord que l'on s'efforçât de faire du peuple suisse un peuple à part ; de lui donner toujours plus une figure nationale, un esprit national bien marqué. La Suisse ne doit ressembler à aucune autre nation, parce qu'elle n'a presque aucun rapport avec aucune d'elles. Tous les États libres de l'Europe ont disparu. Venise, Gênes, la Pologne sont maintenant soumises au sceptre de l'Étranger ; ces nations assujetties nous ont, en expirant, remis le flambeau de la liberté, et nos montagnes seules dans l'ancien monde se réjouissent à sa lumière. Il faut que tout le rappelle aux autres peuples, il faut que tout le rappelle à nous-mêmes, si nous étions jamais tentés de l'oublier. Que des usages dignes des anciens temps, que des mœurs véritablement suisses, qu'une hospitalité patriarcale, une fidélité à toute épreuve, frappent l'Étranger au moment où il met le pied sur le sol de notre patrie. Quelquefois au milieu de nos Alpes, le voyageur,

après avoir traversé de vastes plaines de glace, entrecoupées çà et là par des rochers arides, découvre tout-à-coup au sein de ce désert une prairie verdoyante où la nature se développe pleine de force et de vie. Surpris, il s'arrête, il contemple, il embrasse dans son ravissement cette terre que le Ciel distingue par tant de faveurs. — Voilà notre image. C'est ainsi que la terre de la liberté doit se distinguer des autres. Pour parvenir à ce but, faisons surtout régner parmi nous cette simplicité républicaine qui a toujours établi, et qui doit établir encore, un si grand contraste entre la Suisse et tous les peuples qui l'entourent. Quoi ! nous voudrions avoir d'un État républicain les avantages et la gloire, et nous nous refuserions aux sacrifices qu'il exige ! Loin de nous ces goûts futiles, ce luxe, cet appareil. Loin de nous cette petitesse d'esprit qui nous fait courir après tout ce qu'il y a de nouveau, tout ce qui peut éblouir les regards. Loin de nous ces spectacles qui ne servent qu'à énerver l'âme, à rendre l'esprit futile et à souiller le cœur.

Déjà quelques-uns parlent de la simplicité des Suisses comme d'une chose passée. Prenons bien garde à nous, et que les braves Cantons démocratiques nous servent de modèles ici, comme en bien d'autres cas.

Que l'on établisse parmi nous des institutions de divers genres, qui parlent aux yeux et au cœur. C'est le véritable moyen de nourrir, d'exciter sans cesse la force morale; sans cela, elle se perdra bientôt dans le vague. C'est un feu dont la chaleur doit être réfléchie de tous côtés. Que le Suisse donc respire dans sa patrie comme une atmosphère à part; que celui qui après une longue absence y reporte ses pas, éprouve à son arrivée l'influence restauratrice d'un air nouveau qui réveille ses affections engourdies, et ranime le feu sacré dont son âme était jadis enflammée.

A cette figure nationale, à cet esprit national, j'ajouterai *l'esprit religieux*, bien propre à faire naître et à augmenter sans cesse la force morale. *La Foi*, dit Muller, *était le lien de la fidélité de nos pères, la base de*

leur constitution, la législatrice de leurs mœurs, la cause de la tranquillité et de la sérénité de leurs âmes courageuses quand ils marchaient à l'ennemi. La Religion est le principe de toutes les pensées grandes et généreuses. Dépourvu de ce puissant guide, l'homme se laisse conduire par l'intérêt personnel. Seront-elles capables de quelque sacrifice, des âmes desséchées par l'indifférence ou la fausse philosophie ? Non : si elles s'enflamment un instant, leur feu sera de courte durée, parce que rien ne pourra l'entretenir. Le philosophisme et l'indifférence disparaissent tous les jours ; le règne de l'Évangile s'avance à grands pas ; il faut que tout accélère sa marche dans notre patrie. — Il faut que les Gouverneurs réfléchissent que l'avancement du Règne de Dieu sur la terre est une chose d'une bien autre importance que tel ou tel projet d'une utilité minime et passagère, pour la réussite duquel cependant ils se donnent tant de peines, ils font tant de démarches, ils prononcent tant de discours. — Il faut que les

Ministres de la Religion raniment leur courage abattu, et pensent sérieusement à la charge qui leur a été donnée. — Il faut que les Citoyens rejettent loin d'eux ces jouets d'enfans que le dernier siècle a mis entre leurs mains, et qu'ils s'approchent de l'Évangile, qui seul peut satisfaire leurs désirs. — L'Évangile ! voilà quel est le besoin du siècle. Les tles éloignées le demandent et le reçoivent. Les savans, sortant des ténèbres où ils étaient plongés, cherchent à saisir quelque chose de fixe, afin d'échapper à toutes ces accablantes incertitudes, au travers desquelles leur prétendue sagesse les a si long-temps promenés. Mais si l'Évangile est le besoin du siècle, il est surtout celui de notre patrie. Il n'y a que le Christianisme qui puisse donner à tous cet oubli de soi-même, cet esprit de sacrifice et d'amour, qui passe pour rêverie dans les temps où nous sommes. Que l'on répande avec profusion le livre divin, où tant de Fidèles ont su puiser dans tous les temps une ardeur, un courage, un dévouement supérieurs aux forces humaines ; que l'on se

rattache aux grandes vérités de la Révélation, se préservant à la fois de l'aridité du rationalisme et des erreurs de la superstition ou d'une imagination qui s'égare ; que la Religion, en un mot, reprenne son ancienne puissance sur les âmes, et par elle la patrie sera peu-à-peu ramenée à sa primitive grandeur. — Et quel formidable allié la Religion ne nous donnera-t-elle pas ? Faibles comme nous le sommes, ce n'est que du Souverainement-Puissant que nous pouvons espérer quelque force. C'est en lui que nous devons mettre tout notre espoir. *L'Être-Suprême protège notre Confédération*, tel fut toujours le principe de nos Aïeux, tel doit être le nôtre. *Ce n'est pas à nos montagnes que nous devons le trésor de notre liberté. Voyez le Mont-Blanc, il est plus élevé que nos Alpes, et le Savoyard a fléchi sous le joug de l'obéissance.* C'est à celui qui dominant au-dessus des montagnes et des vallées, au-dessus des Princes et des Nations, et donnant à chacun ce qui lui convient, nous a choisis de son immuable volonté pour être

indépendans et libres, tandis que d'autres seraient soumis à des Empereurs et à des Rois. C'est lui qui a suscité nos héros et toutes les circonstances qui nous ont été favorables. Tremblons, si nous ne nous rapprochons de lui, qu'il retire de dessus nos têtes son bras protecteur, et ne nous fasse subir le sort qu'ont déjà subi tant de peuples.

La Religion parle au cœur; c'est pour cela que sa force est si grande. Rien de ce qui saisit le cœur de l'homme ne doit être négligé : nous indiquerons donc, en troisième lieu, comme un puissant mobile, ce respect pour l'antiquité, cet amour pour nos Ancêtres, qui se trouvent au fond de tous les cœurs. Employons cette émotion religieuse que nous font éprouver les mœurs antiques, à faire revivre parmi nous la simplicité, la générosité, l'union, en un mot tout ce que nos Ancêtres avaient et que nous avons presque perdu. Pour cela, que dès l'enfance on mette dans l'esprit, mais surtout dans le cœur des Suisses, l'histoire glorieuse de leurs pères. Que dans chaque académie on

établisse une chaire d'histoire suisse. Que cette histoire soit enseignée dans chaque collège, dans chaque pension, dans la plus petite école des campagnes. Que l'enfant du pauvre labourer, comme celui du premier magistrat, en ait un abrégé dans ses mains. Que ce soit là-dessus qu'il apprenne à lire ; que ce livre, en un mot, et le Livre par excellence soient ses deux manuels. Ne pourrait-on pas charger un de nos meilleurs écrivains de composer une histoire de la Suisse, courte, mais pleine de vie, mais propre à enflammer de jeunes cœurs, et à jeter dans l'âme des enfans de précieuses semences pour l'avenir ? Parvenus à l'âge où la patrie leur remet sa défense, ils se souviendraient, au premier cri d'appel, de la glorieuse conduite de leurs Ancêtres ; ils saisiraient leurs armes, ils marcheraient au combat, et, pleins de la même ardeur, remporteraient les mêmes triomphes (1).

(1) Lorsque la vue du présent nous afflige, lorsque le spectacle des intrigues, des petitesse de tout genre flétrit notre âme, reculons en arrière, parcourons nos

Mais, s'il le faut, reculons encore plus loin dans l'antiquité, et consultons l'exemple des anciennes Républiques confédérées. Le Législateur des Hébreux, aussi bien que les Législateurs de la Grèce, voulant resserrer les liens qui unissaient leurs différens États, avaient institué des fêtes solennelles auxquelles accouraient en foule tous les peuples confédérés. La constitution fondamentale de la Suisse est exactement celle de ces deux nations; pourquoi donc n'avons-nous rien de semblable?... Serions-nous plus sages que ces Législateurs des nations les plus célèbres de l'antiquité? — Mais, dira-t-on, les temps sont changés. — L'essence d'une République fédérative est toujours la même, répondons-nous; peu important quelques siècles de plus ou de moins. — Mais l'esprit qui animait les Grecs ne règne plus parmi nous. — Eh! c'est justement pour cela

annales; transportons-nous dans les anciens temps, pénétrons-nous de cette vie, plus grande, plus noble, que l'on y respire; puis revenons dans les temps présents, et employons nos forces, ainsi ranimés, à travailler au bien de tous.

qu'il faut adopter ces institutions républicaines, si propres à faire revivre cet esprit !

— Je voudrais donc (et ce n'est pas ici un vain rêve , mais le vœu réfléchi d'un Suisse), je voudrais que l'on instituât une grande fête nationale, qui se répétât à de certaines époques (1). Tous les cantons enverraient à cette fête un certain contingent de leurs soldats, et un grand nombre de Citoyens s'y rendrait sans doute de tous les points de la Confédération. Évolutions militaires (2), jeux du tir, de la course et autres semblables ; musique, spectacles, réunions de toute espèce, tels seraient les fondemens de ces fêtes helvétiques. Des prix seraient distribués d'une manière solennelle, non-seulement aux vainqueurs des jeux, mais encore à tous ceux qui se seraient le plus distingués dans les différens genres de travaux utiles ou agréables à l'homme. L'inventeur du

(1) Tous les deux ou trois ans.

(2) Il est d'une grande importance que les soldats des différens Cantons apprennent, durant les temps de paix, à exécuter d'accord les manœuvres de la guerre.

meilleur mécanisme ou du meilleur instrument aratoire, l'auteur de l'ouvrage le plus remarquable, le poète ou le peintre qui aurait su le mieux revêtir de ses brillantes couleurs un sujet tiré de nos annales, le Magistrat qui aurait rendu le plus de services à sa patrie, le soldat qui l'aurait le mieux défendue, entendraient dans ce grand jour leur nom proclamé à la face du peuple. Ainsi un homme de génie ne serait plus exposé à rester enseveli dans une obscurité profonde ; ainsi l'émulation régnerait dans toutes les classes, et ferait disparaître cet état de langueur qui paralyse toute industrie et comprime tout essor. Qu'il serait intéressant de convoquer une de ces grandes fêtes nationales sur les lieux mêmes qui ont vu le triomphe de la liberté ! Qu'il serait beau de voir, dans la plaine même du Rutli, l'habitant des bords du lac de Constance, tendre la main à l'habitant des bords du Léman, le Suisse des vallées d'Italie s'unir au Suisse des vallées du Jura, et tous ensemble bénir ces héros de la patrie auxquels, malgré la distance

qui les sépare, ils doivent les uns et les autres leur indépendance et leur bonheur ! De même qu'un seul esprit qui anima cette génération de héros, qui se trouve maintenant couchée sous la terre, un seul esprit animerait la génération qui s'agiterait alors au-dessus d'elle. On apprendrait à se connaître, à s'aimer. On se réunirait pour aller visiter les lieux que rend célèbres quelque grand souvenir; on formerait des relations précieuses; on acquerrait de ces *amis d'hospitalité* dont il est parlé dans Guillaume Tell : on reviendrait ainsi peu à peu à ces liaisons des temps antiques si touchantes dans leur simplicité. — A l'ordinaire cependant la fête pourrait avoir lieu dans le Canton Directeur, et l'on pourrait en déterminer l'époque d'après celle de la réunion de la Diète Fédérale. Je voudrais même que les cérémonies par lesquelles les Députés de tous les Cantons confédérés procèdent à l'ouverture de leurs séances, fussent comme le premier acte de cette grande fête nationale. Ce serait un beau spectacle que de voir le Conseil su-

prême de la patrie procéder à son installation à la face du peuple qu'il doit représenter. Il faut, autant qu'il est possible dans un État libre, identifier le peuple avec le Gouvernement ; il faut, autant qu'il est possible, que tout se fasse à découvert. Que le Divan se retire dans les profondeurs du sérail, à la bonne heure ; le pouvoir chez un peuple esclave est un feu caché qui agit sourdement et par-dessous terre ; mais dans un peuple libre ce doit être le flambeau du soleil qui, à la face de tous, répande sur tous la lumière et la vie. Un spectacle plus propre qu'aucun autre à embraser les cœurs, pourrait former comme le dernier acte de cette fête : ce serait la représentation de Guillaume Tell, faite, s'il était possible, en plein air. Si les Grecs se sentirent embrasés à la représentation des *Perses* d'Eschyle, quel effet ne produirait pas ce poème admirable sur des Suisses ainsi rassemblés (1) ?

(1) Si l'on veut absolument un spectacle, que l'on joue Guillaume Tell et des pièces semblables. Je voudrais qu'on le jouât dans toutes les villes de la

La Religion avec ses cérémonies ouvrirait et terminerait cette fête d'une manière convenable. Tous les Citoyens commenceraient par se rendre aux pieds des autels pour y faire entendre d'un commun accord des chants, des prières, des actions de grâce. Le Prédicateur prononcerait ensuite un discours composé à l'avance pour cette solennité. Il y rappellerait avec force la tolérance et l'affection cordiale qui doivent régner entre les Suisses de communions différentes; il s'efforcerait de remplir tous les cœurs de dévouement et d'amour pour leur Dieu et pour leur patrie (1). Telle serait

Suisse, et que dans celles où il n'y a pas de spectacles en règle, des jeunes gens l'apprirent et le représentassent. Déjà Berne a donné l'exemple l'hiver passé. Honneur à ces jeunes gens, qui, conduits par les plus nobles motifs, le soulagement de l'indigence, et l'enthousiasme pour les vertus de leurs pères, n'ont pas craint de paraître sur un théâtre. Ils l'ont honoré par leur présence, et ils se sont honorés eux-mêmes; ils ont montré que les sentimens de leurs nobles ancêtres n'étaient point éteints dans leur cœur.

(1) On pourrait désigner à l'avance, pour remplir ces fonctions, quatre Prédicateurs : un parlant français, et Réformé, pour les habitans de la Suisse Ro-

à peu près l'ordination de cette fête ; du reste, tout devrait y être grand, mais simple. Si tôt que nous viserons à la pompe des Rois, nous ne serons que ridicules. Tout est grand par soi-même dans un peuple libre ; le faste, les ornemens y sont des choses inutiles : une chapelle de Guillaume Tell fera toujours naître bien plus de grandes pensées dans le cœur, que le Louvre sa magnificence et ses trésors. — Après avoir beaucoup joui, les soldats et les Citoyens retourneraient dans leur patrie ; partout sur leur route ils raconteraient les détails de la fête du Patriotisme, et tout, dans une institution pareille, contribuerait à répandre cette vie, cette force morale qui est pour nous le plus grand des biens (1).

maire; deux parlant allemand, l'un Catholique, l'autre Réformé; un quatrième Catholique et parlant italien, pour les habitans de la Suisse Italienne. Ces quatre services auroient lieu en même temps, dans des lieux différens, soit dans des temples, soit en plein air. Les discours devraient être ensuite imprimés.

(1) J'indiquerai encore une autre institution, qui serait peut-être d'une aussi grande utilité. — Ne pour-

Je m'arrête. — J'ai montré que la FORCE MORALE est la seule force en laquelle nous puissions placer notre espoir. J'ai indiqué les élémens dont elle m'a paru se composer, et quelques-uns des moyens qui peuvent la faire naître. Ce sont là sûrement des choses importantes, ô mes Compatriotes ! je n'en veux d'autre preuve que le témoignage de votre cœur. — Nous ne sommes pas parvenus à un tel état de faiblesse, que nous ne puissions plus revêtir cette force morale (qui oserait dire le contraire ?), et dès-lors qu'y a-t-il au monde de plus désirable que de nous la voir revêtir ? . . . Réunissons donc tous nos efforts

rait-on pas établir un journal particulièrement attaché à la Diète, et qui serait destiné à donner le premier toutes les nouvelles qui peuvent intéresser la Confédération. Il devrait surtout, par des articles éloquens, ranimer le feu sacré près de s'éteindre. Combien de Citoyens ne s'empresseraient pas de contribuer au bien qu'une telle institution pourrait produire en envoyant des articles propres à produire l'effet demandé ? L'on pourrait puiser dans les journaux allemands beaucoup d'articles intéressans. Le journal devrait être rédigé dans les deux langues, et d'un prix inférieur à celui des autres journaux.

pour retremper nos cœurs de la trempée de nos Ancêtres; quand nous y serons parvenus, nous pourrons opposer aux forces des Étrangers une force d'un autre genre, mais qui ne manque jamais son effet.

Confédérés ! l'expérience parle avec moi, elle dépose en ma faveur. Il y a trente années qu'un grand homme, un grand citoyen, Jean Muller, vous adressa les mêmes paroles. Sa voix ne fut point écoutée, aucun changement ne fut opéré, et bientôt la commune patrie vit l'ennemi fondre sur elle; bientôt elle vit ses enfans. . . . Ces sinistres événemens sont encore présens à votre mémoire, et aucun Suisse ne doit les retracer. — La leçon est là. Si nous ne prêtons pas l'oreille à la voix de l'expérience, peut-être le Souverain Dominateur nous enverra-t-il une seconde épreuve. Prévenons de si funestes destinées. Tout a pris chez nous un nouvel essor; le malheur, en bien des endroits, est venu réveiller des âmes engourdies. Voici le moment de la régénération ! . . . — L'époque est bien

plus favorable que lorsque Muller vous parlait : je vous répète les mêmes prières ; son éloquence n'a point passé sur mes lèvres , mais mon cœur bat avec le sien. Qu'est-il ici besoin de la voix du génie ? celle du Patriotisme suffit.

C'est à vous en particulier que je m'adresse, Citoyens de tous les Cantons qu'un noble enthousiasme anime ! Répandus çà et là sur la terre de la patrie , vous êtes comme des flambeaux qui brillent au milieu des ténèbres , éclairez donc tout ce qui vous entoure ! parlez ! exhortez ! propagez le beau feu dont vous êtes remplis ! . . . Que l'homme fait , instruit par de grandes leçons , que le vieillard chez qui l'âge n'a point porté atteinte à la vie du cœur , que le jeune homme qui à l'entrée de sa carrière s'élançe déjà vers tout ce qui est grand , que le ministre des autels dont l'âme se nourrit de hautes pensées ; en un mot , que toute l'élite de la patrie forme une sainte ligne ! Efforcez-vous tous de donner de la vigueur à ce qui est faible et de la vie à ce qui est mort : c'est là votre tâche.

Mais que suis-je pour exciter ainsi les autres ? que suis-je pour élever la voix et donner des conseils ? — Certes peu de chose. Je m'arrête donc, et je fais taire ma jeunesse et mon inexpérience devant la sagesse de ceux auxquels il a été donné d'être les conducteurs de la patrie. J'ai apporté mon grain de sable, c'est à ceux qui sont chargés de bâtir l'édifice à en faire l'usage qui leur semblera bon. — Magistrats vénérables ! qui composez le conseil suprême de notre Confédération, c'est en vous que nous mettons toutes nos espérances. Votre conduite, vraiment suisse, vraiment paternelle, a montré à tous nos États que c'était en de dignes Représentans qu'ils s'étaient confiés. Vous n'avez qu'une seule pensée, vous n'avez qu'un seul but : la gloire, la prospérité de la patrie. C'est à vous qu'il appartient de voir le mal tel qu'il est, de trouver les remèdes les plus convenables, et de les mettre à exécution. C'est à vous que nous devons une nouvelle vie. — Oui, vous avez déjà beaucoup fait : les constitutions de chaque Canton sont arrêtées ;

le pacte fédéral est conclu ; le système des finances est réglé ; le système militaire a pris des développemens nouveaux. Tout est bien ordonné , tout est dans les meilleures formes , mais cela suffit-il ? . . . Est-ce dans les formes et les dehors que réside la puissance d'un peuple ? . . . Habiles ouvriers , vous êtes parvenus , quoiqu'avec peine , à faire de notre Confédération une statue bien proportionnée ; maintenant il faut lui donner la vie ; il faut , nouveaux Prométhées , que vous ravissiez un des rayons du soleil , et que vous le placiez dans ce corps. — C'est là ce que vous voyez mieux que nous. — Magistrats vénérables ! nous mettons en vous tout notre espoir , et cet espoir est grand ! La vie ou la mort , voilà maintenant ce que nous avons à espérer ou à craindre. — Votre choix n'est pas douteux ; et la Suisse , régénérée par vos soins , se présentera bientôt aux nations étrangères telle qu'elle fut et telle qu'elle doit être.

Henri MERLE-D'AUBIGNÉ.

Genève , le 22 Septembre 1817.

GUILLAUME TELL,

POÈME DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

HERMANN GESSLER, *Gouverneur impérial dans
les cantons de Schwitz et d'Ury.*

VERNER, *Baron d'ATTINGHAUSS, Seigneur Banneret.*

ULRIC DE RUDENS, *son neveu.*

WERNER STAUFFACK,

CONRAD HUNN,

ITEL REDING,

JEAN AUF-DER-MAUER,

GEORGE IM-HOFE,

ULRIC DER SCHRIDT,

JOST DE VEILER,

WALTER FURST,

GUILLAUME TELL,

Le curé ROSSELMANN,

Le sacristain PETERMANN,

Le berger KUONI,

Le chasseur WERNI,

Le pêcheur RUODI,

ARNOLD DE MELCTAL,

CONRAD BAUMGART,

MEYER DE SARNEN,

STRUTH DE WINKELRIED,

NICOLAS DE FLUE,

BURKARD AM-BUHEL,

ARNOLD DE SÈVE,

*citoyens
de Schwitz.*

*citoyens
d'Ury.*

*citoyens
d'Unterwald.*

PFEIFFER, *de Lucerne.*
KUNZ, *de Gersau.*
YENNY, *jeune pêcheur.*
SEPPI, *jeune berger.*
GERTRUDE, *femme de Stauffack.*
HEDVIG, *femme de Tell, et fille de Furst.*
BERTHA DE BRUNEK, *riche héritière.*
ARMGART,
MATHILDE,
ÉLISABETH,
HILDEGARDE,
 } *paysannes.*
WALTER,
WILHELM,
 } *filz de Tell.*
FRISHARDT,
LEUTHOLD,
 } *soldats.*
RODOLPHE-DU-HARRAS, *écuyer de Gessler.*
JEAN-LE-PARRICIDE, *Duc de Souabe.*
STUSSI, *garde-forêt.*
**Le Cor d'Ury.
**Un courrier de l'Empire.
**Un officier des corvées.
**Un maître maçon, ouvriers et manœuvres.
**Crieurs publics.
**Cavaliers de Gessler et de Landerberg.
Plusieurs citoyens, hommes et femmes, des Vald-
stettes.************

GUILLAUME TELL,

POÈME DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

On voit au fond du théâtre des rochers élevés, qui bordent le lac des quatre Cantons vis-à-vis de Schwitz. Le lac forme une petite baie, qui s'avance dans les terres : une cabane est près de ses bords. Un jeune pêcheur, dans une nacelle, se promène lentement sur l'onde tranquille. De l'autre côté du lac, dans le lointain, l'on distingue les vertes prairies et les villages de Schwitz éclairés par le soleil. A la gauche du spectateur s'élèvent les pointes du Mont-Hacken, entourées de nuages ; à la droite et dans l'éloignement, on aperçoit les glaciers. Avant le lever du rideau, l'on entend le ranz-des-vaches, auquel se mêle le son des cloches des troupeaux : cette douce harmonie se prolonge encore quelque temps après l'ouverture de la scène.

LE JEUNE PÊCHEUR *chante dans
la nacelle :*

(Air du ranz-des-vaches.)

L'ONDE semble sourire, elle invite à se rafraîchir dans son sein !... Sur la verdure du

rivage, l'enfant s'étend et s'assoupit; des accens aussi doux que la flûte champêtre, ou que la voix des anges dans le Paradis, viennent embellir ses songes. Il s'éveille!... une douce volupté l'agite, l'onde se brise, et tombe sur sa poitrine en gouttes argentées..... Une voix sort du fond des eaux et lui crie : Viens, cher enfant, tu m'appartiens!... j'attire à moi celui qui dort, je l'entraîne dans mes paisibles retraites!....

UN BERGER, *sur la montagne.*

(Variation du ranz-des-vaches.)

Adieu, belles prairies! adieu, pâturages qu'embellit encore le soleil! Il faut que le berger vous quitte! l'été n'est plus.

Nous reviendrons à la montagne, nous y dirigerons de nouveau nos pas, sitôt que le coucou donnera le signal, que les chants renaitront, que la terre se rajeunira en se couvrant de fleurs, et que les ruisseaux rouleront leurs ondes sous la douce influence de mai!

Adieu, belles prairies! adieu, pâturages qu'embellit encore le soleil! Il faut que le berger vous quitte! l'été n'est plus.

UN CHASSEUR DES ALPES *paraît dans le fond sur la sommité des rochers.*

(*Seconde variation.*)

Le tonnerre gronde sur les hauteurs, le sentier tremble, mais le chasseur ne frissonne point ; il marche sur le bord d'affreux abîmes qui devraient le glacer de terreur ; il s'avance hardiment sur des plaines de glace, où aucun printemps ne fleurit jamais, où jamais aucun arbrisseau n'éleva sa tige verdoyante. Sous ses pieds s'étend au loin un océan de nuages, et les demeures des hommes ont disparu à ses regards ; ce n'est plus qu'à travers les crevasses des nuées qu'il aperçoit le monde ; c'est au-dessous des eaux suspendues dans les airs qu'il entrevoit les campagnes, couvertes de verdure et de fleurs. (*L'aspect de la scène change ; l'on entend un craquement sourd venant des montagnes ; l'ombre des nuages passe rapidement sur la contrée. Le pêcheur Ruodi sort de la cabane ; le chasseur W'erni descend des rochers ; le berger Kuoni s'avance, portant sur ses épaules un seau propre à traire le lait ; Seppi, jeune berger, le suit.*)

RUODI.

Hâte-toi, Yenny ! tire la nacelle à terre.

Un vent sombre et dévastateur menace la vallée, le glacier mugit dans ses profondeurs, le pic de Myten s'enveloppe de nuage; un air froid sort en sifflant de la caverne; la tempête s'avance, tout-à-coup elle fondra sur nos têtes (1).

KUONI.

Pêcheur ! la pluie s'approche. Mes brebis mangent l'herbe avec avidité, et leur fidèle gardien gratte la terre.

WERNI.

La poule d'eau plonge, les poissons s'élancent hors des eaux; certainement l'orage est près de nous.

KUONI *au jeune berger.*

Seppi ! regarde si nos genisses ne sont pas dispersées.

SEPPI.

Au son harmonieux de sa cloche, je reconnais celle qui conduit le troupeau.

(1) Ce morceau et les chants qui précèdent présentent dans l'allemand une couleur locale, une simplicité qu'il n'est pas possible de rendre en français. J'eusse pu retrancher quelques-uns des détails qui suivent, comme cela se fait souvent à la représentation, mais j'ai préféré conserver à l'ouvrage toute son originalité.

KUONI.

Il ne nous en manque donc aucune, car c'est elle qui s'éloigne le plus.

RUODI.

Vous avez, ami, une belle sonnerie.

WERNI.

Et un beau troupeau; vous appartient-il, berger?

KUONI.

Je ne suis pas si riche; c'est celui de Monsieur d'Attinghauss, qui l'a confié à mes soins.

RUODI.

Que ce ruban orne avec élégance le cou de cette genisse!

KUONI.

Aussi sait-elle qu'elle est à la tête du troupeau; et si je lui enlevais ce collier qui la distingue, elle cesserait aussitôt de brouter l'herbe.

RUODI.

Quelle folie!... quoi!... une bête dépourvue de raison!...

WERNI.

Que dites-vous? les animaux ont aussi leur raison; nous le savons assez nous qui poursuivons les chamois. Lorsqu'ils paissent dans

quelque endroit solitaire, ils placent prudemment un des leurs en sentinelle : celui-ci prête l'oreille au moindre bruit ; et quand le chasseur s'approche, il l'annonce par un cri perçant.

RUODI *au berger.*

Ramenez-vous maintenant vos troupeaux au village ?

KUONI.

Oui, la montagne ne leur offre plus de verdure.

WERNI.

Heureux retour ! berger.

KUONI.

C'est aussi le vœu que je forme pour vous ; on ne revient pas toujours des courses que vous entreprenez.

RUODI.

Quel est cet homme qui s'avance d'un pas rapide ?

WERNI.

Je le connois, c'est Baumgart d'Alzellen.
(*Conrad Baumgart arrive hors d'haleine.*)

BAUMGART.

Ami ! ami ! au nom de Dieu ! votre nacelle !

RUODI.

Quoi donc ?.. quoi?.. qu'y a-t-il de si pressé?...

BAUMGART.

Détachez-là ! vous me sauvez la vie ! ..
traversez-moi ! ..

KUONI.

Qu'avez-vous ? ..

WERNI.

Qui vous poursuit ? ..

BAUMGART *au pêcheur.*

Vite, vite, ils suivent mes pas ! .. Les
cavaliers du Gouverneur sont derrière moi ..
s'ils me saisissent, je suis mort.

RUODI.

Pourquoi vous poursuivent-ils ? ..

BAUMGART.

Sauvez-moi d'abord, vous saurez tout ensuite.

WERNI.

Vous êtes couvert de sang ! qu'est-il arrivé ? ..

BAUMGART.

Le châtelain de l'Empereur, celui qui sié-
geait à Rosberg. . . .

KUONI.

Wolfenchiss ! est-ce lui qui vous fait
poursuivre ? ..

BAUMGART.

Il ne me fera plus de mal, je l'ai frappé
à mort.

TOUS, *reculant d'effroi* :

Dieu vous soit en aide !... malheureux !...
qu'avez-vous fait ?...

BAUMGART.

Ce qu'eût fait tout homme libre à ma place !
J'ai usé de mes droits, j'ai puni le misérable
qui venait dans ma maison déshonorer et ma
femme et moi-même.

KUONI.

Wolfenchiss a-t-il porté atteinte à votre
honneur ?...

BAUMGART.

S'il n'a pas accompli ses impurs desseins,
c'est Dieu seul, et ma hache, qui l'en ont em-
pêché.

WERNI.

J'entends ; votre hache l'a étendu mort !...

KUONI.

De grâce ! racontez-nous l'affaire, vous en
avez le temps, pendant que l'on prépare la
nacelle.

BAUMGART.

J'étais allé abattre quelques chênes dans la
forêt voisine. Tout-à-coup j'aperçois ma femme
qui accourt à moi dans un trouble mortel ; elle
m'apprend que le Châtelain est maintenant chez
moi, qu'il lui a d'abord donné l'ordre de pré-

parer promptement un bain, qu'il a ensuite manifesté de criminels désirs, qu'alors elle s'est échappée pour m'appeler à son secours. A ces mots, je vole vers le téméraire, et, à coups de hache, je lui donne dans le bain la bénédiction qu'il a méritée.

WERNI.

Vous avez bien agi ; aucun homme ne pourrait vous blâmer.

KUONI.

Le monstre !... Enfin il a trouvé sa récompense ! Il méritait depuis long-temps que le peuple d'Unterwald la fît ainsi foudre sur sa tête.

BAUMGART.

Le bruit de ma vengeance s'est bientôt répandu, on s'est mis à ma poursuite... Pendant que je vous parle...., grand Dieu !... le temps s'écoule.... (*Le tonnerre commence à se faire entendre.*)

KUONI *au pêcheur.*

Courage ! ami, traversez ce brave homme.

RUODI.

Impossible. Une terrible tempête approche, il faut attendre.

BAUMGART.

Juste Ciel ! Je ne puis attendre ; chaque instant de retard me donne la mort.

KUONI *au pêcheur.*

Essayez, et Dieu vous aidera ; nous devons tous nous secourir : la même chose ne pourrait-elle pas nous arriver à tous ? . . . (*Le tonnerre et le mugissement des eaux augmentent.*)

RUODI.

Les vents sont déchaînés . . . Voyez comme le lac grossit et s'élève ! Comment pourrai-je lutter contre les flots et la tempête ? . . .

BAUMGART, *embrassant ses genoux.*

Ayez pitié de mon infortune, et Dieu vous aidera !

WERNI.

Il y va de sa vie ; allons, nautonier ! laissez-vous émouvoir.

KUONI.

Il est père de famille, il a une femme et des enfans. (*Coups de tonnerre répétés.*)

RUODI.

Comment donc ! . . . et n'ai-je pas comme lui une vie à perdre ! . . . n'ai-je pas comme lui une femme et des enfans ! . . . Voyez d'ici comme les vagues se brisent ; comme les flots s'élèvent et s'élancent en tourbillons ; toutes les eaux sont bouleversées jusque dans les profondeurs de l'abîme. — Que ne puis-je

sauver ce brave homme ! mais, vous le voyez vous-même, la nature entière s'y oppose.

BAUMGART, *encore à genoux.*

Faudra-t-il que je tombe dans les mains de mes ennemis, lorsque le rivage du salut est devant moi ? — Le voilà, mes regards peuvent l'atteindre, ma voix peut y parvenir, cette nacelle peut m'y transporter, et il faut que je reste sur cette rive dans l'abandon et le désespoir ! . . . Grand Dieu ! . . .

KUONI.

Quelqu'un s'approche . . .

WERNI.

C'est Tell de Burglen. (*Guillaume Tell entre avec son arc.*)

TELL.

Quel est cet homme qui implore ici votre secours ? . . .

KUONI.

C'est un homme d'Alzellen ; il a défendu son honneur, il a frappé à mort le châtelain Wolfenchiss, qui résidait à Rossberg. Les cavaliers de l'Empire sont à sa poursuite ; il supplie le nautonier de le traverser sur l'autre bord, mais celui-ci craint la tempête et ne veut pas y consentir.

RUODI.

Voilà Tell, sa main habile manie aussi l'aviron; qu'il me soit témoin lui-même si l'on peut traverser le lac. (*Un violent coup de tonnerre se fait entendre, le lac s'élève en mugissant.*) Dois-je me précipiter dans les gouffres de l'Enfer? . . . Non, non, ce serait folie.

TELL.

L'homme généreux met avant tout le salut des autres; confiez-vous en Dieu, et sauvez l'opprimé! . . .

RUODI.

Il est commode de donner un conseil lorsqu'on est en sûreté dans le port: voilà la nacelle et voilà le lac! essayez!

TELL.

Les abîmes auront peut-être pitié de ce malheureux, mais non pas le Gouverneur; allons, nautonier, du courage!

LE CHASSEUR ET LES PÊCHEURS, *accourant du fond de la scène.*

Sauvez-le! sauvez-le! sauvez-le!

RUODI.

Non, fût-ce même mon frère ou le plus cher de mes enfans! je ne le puis; assurément ce jour est un jour sinistre! Voyez! le lac

s'élançe avec fureur et demande une victime.

TELL.

Ce ne sont pas de belles paroles qu'il faut ici. Le temps presse. il faut sauver cet homme. Pour la dernière fois donc, parlez, le traverserez-vous sur l'autre bord ?

RUODI.

Non, non, pas moi.

TELL.

Eh bien donc ! à la garde de Dieu ! à moi la nacelle ! tout faible que je suis, je tenterai l'aventure.

KUONI.

O brave Tell ! . . .

BAUMGART.

Tell, ô mon sauveur ! ô mon ange gardien !..

TELL.

Je vous sauve de la puissance du Gouverneur, il faut un autre secours pour vous arracher à celle de la tempête. N'importe ! il vaut mieux que vous tombiez dans les mains de Dieu que dans celle des hommes ! (*Au pécheur.*) Ami, vous consolerez ma femme et mes enfans, s'il m'arrive..... ce qui tôt ou tard arrive à tous les mortels. Adieu (. . . je fais mon devoir. (*Il saute dans la nacelle.*)

KUONI *au pêcheur.*

Quoi ! vous êtes un nautonier habile , et ce que Tell ose faire , vous ne l'avez pas entrepris !

RUODI.

Bien d'autres , plus courageux , ne le hasarderaient pas après Tell ; vous ne trouverez pas dans toutes nos vallées deux hommes semblables à lui.

WERNI, *qui est monté sur les rochers.*

Il est parti . . . Dieu te protège , ô brave Tell ! . . . — Voyez comme la nacelle est balancée par les vagues en fureur !

KUONI, *vers le rivage.*

Les flots la couvrent . . . Dieu ! . . . je ne l'aperçois plus Arrêtez cependant , là voilà de nouveau Oh ! comme ce brave lui fait fendre la vague avec vigueur.

SEPPI, *se précipitant vers eux.*

Les cavaliers du Gouverneur accourent ici à toute bride !

KUONI.

En effet ! . . . Dieu soit loué ! . . . le secours a été donné à temps.

Une troupe de Cavaliers de Landerberg.

PREMIER CAVALIER.

Rendez-nous l'assassin que vous avez dérobé à nos recherches! . . .

SECONDE CAVALIER.

En vain le cachez-vous, il s'est dirigé de ce côté.

KUONI *et* RUODI.

De qui parlez-vous, Cavaliers?

LE PREMIER CAVALIER, *découvrant la nacelle.*

Ah! que vois-je!

WERNI, *du haut des rochers.*

Celui que vous cherchez est-il dans cette nacelle? Poursuivez-le; si vous vous hâtez, vous l'atteindrez encore.

SECONDE CAVALIER.

Malédiction! il s'est échappé.

LE PREMIER CAVALIER *au chasseur et au pêcheur.*

Vous l'avez aidé dans sa fuite, vous en porterez la peine. (*Aux Cavaliers.*) Tombez sur leurs troupeaux, renversez la cabane, brûlez et massacrez! (*Il continue sa route.*)

SEPPI, *se précipitant après les Cavaliers.*

O mes agneaux! mes agneaux!

KUONI, *le suivant.*

Malheur à moi!... ô mon pauvre troupeau!....

WERNI, *du haut des rochers.*

Monstres!....

RUODI, *se tordant les mains.*

Justice du Ciel!... quand paraîtra le sauveur de ces contrées!... (*Il les suit.*)



SCÈNE II.

La Scène est à Steinen dans le Canton de Schwitz. On voit la maison de Stauffack, elle est placée sur la grande route, à côté d'un pont. Un tilleul est devant la maison.



WERNER STAUFFACK ET PFEIFFER,
de Lucerne, entrent en parlant sur la
Scène.

PFEIFFER.

NON, je vous le répète, non, ne prêtez pas serment à l'Autriche; du moins si vous

pouvez l'éviter. Tenez ferme à l'Empire (1); montrez - vous toujours brave comme vous l'avez été jusqu'à présent, et ne craignez rien; Dieu protège votre antique liberté! (*Il lui presse affectueusement la main et veut s'en aller.*)

STAUFFACK.

Restez, restez, je vous en prie, jusqu'à ce que ma compagnie arrive; vous êtes mon hôte dans Schwitz, comme je suis le vôtre dans Lucerne.

PFEIFFER.

Je vous remercie, il faut que je sois rendu aujourd'hui à Gersau. — Adieu! . . . Quelles que soient l'insolence et les exactions de vos Gouverneurs, croyez-moi, supportez tout avec patience. Un nouvel Empereur peut être élevé sur le trône; mais une fois lié à l'Autriche, il ne vous serait plus possible de vous séparer d'elle. (*Il sort; Stauffack, plein d'inquié-*

(1) Il faut bien distinguer tout le long de la pièce, l'Empire, de l'Autriche: ce sont deux puissances entièrement différentes, quoique la couronne impériale se trouvât alors appartenir au Duc d'Autriche. Les Suisses voulaient rester membres de l'Empire, mais non point être assujettis à l'Autriche en particulier.

tude, s'assied sur un banc placé sous le tilleul. Gertrude, sa femme, le trouve dans cette position ; elle s'avance vers lui, et le regarde quelque temps en silence.)

GERTRUDE.

Si sérieux, ô mon ami ! . . . je ne te reconnais plus. Voilà déjà bien des jours que je m'aperçois, en silence, qu'une sombre mélancolie sillonne ton front ; un chagrin secret pèse sur ton cœur. Confie-le moi ; ne suis-je pas ta fidèle épouse ? Ah ! donne-moi la part qui doit me revenir de toutes tes douleurs. (*Stauffack lui tend la main et se tait.*) De quelle angoisse ton cœur est-il oppressé ? dis-le moi . . . Le Ciel bénit tes travaux ; ton sort s'embellit tous les jours ; tes greniers sont remplis, un bétail nombreux couvre tes prairies ; tes chevaux brillans et d'une race conservée bien pure, sont revenus heureusement de nos montagnes pour passer l'hiver dans de commodés étables. — Voilà ta maison ; elle s'élève, aussi richement décorée que la demeure d'un Gentilhomme ; la charpente en est superbe, l'équerre en a disposé toutes les parties, de nombreuses fenêtres y font pénétrer un jour éclatant ; sa face est ornée d'écussons de différentes couleurs, et de sages sentences, dont le

sens profond étonne le voyageur, qui s'arrête pour les lire.

STAUFFACK.

Oui!... cette maison est bien construite, et une main habile en assembla les matériaux; mais, hélas! il chancelle le fondement qui la porte!

GERTRUDE.

Que veux-tu dire, Werner?

STAUFFACK.

J'étais assis dernièrement sous ce tilleul, comme je le suis à cette heure, et je pensais avec joie à ce bel ouvrage, que ma main venait d'achever. Tout-à-coup arrive de son château de Kusnack le Gouverneur, entouré de tous ses cavaliers. Étonné, il s'arrête devant cette maison; moi, je me lève précipitamment et m'approche, avec la soumission due à celui qui représente parmi nous la puissance judiciaire de l'Empereur. — A qui appartient cette maison? dit-il (roulant déjà dans son esprit de sinistres pensées, car il ne l'ignorait pas). — Me remettant aussitôt, je lui répons: Cette maison, Seigneur, appartient à l'Empereur, mon maître et le vôtre, et c'est mon fief. — C'est moi, ajouta-t-il alors, qui, comme Gouverneur de ces contrées, représente ici l'Empereur, et je ne per-

mettrai pas que le paysan s'avise de bâtir de son propre chef et de vivre libre dans ce pays, comme s'il en était lui-même le maître ; je saurai mettre des bornes à cette insolence . . . — En disant ces mots, il s'éloigne d'un air arrogant. Pour moi, je reste immobile, et l'âme angoissée, repassant avec inquiétude dans mon esprit toutes les paroles de ce méchant.

GERTRUDE.

O toi, mon époux et mon maître ! veux-tu permettre que ta femme te fasse entendre de sincères discours. Je me glorifie d'être fille du noble Iberg, de cet homme dont l'expérience est encore en honneur parmi nos sages. Mes sœurs et moi, nous étions assises, filant la laine de nos troupeaux, lorsque, dans les longues nuits, les chefs du peuple se rassemblaient chez mon père pour lire les chartes des anciens Empereurs, et méditer dans leurs sages entretiens la félicité de ces contrées. J'écoutais avec attention ces paroles pleines de sens, qui sont les fruits de la méditation du sage et l'espoir de l'homme de bien, et je les serrais toutes au fond de mon cœur. Écoute-moi donc à ton tour. Depuis long-temps je connais ce qui attriste ton âme. — Le Gouverneur te hait ; il voudrait te nuire, parce

que c'est toi qui empêche le Suisse de s'asservir à cette dynastie nouvelle, parce que c'est toi qui le retiens inébranlablement attaché à l'Empire, comme le furent toujours nos dignes aïeux. — N'est-ce pas cela, Werner ? . . dis si je me trompe ! . .

STAUFFACK.

C'est cela même ; telle est contre moi la haine de Gessler.

GERTRUDE.

Il te porte envie , parce que tu vis heureux et libre au sein de ton propre héritage, tandis qu'il n'en connut jamais. C'est de l'Empereur lui-même et de l'Empire, que tu tiens en fief cette maison, et tu peux t'en glorifier comme chaque Prince d'Empire se glorifie du pays qu'il gouverne ; tu ne reconnais au-dessus de toi d'autre maître que le chef suprême de la chrétienté. — Pour Gessler, c'est un cadet de famille : son manteau de Chevalier est le seul bien qu'il possède ; aussi voit-il le bonheur de chaque homme vertueux avec les yeux de l'envie et de la malveillance ; dès long-temps il a juré ta ruine. — Sa haine ne t'a point encore atteint. — Attendras-tu qu'il l'ait assouvie ? . . Ah ! Werner, l'homme sage prend les devants.

STAUFFACK.

Qu'y a-t-il donc à faire ?

GERTRUDE, *s'approchant
encore de lui.*

Écoute mon conseil ! Tu sais comme tous les hommes de bien, dans Schwitz, ont en horreur l'avarice et les excès de Gessler. Sûrement ceux qui habitent sur la rive opposée, les braves d'Unterwald et d'Ury, sont, comme nous, las de cette tyrannie et de ce joug affreux ; car Landerberg agit sur l'autre bord, comme Gessler parmi nous : chaque bateau de pêcheur nous apprend une nouvelle violence. — Réunis quelques hommes sages et prudents, méditez ensemble sur les moyens de briser nos honteuses chaînes. Dieu, j'en ai la ferme assurance, Dieu ne nous abandonnera pas ; et il fera triompher la cause sacrée de la justice. — Parle Werner, n'aurais-tu pas dans Ury quelque ami d'hospitalité, auquel tu pusses avec franchise ouvrir le fond de ton cœur ?

STAUFFACK.

Où ; j'y connais plusieurs hommes sages et considérés, et qui méritent toute ma confiance. (*Il se lève.*) — O femme ! quelle terrible tempête tu viens d'élever dans mon paisible cœur ! tu as étalé les derniers replis de mon âme à

la lumière éclatante du jour, et les pensées que je voulais me cacher à moi-même, tu les as exprimées hardiment, et d'un ton léger et facile. — As-tu bien réfléchi aux conseils que tu me donnes? . . . Tu appelles ainsi la sauvage discorde et le fracas des armes dans cette vallée où réside la paix. Quoi! nous, faibles peuplades de bergers, nous entreprendrions de lutter contre les maîtres du monde! Ah! ils n'attendent qu'un prétexte pour lancer sur ces pauvres contrées les hordes sauvages de leurs guerriers, pour y exercer tous les droits du vainqueur, et pour détruire, sous l'apparence d'une punition méritée, les chartes de notre liberté.

GERTRUDE.

Vous êtes des hommes aussi! vous savez manier la hache d'armes, et le bras de l'Éternel soutient le mortel courageux.

STAUFFACK.

Il est terrible en sa fureur, le fléau de la guerre. Le berger et ses timides agneaux succombent également sous ses coups.

GERTRUDE.

Tout ce que le Ciel nous envoie supportons-le, c'est notre devoir; mais aucun cœur généreux ne supporta jamais l'injustice des hommes.

STAUFFACK.

Elle réjouit ton âme, cette maison que nos mains viennent de construire ! Eh bien la guerre, la terrible guerre, en un instant peut la réduire en cendres.

GERTRUDE.

Ah ! si je savais mon cœur attaché à ces biens d'un moment, aussitôt de ma main même j'y jetterois des brandons enflammés.

STAUFFACK.

Tu crois encore à la pitié des hommes !.. détrompe-toi ! l'enfant même qui dort en son berceau n'est point épargné par la guerre.

GERTRUDE.

L'innocence a un ami dans les Cieux ! — Werner ! regarde devant toi, et non pas en arrière.

STAUFFACK.

Nous, du moins, nous pouvons expirer glorieusement sur un champ de bataille; mais vous, hélas ! sexe faible et timide, quel sera votre sort ?

GERTRUDE.

Le plus faible lui-même peut faire le dernier choix... Un saut du haut de ce pont, et je suis libre !...

STAUFFACK.

Celui qui presse un tel cœur sur son sein , peut combattre avec joie pour ses troupeaux et pour les foyers de ses pères : les soldats d'aucun Prince ne peuvent lui causer de terreur ! — De ce pas , je me transporte dans Ury. Là j'ai un ami d'hospitalité , le sage Walter Furst , dont les pensées sur les temps actuels sont d'accord avec les miennes ; j'y trouverai encore le vertueux Banneret d'Attinghaus : quoique d'une noble race , il aime cependant le peuple , et honore nos anciennes mœurs. — Je pars , je vais tenir conseil avec eux sur la manière de nous défendre contre les tyrans de la patrie. — Adieu. — Pendant mon absence , dirige tout avec une parfaite sagesse. — Que le pèlerin qui se rend à la maison du Seigneur , que le moine pieux qui quête pour son couvent , reçoivent avec abondance , et ne soient renvoyés que richement pourvus. La maison de Stauffack ne se cache pas ; elle est placée sur la grande route , et son toit hospitalier abrite tous les voyageurs. *(Tandis qu'ils s'éloignent , Guillaume Tell et Baumgart arrivent sur le devant de la scène).*

TELL à Baumgart.

Maintenant vous n'avez plus besoin de mon aide. Entrez dans cette maison ; c'est là que Stauffack, le père des opprimés, réside. — Mais attendez, le voilà lui-même. — Venez, suivez moi. (*Ils vont à lui ; la scène change.*)

SCÈNE III.

Une place publique d'Altorf. On voit bâtir un fort sur une hauteur qui occupe le fond de la Scène ; l'ouvrage est déjà suffisamment avancé pour que l'ensemble de l'édifice se dessine ; la partie de derrière est achevée ; on travaille à celle de devant. L'échafaudage où les ouvriers montent et descendent, est encore debout ; le couvreur est placé sur la partie la plus élevée du toit. Tout est en mouvement, tous travaillent.

L'INSPECTEUR, LE MAÎTRE MAÇON,
OUVRIERS ET MANŒUVRES.

L'INSPECTEUR.

(*Il excite les travailleurs avec un bâton.*)

PAS tant de repos !... à l'ouvrage !... Que l'on apporte ici la chaux et les pierres de taille.

Quand Monseigneur viendra nous visiter, qu'il voie au moins que tout s'avance!... Allons! l'ouvrage ne marche qu'à pas de tortue. (*À deux manœuvres qui font un transport.*) Cela s'appelle-t-il chargé?.. Vite! le double! Ah! comme ces malheureux volent leur salaire!...

PREMIER OUVRIER.

Il est dur cependant de transporter des pierres destinées à nous préparer des cachots!.

L'INSPECTEUR.

Que murmurez-vous là?... Ah! le maudit peuple!.. il n'est bon que pour traire le bétail et pour se traîner en paresseux sur les pâturages des montagnes.

UN VIEILLARD *se repose.*

Je n'en puis plus.

L'INSPECTEUR *le prend par le bras et le secoue.*

Allons, vieux! à l'ouvrage!...

PREMIER OUVRIER.

Avez-vous donc si peu d'entrailles que de forcer à cette pénible corvée ce malheureux qui peut à peine se traîner lui-même?

LE MAITRE ET LES OUVRIERS.

Cela crie vengeance!

L'INSPECTEUR.

Faites votre devoir, je fais le mien (1).

SECOND OUVRIER.

Comment se nommera ce fort que nous bâtissons?..

L'INSPECTEUR.

Joug d'Ury, tel sera son nom, car c'est sous ce joug que l'on pliera vos têtes.LES OUVRIERS, *avec ironie.*

Joug d'Ury!...

L'INSPECTEUR.

Eh bien, qu'y a-t-il là qui vous fasse rire?

LE SECOND OUVRIER.

C'est avec une telle maisonnette que vous prétendez subjurer Ury!...

PREMIER OUVRIER.

Combien ne faudrait-il pas en entasser de

(1) Entre tous les différens traits de caractère, et saisis sur nature que cette singulière scène présente, celui-ci est surtout remarquable. L'on sait avec quelle rigueur tous les Agens subalternes, en Allemagne, mettent à exécution les ordres dont ils sont chargés; aussi, dans les différentes invasions des armées françaises, les Allemands craignaient-ils, par-dessus tout, que l'on confiât quelque ramification du pouvoir à des hommes de leur nation; ceux-ci étaient sans pitié, tandis que les Agens français savaient souvent adoucir la rigueur des ordonnances.

pareilles les unes sur les autres pour atteindre la hauteur de la plus petite montagne d'Ury!..
(*L'inspecteur se retire dans le fond de la scène.*)

LE MAITRE.

Je jeterai dans le plus profond des lacs le marteau qui m'aura servi pour cet édifice de malédiction. (*Tell et Stauffack entrent.*)

STAUFFACK.

Oh ! pourquoi la vie m'a-t-elle été donnée, puisque je devois voir de telles choses !

TELL.

Il n'y a pas ici de quoi se réjouir, passons.

STAUFFACK.

Suis-je bien dans Ury ? dans la terre de la liberté ?...

LE MAITRE.

Ah ! si vous aviez vu les souterrains creusés sous ces tours !... Non, le cri matinal du coq ne se fera plus entendre à celui dont ils seront la demeure.

STAUFFACK.

Grand Dieu !...

LE MAITRE.

Voyez ces flancs, voyez ces murs d'appui, ils sont bâtis comme pour l'éternité.

TELL.

Ce que les mains de l'homme ont élevé, les mains de l'homme peuvent l'abattre... (*Montrant la montagne.*) Mais pour la maison de la liberté, c'est Dieu lui-même qui l'a fondée. (*On entend un tambour; des hommes arrivent portant un chapeau sur une perche; un crieur public vient après eux, des femmes et des enfans le suivent en foule.*)

PREMIER OUVRIER.

Que nous veut ce tambour? écoutons.

LE MAITRE.

Quel est ce cortège, et que signifie ce chapeau?..

LE CRIEUR.

Au nom de l'Empereur! écoutez!

LES OUVRIERS

Silence donc! écoutez!...

LE CRIEUR.

Vous voyez ce chapeau, hommes d'Ury!.. il sera placé sur le haut d'une colonne, au milieu d'Altorf, dans la partie la plus élevée. Voici quel est, à son égard, la volonté du Gouverneur. Vous lui rendrez les mêmes honneurs que vous rendez au Gouverneur lui-même, pliant le genoux devant lui et vous découvrant la tête. C'est à ce signe que l'Em-

pereur reconnaîtra ceux qui lui sont soumis.
Le corps et les biens des rebelles tomberont
en son pouvoir. (*Le peuple rit ouvertement,
le tambour bat, et la troupe s'éloigne.*)

PREMIER OUVRIER.

Quelle chose nouvelle et inconcevable le
Gouverneur a-t-il donc inventée?... Quoi!
nous, rendre hommage à un chapeau !.. A-t-on
jamais vu rien de semblable?...

LE MAITRE.

Nous ! plier le genou devant un chapeau !
prétend-il faire ses jouets d'hommes sages,
d'hommes d'honneur!...

PREMIER OUVRIER.

Encore si c'était la couronne impériale, mais
c'est le chapeau de l'Autriche ; je l'ai vu sus-
pendu au-dessus du trône d'où l'on distribue
les fiefs.

LE MAITRE

Le chapeau de l'Autriche !... prenons-y
garde ; c'est un piège pour nous faire tomber
sous la domination de l'Autriche.

LES OUVRIERS.

Non , aucun homme d'honneur ne pourra
supporter une telle tyrannie.

LE MAITRE.

Venez , et prenons conseil entre nous. (*Ils
vont dans le fond.*)

TELL à *Stauffack*.

Vous savez maintenant ce qui en est; adieu!

STAUFFACK.

Où allez-vous? pourquoi vous éloigner si promptement?..

TELL.

Ma maison a besoin de son chef, adieu!

STAUFFACK.

Mon cœur est angoissé, je voudrais l'épancher dans votre sein.

TELL.

Ce ne sont pas des paroles qui peuvent relever un cœur abattu.

STAUFFACK.

Les paroles, du moins, peuvent conduire à des actions.

TELL.

La seule action maintenant, est de prendre patience et de nous taire.

STAUFFACK.

Eh! qui pourrait supporter ce qui est insupportable?

TELL.

Les dominations qui s'élèvent subitement tombent subitement. — Quand l'autan furieux s'élance de ses gouffres, on éteint tous les feux; les barques cherchent à la hâte un refuge, et

son souffle puissant passe sur la terre sans y laisser la trace d'aucun ravage. Que chacun donc demeure tranquille chez soi ; on laisse la paix à l'homme paisible.

STAUFFACK.

Croyez-vous ? . .

TELL.

Le serpent ne lance son dard que quand on l'irrite. Ils se laisseront à la fin, s'ils nous voient rester tranquilles.

STAUFFACK.

Nous pourrions beaucoup si nous étions unis !

TELL.

Quand on ne l'est pas chacun se sauve plus aisément du naufrage.

STAUFFACK.

Ainsi donc vous abandonnez avec indifférence les intérêts communs !

TELL.

L'on ne peut compter avec assurance que sur soi-même.

STAUFFACK.

L'union donne de la force aux faibles.

TELL.

Le fort est plus puissant quand il est seul.

STAUFFACK.

Ainsi donc la patrie ne peut compter sur

vous, si, entraînée par le désespoir, elle saisit les armes?

TELL *lui saisit la main.*

Tell va jusqu'au fond d'un abîme pour y chercher une brebis perdue, et il délaisserait ses amis!... — Quelqu'entreprise que vous formiez, ne m'appellez point dans vos conseils, je ne sais ni méditer ni rester long-temps en suspens. Mais avez-vous besoin de moi pour une action déjà résolue, alors appelez Tell, il ne vous manquera pas. (*Ils s'en vont de différens côtés, un attroupement se forme tout-à-coup autour de l'échafaudage.*)

LE MAITRE *y court.*

Qu'y a-t-il?

LE PREMIER OUVRIER *arrive en criant.*

Le couvreur est tombé du haut du toit.

BERTHA AVEC UNE SUITE.

BERTHA *accourt précipitamment.*

Est-il mort? courez! sauvez-le, sauvez-le, si cela se peut encore, voilà de l'or!.. (*Elle jette ses bijoux au milieu du peuple.*)

LE MAITRE.

De l'or!... — Vous croyez que l'on peut tout faire avec de l'or!... Vous arrachez un

père à ses enfans, un époux à sa femme, et lorsque vous avez répandu la désolation dans le monde, vous pensez tout réparer avec votre or. — Allez !. . nous étions contents et joyeux avant votre arrivée ; avec vous nous est venu le désespoir.

BERTHA à l'Inspecteur qui revient.

Vit-il encore ? (L'Inspecteur lui fait signe que non.) O malheureux château ! des malédictions se font entendre tandis que l'on te bâtit, et des malédictions retentiront sans cesse sous tes voûtes !. . . (Elle s'en va.)

SCÈNE IV.

La Scène change et représente une chambre dans la maison de Walter Furst.

WALTER FURST ET ARNOLD DE
MELCTAL.

(Ils arrivent en même temps de différens côtés.)

MELCTAL, sortant d'un cabinet où
il était caché.

O H ! noble Walter Furst !. .

WALTER FURST.

Prenez garde que l'on ne vous surprenne ; restez où vous êtes : des espions vous environnent de toute part.

MELCTAL.

Ne m'apportez - vous aucune nouvelle sur Unterwald ? . . aucune nouvelle sur mon père ? Non , je ne puis languir plus long-temps emprisonné dans cette retraite. Et de quel crime suis-je donc coupable pour me cacher comme un assassin ? . . . Qu'ai-je fait autre chose que de briser de mon bâton noueux la main de l'insolent satellite qui, par l'ordre du Gouverneur , voulait enlever sous mes yeux le superbe attelage de mes taureaux.

WALTER FURST.

Vous êtes trop fougueux, jeune homme ; c'était un des serviteurs de Landerberg, un envoyé de votre supérieur. Vous aviez encouru une peine, il fallait la recevoir en silence, quelque dure qu'elle vous parût.

MELCTAL.

Eh ! pouvais-je supporter les insolentes paroles de cet impudent ! . . « Si le paysan veut » manger du pain , me dit-il, qu'il s'attèle lui-même à la charrue. » Je me sentis l'âme transpercée quand je le vis détacher du timon

mes superbes taureaux ; ils mugissaient sourdement, comme s'ils avaient senti cette injure ; ils frappaient de leurs cornes ce misérable... Alors une juste colère embrasa tout mon sang, et, furieux, hors de moi-même, je frappai ce vil messager.

WALTER FURST.

A peine, hélas ! nous-mêmes pouvons-nous subjuguier notre cœur ; comment la fougueuse jeunesse pourrait-elle contenir le sien ? . . .

MELCTAL.

Ah ! ce n'est que sur mon père que je pleure ! . . . — Tant de soins lui sont nécessaires, et son fils est loin de lui. Le Gouverneur le hait, parce qu'il a toujours combattu avec courage pour la justice et la liberté. Ils opprimeront ce malheureux vieillard, et personne n'est là pour le défendre. — Oui ! . . . quoi qu'il en arrive, je repasse sur l'autre bord.

WALTER FURST.

Prenez seulement patience jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles d'Unterwald. — J'entends frapper, allez : — c'est peut-être un envoyé du Gouverneur ; — rentrez, — vous n'êtes pas en sûreté dans Ury contre le bras de Landerberg ; les tyrans se tendent tous la main.

MELCTAL.

Ils nous apprennent ainsi ce que nous avons à faire.

WALTER FURST.

Allez ! . . — Je vous rappellerai quand vous pourrez être ici sans danger. (*Melctal rentre.*) Le malheureux ! je n'ose lui découvrir tout ce que j'apprends. — Qui frappe ? . . . chaque fois que la porte crie j'attends quelque malheur. La trahison, le soupçon ombrageux, tendent de tous côtés leurs oreilles, et les messagers de la tyrannie se glissent jusque dans l'intérieur de nos maisons. Il nous faudra bientôt armer nos portes de serrures et de verroux ! (*Il ouvre, et recule étonné en voyant entrer Werner Stauffack.*) Que vois-je ? . . . vous Werner ! vous ! Ah ! quel hôte cher et précieux ! . . . Non, jamais si brave homme n'avait encore franchi le seuil de cette porte. Soyez le bienvenu chez moi ! Quelle cause vous amène en ces lieux ? que cherchez-vous dans Ury ?

STAUFFACK, *lui tendant la main.*

Les vieux temps et la vieille Suisse.

WALTER FURST.

Vous les apportez avec vous. Quel bien me fait votre présence ! A votre aspect, mon

cœur se ranime ! — Prenez un siège , noble Werner ! . . . Comment avez-vous laissé Gertrude ? . . . votre vertueuse épouse , cette sage fille du sage Iberg. Tous les voyageurs qui viennent d'Allemagne , et passent auprès de la chapelle de Meinrad pour se rendre en Italie , vantent à l'envi votre maison hospitalière. — Cependant , dites-moi , venez-vous de ce pas de Fluelen , et n'avez-vous arrêté vos regards sur aucun objet avant de toucher le seuil de ma demeure ?

STAUFFACK *s'assied.*

J'ai vu élever un ouvrage aussi nouveau qu'étonnant , et qui n'a pas réjoui mon âme.

WALTER FURST.

O ami ! levez les yeux , vous pouvez le voir d'ici même.

STAUFFACK.

Jamais rien de pareil n'a existé dans Ury. — De mémoire d'homme on n'a vu dans ces contrées des cachots fortifiés , et la seule demeure qu'on ne pût franchir , c'était le tombeau.

WALTER FURST.

Ah ! c'est le tombeau de la liberté ; vous l'avez bien nommé.

STAUFFACK.

Je ne veux pas vous retenir inutilement ,

sage Furst ; ce n'est pas une curiosité oisive qui m'amène en ces lieux. De cruelles angoisses m'accablent. J'ai laissé l'oppression à Steinen, je retrouve l'oppression dans Altorf. Les maux sous lesquels nous géissons sont insupportables, et nous ne pouvons cependant en prévoir le terme. De toute antiquité le Suisse fut libre ; nous sommes accoutumés à être traités avec douceur, et depuis le premier berger qui parut sur ces montagnes, rien de semblable ne s'est vu parmi nous.

WALTER FURST.

Oui, leur conduite est sans exemple. Aussi notre noble Seigneur d'Attinghauss, qui se souvient encore des anciens temps, pense-t-il lui-même qu'il n'est plus possible d'endurer de tels maux.

STAUFFACK.

Ils commettent d'horribles actions dans Unterwald ; mais la vengeance est aussi terrible. Wolfenchiss, le Châtelain de l'Empereur, qui résidait à Rosberg, ayant conçu d'impurs désirs pour la femme de Baumgart d'Alzellen, et ayant essayé de les satisfaire, le mari, furieux, lui a brisé la tête de sa pesante hache.

WALTER FURST.

O justice des jugemens de Dieu !.. — Baumgart, dites-vous, un homme sage et paisible ! Mais a-t-il pu s'échapper et gagner une retraite assurée ?

STAUFFACK.

Votre gendre l'a sauvé à travers les flots, et il est maintenant caché dans ma maison à Steinen. Mais il m'a fait connaître quelque chose de plus horrible encore, qui a eu lieu à Sarnen ; tout honnête homme doit en avoir le cœur brisé.

WALTER FURST, *attentif*.

De quoi s'agit-il?.. continuez.

STAUFFACK.

Sur les frontières du Melctal, à Kerns, demeure un homme droit ; il se nomme Henri de Halden, et son suffrage est d'un grand poids dans l'assemblée du peuple.

WALTER FURST.

Qui ne le connaît pas !... que fait-il ? achevez.

STAUFFACK.

Landerberg ayant fait enlever les bœufs de la charrue de son fils en punition d'une faute légère, le jeune homme a frappé son envoyé et s'est enfui.

WALTER FURST, *dans l'attente la plus inquiète.*

Mais le père ?... de grâce, que lui est-il arrivé ?...

STAUFFACK.

Le Gouverneur fait traîner le père devant lui : il le somme de lui livrer son fils ; et comme le vieillard proteste avec serment qu'il n'en a aucune nouvelle, le tyran ordonne qu'on fasse approcher les bourreaux....

WALTER FURST *s'élançe de sa place, et veut le conduire de l'autre côté de la salle.*

Silence, silence ! arrêtez !..

STAUFFACK, *élevant la voix.*

Ton fils, m'est échappé, dit-il, mais toi du moins tu es en ma puissance. — Soudain il ordonne qu'on le jette à terre, et il lui fait enfoncer un acier tranchant dans les yeux !..

WALTER FURST.

Juste Ciel !..

MELCTAL *se précipite vers Stauffach.*

Dans les yeux ? dites-vous ?..

STAUFFACK, *étonné, à Walter Furst.*

Quel est ce jeune homme ?..

MELCTAL *le saisit avec une violence convulsive.*

Dans les yeux ?.. parlez !..

WALTER FURST.

Oh ! le malheureux ! ..

STAUFFACK.

Quel est-il ? ... (*Walter Furst lui fait un signe.*) C'est son fils ! .. Juste Ciel ! ..

MELCTAL.

Et il faut que je sois loin de lui ! .. — Quoi ! .. dans ses deux yeux ! ..

WALTER FURST.

Contenez-vous, et sachez supporter en homme ce malheur.

MELCTAL.

Oh ! il porte la peine de mon propre crime ! — Il est donc aveugle ? réellement, entièrement, aveugle ? ..

STAUFFACK.

Je l'ai dit ; la vue lui a été ravie ; il ne contempera plus la lumière du soleil.

WALTER FURST.

Ménagez sa douleur.

MELCTAL.

Quoi ! plus . . . plus . . . jamais ! (*Il se couvre les yeux des deux mains, et garde quelques momens le silence, puis il se tourne alternativement vers Furst et Stauffach, et dit enfin d'une voix douce et étouffée par les larmes :*) Oh ! que la lumière est un noble

présent du Ciel ! . . . C'est d'elle que tous les êtres reçoivent et la vie et le bonheur ! — Pour lui il languira tristement dans d'éternelles ténèbres. — La verdure restaurante des prairies ne le ranimera plus ; l'émail des fleurs ne frappera plus ses regards. — Mourir n'est rien. — Mais vivre et être privé de la lumière , c'est là le plus grand des malheurs. — Pourquoi me contempler avec tant de tristesse ? Ah ! ma vue est dans toute sa force ; mais je ne puis communiquer à mon père aveugle la moindre étincelle de cet océan de lumière qui se précipite , éclatant , dans mes yeux ! . . .

STAUFFACK.

Hélas ! il faut encore que j'augmente votre douleur. — Ce n'est pas là son unique perte ! le Gouverneur l'a dépouillé de tout , et ne lui a laissé qu'un bâton pour aller , nu et aveugle , mendier de porte en porte.

MELCTAL.

Rien qu'un bâton à ce vieillard aveugle ! On lui a tout enlevé , et aussi la lumière du soleil ! ce bien dont jouissent les plus misérables des hommes ! — Qu'on ne me parle plus de retards , de dissimulation ! . . O lâche ! ô misérable que je suis ! . . j'ai pensé à ma sœur et non pas à la tienne . . . j'ai laissé ta

tête chérie comme un gage dans les mains du tyran ! — Une vengeance sanglante ! voilà le seul cri de mon cœur ! — Je veux passer sur l'autre rive. — Qui oserait m'arrêter ?... Je veux aller demander au Gouverneur les yeux transpercés de mon père. — Mon bras saura l'atteindre au sein même de ses satellites. — Que m'importe la vie !... pourvu que je rafraîchisse dans son sang la douleur qui me brûle et me dévore ! (*Il veut sortir.*)

WALTER FURST.

Arrêtez !... Que pouvez-vous contre lui ?... Il siège à Sarnen, défendu par de hautes murailles, et dans cette retraite assurée il se rit de votre impuissante fureur.

MELCTAL.

Eh ! quand il demeurerait là-haut dans les palais de glace, sur les dernières sommités du Schreckhorn, ou sur le pic resplendissant de la Jungfrau ! — suivi de vingt jeunes gens que la même ardeur embrase, je me fraie un chemin jusqu'à lui et je renverse sa forteresse. Ou si aucun habitant de la plaine ne voulait marcher sur mes pas, si, inquiets pour vos troupeaux et pour vos cabanes, vous courbiez tous la tête sous le joug affreux du tyran, — je sonnerais du cor dans nos montagnes, je

rassemblerais les bergers qui habitent sous la voûte étoilée ; là le sentiment est dans toute sa fraîcheur, et l'âme est encore sainte et pure. Je les rassemblerais, je ferais retentir à leurs oreilles le bruit de cet horrible forfait.

STAUFFACK à *Walter Furst*.

La coupe de la tyrannie déborde, — que pouvons-nous attendre de plus ! . . .

MELCTAL.

Quel malheur aurions-nous encore à craindre, puisque l'œil, ce divin flambeau, n'est plus en sûreté dans notre corps ? . . . — Sommes-nous donc sans défense ? . . . N'avons-nous pas appris à tendre l'arc terrible, et à manier la formidable hache d'armes ? . . . Chaque être dans l'extrémité du désespoir trouve de quoi se défendre. Le cerf épuisé s'arrête, et montre à la meute son bois redouté ; le chamois entraîne le chasseur dans l'abîme ; le taureau lui-même, ce paisible compagnon de l'homme, qui soumet humblement au joug la force prodigieuse de son cou, se redresse tout-à-coup lorsqu'il est irrité, aiguise ses cornes puissantes, et lance son ennemi dans les airs.

WALTER FURST.

Si les vœux de nos trois patries répondaient aux nôtres, nous pourrions alors lever hardiment la tête.

STAUFFACK.

Qu'Ury pousse le cri d'alarme, qu'Unterwald y réponde, Schwitz ne sera point infidèle aux alliances jurées par ses pères.

MELCTAL.

J'ai beaucoup d'amis dans Unterwald; chacun d'eux exposera avec joie son sang et sa vie, s'il trouve chez ses confédérés un soutien et un asyle. — O pères vénérables de ces contrées!... je ne suis qu'un jeune homme, et je dois garder un modeste silence dans les conseils de la patrie. Cependant ne méprisez point mes avis. Ce n'est pas la fougue d'une bouillante jeunesse qui m'anime, c'est la puissance de la douleur, de la douleur la plus amère : ah ! n'êtes-vous pas pères vous-mêmes, n'êtes-vous pas chefs de famille?... et ne désireriez-vous pas voir un fils vertueux honorer les cheveux sacrés de votre tête, et vous conserver la lumière du jour, que des barbares voudraient vous ravir? — Vous n'avez souffert encore ni dans vos biens ni dans vos personnes, la vie brille encore dans vos yeux; mais ne vous croyez point pour cela étrangers aux maux qui nous accablent. Le glaive de la tyrannie est aussi suspendu sur vos têtes. C'est par vos conseils que ces contrées ne sont point sou-

mises au joug de l'Autriche ; mon père n'a pas eu d'autres torts : vous avez partagé son crime , vous partagerez sa condamnation.

STAUFFACK à *Walter Furst*.

Décidez-vous , je suis prêt à vous suivre.

WALTER FURST.

Consultons d'abord les Seigneurs de Sillène et d'Attinghauss : leurs noms seuls nous feront des amis.

MELCTAL.

Et quel nom dans ces montagnes est plus honoré que les vôtres ? Le peuple connaît votre mérite. Vous avez un riche héritage dans la vertu de vos pères, et vous-mêmes l'avez accru. Qu'est-il besoin de la noblesse ?... Achevons seuls cette grande œuvre. Plût à Dieu ! fussions-nous seuls dans le pays ! nous saurions bien, je pense, nous défendre nous-mêmes !

STAUFFACK.

Les Nobles ne gémissent point sous des infortunes semblables aux nôtres. — Le torrent qui exerce ses ravages au fond de l'abîme n'a point encore atteint les hauteurs. Mais les Seigneurs nous prêteront leurs bras quand ils verront le pays sous les armes.

WALTER FURST.

S'il y avait du moins un arbitre entre nous

et l'Autriche, la justice et la loi décideraient de nos querelles ! mais celui qui nous opprime est notre Empereur, notre juge suprême. Que Dieu donc nous délivre par la force même de notre bras. — Vous, sondez les hommes de Schwitz ; je gagnerai de mon côté des amis dans Ury : mais qui enverrons-nous dans Unterwald ?

MELCTAL.

Moi . . . moi . . . Qui, plus que moi, est intéressé à la chose ! . .

WALTER FURST.

Je ne puis y consentir ; vous êtes mon hôte : je dois répondre de votre vie ! . .

MELCTAL.

Laissez-moi partir ! . . je connais tous les détours, tous les sentiers escarpés de nos montagnes. J'y trouverai beaucoup d'amis, qui me soustrairont aux regards du tyran et m'accorderont un asyle.

STAUFFACK.

Allons donc, qu'il passe dans Unterwald, sous la protection de l'Éternel ! . . Il n'y rencontrera aucun traître. — La tyrannie y est tellement en horreur qu'elle n'y trouve pas d'instrumens. Baumgart, de son côté, nous gagnera des amis dans les vallées inférieures, et tous s'armeront à sa voix.

MELCTAL.

Comment communiquerons-nous les uns avec les autres, et échapperons-nous aux soupçons des tyrans.

STAUFFACK.

Nous pourrions nous rassembler à Brunnen ou à Treib, où abordent les barques marchandes.

WALTER FURST.

Nous ne devons pas agir si ouvertement. — Écoutez mon avis. — Sur le bord du lac, à gauche, quand on va à Brunnen, vis-à-vis du Mytenstein, est une prairie cachée dans les bois. — Les bergers l'appellent le Rutli : (*A Melctal*) c'est là que vos limites se rencontrent avec les nôtres. (*A Stauffack.*) Quant à vous, une légère nacelle peut promptement vous y transporter de Schwitz. Nous nous y rendrons de nuit par des voies ignorées, et nous y consulterons en secret. Chacun de nous y conduira dix hommes sûrs, et qui partagent nos sentimens. Nous pourrons ainsi discuter *en commun sur la chose commune*, et prendre ainsi, avec le secours de Dieu, une résolution courageuse.

STAUFFACK.

Qu'il en soit ainsi. — Maintenant avancez

votre main; vous, avancez aussi la vôtre, et qu'ainsi, nous, Citoyens de Schwitz, d'Unterwald et d'Ury, nous entrelacions nos mains, dans la sincérité de notre cœur et sans aucune imposture, afin que nos trois pays s'unissent de même pour attaquer, pour se défendre à la vie et à la mort.

WALTER FURST et MELCTAL.

A la vie et à la mort! . . (*Ils tiennent quelque temps encore, en silence, leurs mains entrelassées.*)

MELCTAL.

O mon vieux père ! maintenant, hélas ! privé de la vue ! le jour de la liberté ne viendra point frapper tes regards, mais nos cris de ralliement et de joie retentiront du moins à tes oreilles. — Lorsque de sommités en sommités, des signaux de feu s'élèveront en flamboyant sur nos Alpes, lorsque les forteresses du tyran tomberont, les Suisses se précipiteront à grands flots dans ta cabane, ils t'apporteront cette grande, cette heureuse nouvelle, et un rayon éclatant de lumière percera la nuit qui l'entoure! . . (*Ils se séparent.*) (1).

(1) Après avoir fini mon travail, je me suis aperçu que Madame de Staël avait traduit ce beau morceau ;

j'eusse mieux fait sans doute d'adopter sa traduction. Si j'ai préféré la mienne, malgré toute son infériorité, c'est parce que du moins je ne la devais à personne. Je réparerai ce tort, si c'en est un, en rapportant ici la traduction de cette femme illustre. — « Oh ! mon vieux père aveugle ! tu ne peux plus voir le jour de la liberté, mais nos cris de ralliement parviendront jusqu'à toi. Quand des Alpes aux Alpes des signaux de feu nous appelleront aux armes, tu entendas tomber les citadelles de la tyrannie. Les Suisses, en se pressant autour de ta cabane, feront retentir à ton oreille leurs transports de joie, et les rayons de cette fête pénétreront encore jusque dans la nuit qui t'environne !... »

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Château du Baron d'Attinghauss. — Salle gothique ornée d'cussons et de casques. — Le BARON, vieillard de 85 ans, d'une stature noble et élevée, vêtu d'une large pelisse et s'appuyant sur une canne surmontée d'une corne de chamois. — KUONI et six autres valets debout autour de lui, avec des râteaux et des faux. — ULRIC DE RUDENS entre en habit de Chevalier.

RUDENS.

ME voici, mon oncle. — Que désirez-vous?

ATTINGHAUSS.

Permets d'abord que je partage avec mes gens la boisson du matin, selon l'ancien usage de notre famille. (*Il boit dans une coupe que les valets se transmettent ensuite l'un à l'autre.*) Je les accompagnais autrefois moi-même dans les champs et dans les forêts,

et là mes regards dirigeaient leurs travaux, de même que dans les combats ma bannière dirigeait leur vaillance. Maintenant je ne puis plus surveiller que l'intérieur de ma maison ; et si le soleil n'envoie pas jusqu'à moi sa chaleur bienfaisante, je ne puis, gravissant nos montagnes, l'aller chercher sur la hauteur. C'est ainsi que mes pas parcourent un cercle qui devient toujours plus étroit, et que je m'approche lentement du plus étroit de tous, de celui où disparaît toute vie. Je ne suis plus qu'une ombre, et bientôt, je ne serai plus que mon nom.

KUONI à *Rudens*, en lui tendant la coupe.

Je vous la transmets, jeune Gentilhomme, (*Rudens hésite à la prendre.*) buvez hardiment ! Nous n'avons qu'une seule coupe, comme nous n'avons qu'un seul cœur.

ATTINGHAUSS.

Allez, mes enfans, et quand la journée sera finie, nous nous entretiendrons ensemble des affaires du pays. (*Les valets sortent.*)

ATTINGHAUSS ET RUDENS.

ATTINGHAUSS.

Te voilà ceint de ton épée et revêtu de

tes plus riches habits, tu veux sûrement aller à Altorf grossir la cour du Gouverneur ?

RUDENS.

Oui, mon oncle, et je ne puis tarder plus long-temps.

ATTINGHAUSS *s'assied.*

Tant de précipitation est-elle nécessaire ?... Comment !... Le temps a-t-il été départi à ta jeunesse dans une si petite mesure, qu'il faille en être ainsi économe envers ton vieil oncle ?

RUDENS.

Je vois que mes soins vous sont inutiles, je ne suis qu'un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSS, *après l'avoir long-temps considéré.*

Oui, malheureusement, tu n'es qu'un étranger; malheureusement, ton pays est devenu pour toi une terre étrangère. — Ulric ! Ulric ! je ne te reconnais plus : tu brilles couvert d'or et de soie ; tu lèves fièrement ta tête qu'ombrage un panache éclatant, tu rejettes négligemment ton manteau de pourpre sur tes épaules ; tu regardes avec mépris les habitans de nos campagnes, et tu rougis de honte à leurs saluts familiers.

RUDENS.

L'honneur qui leur est dû, je le leur accorde sans peine, mais je sais leur refuser les droits qu'ils s'arrogent.

ATTINGHAUSS.

La colère terrible du Prince pèse sur le pays entier; le pouvoir tyrannique qui nous opprime déchire le cœur de tous les gens de bien. — Toi seul tu ne prends aucune part à la douleur commune. — L'on te voit, déserteur des tiens, t'attacher aux ennemis de la patrie, poursuivre de futils plaisirs en te riant de notre infortune, et rechercher la faveur des Princes, tandis que ton pays saigne, accablé sous un fléau destructeur.

RUDENS.

Le pays est durement opprimé. — Et quelle en est la cause, mon oncle?... qui l'a plongé dans cette profonde misère?... Il ne vous coûterait qu'un seul mot, facile à dire, pour vous délivrer en un instant de l'oppression, et pour vous concilier à jamais les bonnes grâces de l'Empereur. Malheur à ceux qui fascinent les yeux du peuple sur son véritable bonheur! malheur à ceux qui, pour leur intérêt particulier, détournent les Waldstettes de prêter serment à l'Autriche, comme l'ont fait tous les

peuples voisins. Ils se trouvent bien de s'asseoir à côté des Nobles sur le banc des Seigneurs. L'on veut l'Empereur pour maître, afin de n'en point avoir.

ATTINGHAUSS.

Faut-il que j'entende de semblables discours, et que ce soit ta bouche qui les profère !

RUDENS.

Vous m'avez provoqué, laissez-moi finir. — Quel rôle jouez-vous ici vous-même ? mon oncle ; n'ambitionnez-vous rien de plus que d'être Banneret ou Landamman, et que de partager avec tous ces bergers le gouvernement des affaires !... Quoi !... rendre hommage à un puissant Prince, suivre son camp brillant de gloire, ne serait-ce pas pour vous un sort bien plus honorable que de marcher de pair avec vos propres valets, et de vous asseoir pour rendre la justice à côté d'obscurs campagnards !..

ATTINGHAUSS.

Ah ! Ulric ! Ulric !.. mon enfant ! je reconnais la voix perfide de la séduction ! tes oreilles l'ont accueillie avec joie, elle a empoisonné ton cœur.

RUDENS.

Oui, je ne le cache pas. — Les moqueries

des étrangers, qui nous appellent des Nobles campagnards, ont pénétré jusqu'au fond de mon âme. — Quoi ! tandis que toute la jeune noblesse des contrées environnantes moissonne des lauriers sous les étendards de Habsbourg, je resterais oisif et tranquille au sein de mon héritage, et je consumerais le printemps de ma vie à de vulgaires travaux ! . . — L'on n'entend partout ailleurs que le bruit des combats ; un monde de gloire se ment derrière nos montagnes, et je vois mon casque et mon bouclier se couvrir de rouille sous ces voûtes ; le son de la trompette guerrière, le cri du héros d'armes qui invite au tournoi, ne pénètrent point dans ces vallées : je n'entends ici que le ranz-des-vaches, et le retentissement monotone des cloches de vos troupeaux.

ATTINGHAUSS.

Ébloui par un éclat imposteur, va ! méprise les lieux de ta naissance ! . . rongis des mœurs antiques et pieuses de tes pères ! . . . Un jour tu regretteras, avec des torrens de larmes, ces montagnes de la patrie, ces accords harmonieux que tu dédaignes aujourd'hui ! Un jour, s'ils se font entendre à toi dans une terre étrangère, ils ne saisiront ton âme que pour la remplir d'amertume ; ô puissance de l'amour de la

patrie ! mon ami, le monde étranger et perfide n'est pas fait pour toi ; à la cour orgueilleuse de l'Empereur, ton cœur simple et vrai ne trouvera rien qui lui parle. Il faut au monde d'autres vertus que celles que tu puises dans ces vallées. Va, vends ton âme libre, prends un fief, fais-toi valet d'un Prince ! tandis que tu peux être toi-même maître et Prince dans ton propre héritage. — Oh ! Ulric ! Ulric ! demeure auprès des tiens !.. ne va pas à Altorf ! Oh ! n'abandonne pas la cause sacrée de ta patrie ! — Je suis le dernier de ma race, mon nom finit avec moi. Voilà, suspendus à ces voûtes, mon casque et mon bouclier qui m'accompagneront dans la tombe (1). Faut-il donc qu'à mon dernier souffle de vie je pense que tu n'attends que l'instant de ma mort pour aller devant cette cour nouvelle recevoir de l'Autriche, comme un fief, ce noble et glorieux héritage que je reçus libre de la main de Dieu !

RUDENS.

En vain nous opposons-nous à l'Empereur, le monde lui appartient. Voulons-nous seuls

(1) C'était un usage établi pour tous ceux qui mouraient sans postérité.

nous roidir contre sa volonté suprême, et interrompre cette chaîne de provinces dont sa puissance nous a entourés. C'est à lui qu'appartiennent et les foires et les tribunaux, c'est à lui qu'appartiennent les routes marchandes : tout doit lui payer tribut, jusqu'au cheval chargé qui monte péniblement le Saint-Gothard. Ses nombreuses possessions nous entourent de tous côtés, et nous enlacent comme dans un filet. — L'Empire nous protégera, direz-vous peut-être ; mais peut-il se protéger lui-même contre la puissance de l'Autriche, qui s'augmente de jour en jour ? . . . Si Dieu ne nous secourt pas, aucun chef de l'Empire ne peut le faire. Et d'ailleurs, quelle foi ajouter à la parole des Empereurs quand on les voit, dans leurs besoins d'argent ou d'hommes de guerre, engager à d'autres et aliéner de l'Empire les cités qui étaient venues chercher un abri sous les ailes protectrices de l'aigle. — Non, mon oncle, c'est agir avec sagesse dans ces temps difficiles, où mille partis s'entre-combattent, que de s'attacher à un chef puissant. La couronne impériale passe d'une race à une autre ; elle oublie ses fidèles serviteurs ; mais bien mériter d'un prince héréditaire, c'est jeter véritablement des semences dans l'avenir.

ATTINGHAUSS.

Es-tu donc si sage?.. crois-tu mieux connaître nos intérêts que tes nobles ancêtres, qui tous ont combattu pour la liberté, cet inestimable trésor, et, pleins d'un héroïque courage, lui ont sacrifié et leur sang et leurs biens? — Descends à Lucerne, et là informe-toi comment la domination de l'Autriche pèse sur ce pauvre pays! Ils viendront compter notre bétail, mesurer nos pâturages, et nous défendre de poursuivre dans nos forêts, libres encore, et les bêtes fauves et les oiseaux des airs; ils établiront leurs barrières à chacun de nos ponts, à chacune des portes de nos villes. Avec notre dépouille ils achèteront de nouvelles contrées: avec notre sang ils livreront de lointains combats. — Non, s'il faut que notre sang coule!.. que ce soit pour notre propre cause; nous achèterons toujours moins chèrement la liberté que l'esclavage!

RUDENS.

Et que pouvons-nous?.. Un peuple de bergers contre les armées d'Albert!..

ATTINGHAUSS.

Enfant!.. apprends à mieux connaître ce peuple de bergers. Je le connais, je l'ai commandé dans les batailles, je l'ai vu combattre

à Favenz. Qu'ils essaient seulement de nous plier sous un jong que nous soyons résolus à briser ! — Oh ! apprends enfin à sentir de quelle race tu es issu ! .. et pour un vain éclat, pour une vaine apparence, ne rejette pas ce qui fait ta véritable gloire. — Être appelé chef d'un peuple libre, qui, conduit uniquement par l'amour, se dévoue à toi du fond de son cœur, qui te reste fidèlement attaché dans les combats et jusqu'à la mort, voilà ce qui doit faire ton orgueil et ta gloire. — Resserre avec force les liens que t'a donnés la nature ; attache-toi à ta patrie, à ta précieuse patrie, qu'elle remplisse tout ton cœur. Ici ta puissance repose sur de solides fondemens, mais dans ce monde étranger tu es seul, flexible roseau que fait couler le moindre orage. Oh ! viens Ulric ! il y a long-temps que tu ne nous as vus ; essaie de passer un seul jour avec nous. — Aujourd'hui seulement ne va pas à Altorf. — Entends-tu ? .. Ulric ! n'y va pas aujourd'hui ; accorde à tes frères cette seule journée. (*Il saisit sa main.*)

RUDENS.

J'ai donné ma parole ; — laissez-moi, — je suis engagé.

ATTINGHAUSS. (*Il laisse aller sa main, et lui dit d'un ton sévère :*

Tu es engagé. — Oui tu l'es, malheureux ! mais ce ne sont pas des paroles, ce ne sont pas des sermens qui t'enchaînent, ce sont les cordages de l'amour. (*Rudens se détourne.*) Cache-toi si tu le veux... Oui ! c'est Bertha de Bruckeck, cette riche héritière, qui t'attire au château du maître ; c'est elle qui t'enchaîne au service de l'Empereur. Tu veux obtenir sa main en immolant ta patrie. Ne t'y trompe pas, Ulric ! l'espoir que l'on te donne n'est qu'un vain appât. Ce n'est point à ton innocence qu'elle est destinée.

RUDENS.

C'est en entendre assez. Adieu. (*Il sort.*)

ATTINGHAUSS.

Arrête ! jeune insensé ! — Il ne m'entend plus ! je ne puis ni le retenir ni le sauver. — C'est ainsi que Wolfenchiss s'est séparé de sa patrie : — c'est ainsi que d'autres le suivront ; le charme de l'étranger attire toute notre jeunesse ; il s'étend de jour en jour sur nos montagnes, et gagne de toute part. — O heure sinistre que celle où ces hommes orgueilleux pénétrèrent dans ces paisibles et heureuses val-

lées pour y changer nos mœurs et détruire leur sainte innocence ! — Les nouveautés s'avancent avec impétuosité, les anciennes et vénérables coutumes se retirent ; d'autres temps arrivent : une génération remplie de pensées toutes nouvelles couvre la terre de la patrie ! Que fais-je ici ? . . Ils sont tous dans la tombe, ceux avec lesquels j'ai vécu. Ma génération est couchée sous la terre, oh heureux mille fois, celui qui n'est pas obligé de vivre avec cette race nouvelle ! (*Il s'en va.*)



SCÈNE II.

La Scène change et représente une prairie entourée de bois et de rochers élevés. L'on voit entre les rochers des sentiers étroits avec des barrières, et des échelles disposées çà et là ; c'est par ces chemins que l'on voit ensuite les Citoyens descendre. Dans le fond, on aperçoit le lac, au-dessus duquel l'on distingue le commencement d'un arc-en-ciel lunaire. La vue est terminée par de hautes montagnes, derrière lesquelles s'élèvent des montagnes de glace plus hautes encore. Il fait entièrement nuit sur la Scène, seulement le lac et la blancheur des glaciers resplendissent au clair de la lune.

MELCTAL, BAUMGART, WINKELRIED,
MEYER DE SARNEN, BURKARDT-
AM-BUHEL, ARNOLD DE SÉVA, NI-
COLAS DE FLUE ET QUATRE AUTRES
CITOYENS, tous armés.

MELCTAL, *encore derrière la scène,
ainsi que les autres.*

LE sentier s'élargit, suivez seulement hardi-
ment mes pas ; je reconnais ce rocher, et la



petite croix plantée sur sa cime. Nous sommes à notre but, voici le Rutli!.. (*Ils entrent avec des flambeaux.*)

WINKELRIED.

Écoutez !

SÉVA.

Tout est désert.

MEYER.

Il n'y a personne encore. Ainsi donc, nous Citoyens d'Unterwald, nous arrivons les premiers en ces lieux.

MELCTAL.

La nuit est-elle bien avancée?...

BAUMGART.

Le guet de Sélisberg vient de compter deux heures. (*L'on entend sonner dans l'éloignement.*)

MEYER.

Silence ! écoutons !...

AM-BUHEL.

C'est la cloche de matines qui sonne dans la chapelle de la forêt, et qui, depuis la terre de Schwitz, se fait entendre distinctement à nous.

DE FLUE.

L'air est pur, et porte le son au loin.

MELCTAL.

Que quelques-uns de vous aillent recueillir du bois dans la forêt, et allument un feu dont la flamme s'élève lorsqu'arriveront nos Concitoyens. (*Deux habitans d'Unterwald sortent.*)

SÉVA.

Jamais la lune n'éclaira une si belle nuit. Le lac est tranquille et uni comme un miroir.

AM-BUHEL.

Ils ont une traversée facile.

WINKELRIED.

Voyez ! voyez là-bas, ne distinguez-vous rien ? . . .

MEYER.

Quoi donc ? . . . Oui, vraiment, un arc-en-ciel au milieu de la nuit !

MELCTAL.

C'est la lumière de la lune qui le forme.

DE FLUE.

Voilà certainement un phénomène étonnant et rare, et bien des hommes n'ont jamais rien vu de pareil !

SÉVA.

L'arc me paraît double : on en aperçoit un supérieur, mais plus pâle. Une nacelle passe en ce moment au-dessous.

MELCTAL.

C'est Stauffack. Le brave ne se fait pas long-temps attendre. (*Il va avec Baumgart vers le rivage.*)

MEYER.

Ce sont les Citoyens d'Ury qui tardent le plus à paraître.

AM-BUHEL.

Ils sont obligés de faire un long détour dans la montagne, afin de tromper les espions de Gessler. (*Pendant ce temps, les deux habitants d'Unterwald ont allumé un feu au milieu de la place.*)

MELCTAL, *vers le rivage.*

Qui va là? donnez le mot d'ordre!

STAUFFACK, *depuis la nacelle.*

Amis de la patrie. (*Tous vont dans le fond à la rencontre de ceux qui arrivent. Stauffack, Itel, Reding, Auf-der-Mauer, Jorg Im-Hofe, Conrad Hunn, Ulric der Schmidt, Jost de Weiler et deux autres Citoyens, sortent tous armés de la nacelle.*)

TOUS crient :

Soyez les bienvenus! (*Pendant que les autres restent dans le fond et se saluent, Melctal et Stauffack s'avancent.*)

MELCTAL.

O noble Stauffack ! Je l'ai vu, celui qui ne pouvait plus me voir ! j'ai touché ses plaies, ma main tremblante a cherché la place où ses yeux brillaient autrefois, et ses regards éteints ont ranimé dans mon cœur tous les feux de la vengeance.

STAUFFACK.

Ne parlez pas de vengeance. Nous ne voulons pas nous venger de ce qui n'est plus, mais nous opposer à tous les maux dont un sombre avenir nous menace. — Cependant, dites-moi, qu'avez-vous fait dans Unterwald ? quels cœurs avez-vous ralliés à la cause commune ? que pensent les habitans des campagnes ? et comment avez-vous échappé vous-même aux pièges de la trahison ?..

MELCTAL.

Je traversai d'abord les monts terribles des Sarrènes, et, franchissant ces champs de glace, ces vastes déserts, où le sombre vautour fait retentir ses cris rauques et lugubres, j'arrivai à ces pâturages où les bergers d'Ury et d'Endelberg se saluent de loin par des cris répétés, et paissent en commun leurs troupeaux. Là, j'apaisai ma soif avec l'onde pure des glaciers, qui se précipite en écumant dans de profondes

crevasses. J'entrai dans des chalets déserts, et m'y trouvai à la fois hôte et convié; mais j'arrivai bientôt à des demeures où j'aperçus enfin des hommes. — La renommée du nouvel attentat remplissait déjà ces vallées, et à chaque porte à laquelle je frappai dans ma course, mou malheur m'attira un religieux respect. J'ai trouvé ces âmes droites et libres, pleines d'indignation contre ce nouveau gouvernement dont le despotisme nous accable; car, de même que leurs montagnes nourrissent de siècle en siècle les mêmes fleurs, que leurs sources versent des ondes toujours également limpides, que les nues elles-mêmes et les vents suivent invariablement la même route, de même, dans ces vallées, l'aïeul transmet à son petit-fils ses antiques mœurs telles qu'il les reçut de ses pères : toute innovation téméraire les révolte, et le cours uniforme de leur vie doit rester tel qu'il a toujours été. — Ils me tendirent leurs mains durcies par le travail, et enlevèrent de leurs parois leurs glaives couverts de rouille; le courage et l'allégresse brillèrent ensemble dans leurs regards lorsque je leur fis entendre des noms sacrés à tous les habitans de nos montagnes, le vôtre, noble Stauffack, et celui de Walter Furst. — Ils ju-

rèrent d'exécuter tout ce qui vous semblerait juste, et de vous suivre jusqu'à la mort. — C'est ainsi que je m'avançai de hameau en hameau, en sûreté contre la tyrannie, sous le toit sacré de l'hospitalité. — Et lorsque j'arrivai dans cette vallée qui me donna le jour, et où plusieurs de mes parens demeurent; — lorsque je trouvai mon père aveugle et dépouillé de tout, couché sur la paille de l'étranger, et ne soutenant sa misérable vie que par les dons généreux de quelques âmes bien-faisantes...

STAUFFACK.

Grand Dieu!

MELCTAL.

Alors je ne pleurai point, je ne répandis point en larmes inutiles la force de ma brûlante douleur, je la serrai comme un précieux trésor dans le fond de mon âme, et je ne pensai plus qu'à agir. Je me glissai à travers toutes les sinuosités des montagnes; même les vallées les plus cachées je les parcourus; j'allai chercher des demeures habitées jusque sur les glaces éternelles, et partout où je portai mes pas, je trouvai la même haine pour la tyrannie, car les exactions du Gouverneur s'étendent jusqu'à ces dernières limites de la nature ani-

mée , où la terre engourdie est frappée de stérilité. J'enbrasai par mes paroles ce peuple courageux , et je gagnai tous les cœurs à notre sainte cause.

STAUFFACK.

Vous avez beaucoup fait dans un court espace de temps.

MELCTAL.

J'ai fait plus encore. Les habitans de nos campagnes ont en horreur les deux châteaux de Rosberg et de Sarnen , parce que derrière les murs et les rochers qui lui servent de retraite , l'ennemi partage en sûreté les dépouilles qu'il fait dans la plaine. Je voulus donc les reconnaître moi même : j'allai à Sarnen , et j'examinai le château.

STAUFFACK.

Quoi ! vous vous hasardâtes jusque dans l'autre du tigre ! . .

MELCTAL.

J'y allai couvert d'un habit de pèlerin ; j'y vis le Gouverneur se livrer aux excès de la table ; jugez vous-même si je sus enchaîner ma colère : je vis le monstre , et ne le frappai pas.

STAUFFACK.

Certes , la fortune favorisait votre audace. *(Pendant ce temps , les autres Citoyens se*

sont avancés et approchés de Melctal et de Stauffack.)

MELCTAL.

Cependant, dites-moi quels sont tous ces amis, tous ces braves qui ont suivi vos pas?.. faites-les-moi connoître, afin que nous nous approchions avec confiance les uns des autres, et que nos cœurs s'ouvrent sans détours.

MEYER.

Quel est, dans nos trois contrées, l'homme qui ne vous connaisse pas?... Je suis Meyer de Sarnen, et voici mon neveu, Struth de Winkelried.

STAUFFACK.

Tous ces noms me sont connus. Ce fut un Winkelried qui combattit le dragon dans le marais de Weiler, et qui perdit la vie dans ce combat (1).

WINKELRIED.

C'était mon aïeul.

(1) Struthan de Winkelried, rapporte l'histoire, s'enfuit d'Unterwald (1250), où il avait commis un assassinat; mais il mérita sa grâce en faisant mourir un dragon qui ne sortait d'une caverne qu'il s'était choisie pour demeure auprès d'Edweiler, que pour égorger les hommes et les troupeaux. J'ignore sur quel fondement Schiller fait mourir ce Winkelried dans le combat.

MELCTAL *lui montre deux Citoyens.*

Ceux-ci résident dans l'intérieur de la forêt. Ce sont des gens attachés au couvent d'Engelberg. — Quoique serfs, et ne demeurant point comme nous dans leur propre héritage, vous ne les mépriserez point : comme nous, ils aiment la patrie et sont hommes d'honneur.

STAUFFACK *à ces deux hommes.*

Donnez-moi la main. Celui qui ne reconnaît aucun maître sur la terre doit s'estimer heureux ; cependant la droiture se trouve dans tous les états.

CONRAD HUNN.

Voici le respectable Reding, notre ancien Landamman.

MEYER.

Je le connais ; il plaide contre moi pour un ancien héritage. — Seigneur Landamman, nous sommes ennemis devant les juges ; mais ici nous n'avons qu'un même cœur. (*Il lui serre la main.*)

STAUFFACK.

C'est parler en brave Citoyen.

WINKELRIED.

Entendez-vous ! ils s'approchent ; entendez le cor d'Ury. (*L'on voit des hommes armés descendre des rochers de droite et de gauche.*)

AUF-DER-MAUER.

Voyez ! Le pieux serviteur de Dieu , le digne Curé ne vient-il pas lui-même ? . . . ni les fatigues de la route , ni les horreurs de la nuit n'ont pu enchaîner son zèle : pasteur fidèle , il ne pense qu'à son troupeau.

BAUMGART.

Le sacristain le suit , ainsi que le sage Furst , mais je ne vois point Tell parmi eux. (*Walter Furst , le curé Rosselmann , le sacristain Petermann , le berger Kuoni , le chasseur Werni , le pêcheur Ruodi et cinq autres Citoyens. Tous réunis forment une assemblée de trente-trois personnes : ils s'avancent et se placent autour du feu.*)

WALTER FURST.

C'est ainsi donc que , sur cette terre de nos aïeux , sur cette terre notre propre héritage , nous sommes réduits à nous réunir en secret , dans le silence , comme de vils meurtriers , et à emprunter le voile ténébreux de la nuit , compagne ordinaire des crimes et des trames perfides , pour reconquérir des droits aussi clairs , cependant , aux yeux de tous les hommes , que la lumière du soleil lorsqu'elle brille dans tout son éclat.

MELCTAL.

Qu'importe, ce que la nuit aura tramé dans ses ténèbres, paraîtra sans crainte à la lumière du jour.

ROSSELMANN.

Écoutez ! Confédérés ! écoutez ce que Dieu dicte à mon cœur ! C'est ici une assemblée du peuple, car nous représentons la nation entière ; qu'elle soit donc tenue selon les antiques usages de la patrie et comme nous avons coutume de le faire dans des temps tranquilles. Ce qu'il y aura d'illégal, la nécessité du moment l'excusera. Soyons sans crainte : par-tout où l'on s'occupe de ce qui est bien, l'Éternel s'y trouve, nous sommes sous son ciel.

STAUFFACK.

Oui ; que cette assemblée soit tenue conformément à nos antiques usages ; qu'importent les ténèbres qui nous environnent ? notre droit nous éclaire.

MELCTAL.

Qu'importe notre petit nombre ? le cœur de tout le peuple se trouve dans ces lieux, l'élite des Waldstettes est ici rassemblée.

CONRAD.

Nous n'avons point avec nous les anciens livres, mais ils sont gravés dans nos cœurs.

ROSSELMANN.

Eh bien donc, que le cercle se forme et que l'on érige les glaives du pouvoir.

AUF-DER-MAUER.

Que le Landamniann prenne sa place et que ses huissiers se tiennent à ses côtés.

LE SACRISTAIN.

Nous sommes ici les représentans de trois peuples, lequel donnera donc un chef à l'assemblée?

MEYER.

Que Schwitz et Ury se disputent cet honneur, Unterwald le leur cède.

MELCTAL.

Oui; nous ne sommes que des supplians qui implorons le secours d'amis redoutables.

STAUFFACK.

Qu'Ury donc prenne le glaive, sa bannière nous précède dans les marches de l'Empire.

WALTER FURST.

Cet honneur doit appartenir à Schwitz, car c'est de lui que nous tirons notre commune origine.

ROSSELMANN.

Laissez-moi terminer d'une manière amicale ce noble différent. Schwitz désormais nous présidera dans les conseils, et Ury nous commandera sur le champ de bataille.

WALTER FURST *tendant la glaive,*
à Stauffack.

Prenez donc !

STAUFFACK.

Non pas moi ; cet honneur appartient à l'âge.

IM-HOFE.

C'est Ulric der Schmidt qui compte le plus
d'années.

AUF-DER-MAUER.

C'est un brave homme , cependant il n'est
pas de condition libre , et nul serf ne peut
devenir juge en Schwitz.

STAUFFACK.

Mais n'avons-nous pas parmi nous le res-
pectable Reding , l'ancien Landammann ? Qui
serait plus digne de cet honneur ?

WALTER FURST.

Qu'il soit donc le chef et le président de
la diète ; que ceux qui l'approuvent élèvent
leur main. (*Tous lèvent la main droite.*)

REDING *s'avance au milieu du cercle.*

Je ne puis prêter serment sur nos livres
sacrés , mais je le jure , et j'en prends à té-
moin ces astres éternels , la justice seule sera
mon guide. (*On dresse devant lui les deux
glaives ; le cercle se forme autour de lui ,
Schwiz tient le milieu , Ury se place à*

droite, et Unterwald à gauche; Reding reste de bout appuyé sur son épée.) Quel est donc le sujet qui rassemble les trois peuples de nos montagnes sur cette rive inhospitalière, et à l'heure formidable des esprits? Quelle doit être la teneur de l'alliance nouvelle dont nous allons poser les bases, ici, sous la voûte étoilée des Cieux?

STAUFFACK *s'avance dans le cercle.*

Nous ne formons point une alliance nouvelle, mais nous renouvelons l'alliance antique de nos aïeux. Apprenez-le, Confédérés! quoique le lac, quoique les montagnes nous séparent, quoique chaque peuple se gouverne souverainement et par lui-même, nous n'en sommes pas moins une même famille, un même sang, les enfans d'une même patrie.

WINKELRIED.

Il est donc vrai que, comme le disent nos antiques chansons, nous sommes venus de loin dans ces vallées. Racontez-nous ce que vous en avez appris, afin que l'alliance de ce jour reçoive ainsi de l'ancienne une nouvelle force.

STAUFFACK.

Écoutez ce que les vieux bergers racontent: Il était jadis derrière nous, dans les pays du Nord, un grand peuple qu'affligeait une disette

terrible. La nation s'étant assemblée à l'occasion de ce fléau, l'on décréta, pour subvenir au mal, qu'un dixième des habitans désignés par le sort, abandonnerait le pays de ses pères. — Le décret fut mis à exécution. Hommes et femmes sortirent de leur patrie, formant une troupe nombreuse; ils s'avancèrent vers le Midi, faisant retentir l'air de cris de douleur, et se frayant, avec leurs glaives, une route pénible à travers la Germanie: — ils arrivèrent enfin près de ces montagnes élevées et couvertes d'épaisses forêts; mais la fatigue n'arrêta leur marche que lorsqu'ils eurent atteint cette vallée sauvage, où maintenant la Muotta roule doucement ses flots. Là nulle trace humaine si ce n'est une seule cabane, et près d'elle un homme assis sur le rivage, en attendant le voyageur qu'il passait à l'autre bord. Cependant le lac était violemment agité et la traversée impraticable; nos pères portèrent alors autour d'eux des regards plus attentifs, ils remarquèrent de superbes forêts, des sources limpides, et crurent se retrouver dans leur chère patrie. — Ils résolurent de fixer en ces lieux leur demeure, ils bâtirent l'antique bourg de Schwitz, et bien des jours pénibles s'écoulerent avant qu'ils eussent fait disparaître l'im-

mense forêt qui étendait au loin ses racines entrelacées. Bientôt leur nombre s'étant accru, et cette vallée ne pouvant plus leur suffire, ils s'avancèrent jusqu'à la montagne noire et même jusque dans le pays de Weissland (1) où un autre peuple, parlant une langue différente, vivait caché derrière des glaces éternelles. Ils bâtirent le bourg de Stanz dans la forêt de Kern, et celui d'Altorf dans la vallée de la Reuss : leurs descendans y demeurent encore, se souvenant de leur origine ; et, malgré les races étrangères qui depuis lors se sont établies au sein de leurs vallées, les Suisses se retrouvent toujours ; un même sang, un même cœur, font qu'ils se reconnaissent au premier abord. (*Il étend ses mains à droite et à gauche.*)

AUF-DER-MAUER.

Où ; nous tous sommes un même sang et un même cœur.

TOUS, *se touchant la main.*

Nous sommes un même peuple et nous agissons d'un commun accord.

(1) *Le Pays-Blanc*, c'est le *Hassli*, sur les frontières d'Unterwald, dans le canton de Berne ; cette vallée est renfermée entre des montagnes très-hautes, le Grimsel, le Vetterhorn, le Schreckhorn et la Jungfrau.

STAUFFACK.

Les autres peuples ont baissé la tête sous le joug de l'étranger et se sont soumis au vainqueur. Même au sein de nos vallées, on trouve un grand nombre d'hommes assujettis à des maîtres du dehors, et dont la triste postérité reçoit la servitude pour héritage. — Mais quant à nous, race pure des anciens Suisses, la liberté nous est toujours restée. Nous n'avons point fléchi le genou devant des Princes, et c'est librement que nous avons choisi la protection des Empereurs.

ROSSELMANN.

Oui, c'est librement que nous avons choisi la protection de l'Empire; ainsi le porte la lettre de l'Empereur Frédéric.

STAUFFACK.

L'homme le plus libre même doit reconnaître un supérieur. Il faut un chef, un juge suprême auprès duquel on puisse trouver la justice lorsque quelque différent s'élève. C'est dans cet esprit que nos pères, après avoir conquis de vastes terrains sur les anciennes solitudes, en firent hommage à l'Empereur, dont la puissance s'étend sur les immenses contrées des Velches et des Germains, et qu'ils s'engagèrent à le servir dans la noble carrière

des armes, comme les autres Seigneurs de ses États; car protéger l'État qui le protège, voilà quel est à cet égard le seul devoir de l'homme libre.

MECLCTAL.

Oui, tout ce qui est au-delà est la marque de l'esclavage.

STAUFFACK.

Sitôt que la levée en masse était publiée, ils marchaient sous la bannière de l'Empire, et, combattant avec vaillance, ils s'avançaient en armes vers l'Italie, et posaient la couronne romaine sur la tête des Césars. De retour chez eux, ils se gouvernaient d'après leurs propres lois et leurs anciens usages; la juridiction suprême appartenait seule à l'Empereur. Un Comte qui ne résidait point dans nos vallées était muni de ses pouvoirs; sitôt que quelque crime avait été commis, on demandait sa présence; il venait, et, se tenant debout sous la voûte des Cieux, sans pompe, sans appareil, il rendoit la justice, supérieur à la crainte des hommes. — Y a-t-il là quelque trace d'esclavage? dites? si quelqu'un le pense, qu'il parle?

IM-HOFE.

Non, tout ce que vous avez dit est la vé-

rité ; nous n'avons jamais souffert que la force prît sur nous quelqu'empire.

STAUFFACK.

Et ne refusâmes-nous pas obéissance à l'Empereur lui-même quand il prétendit violer, en faveur des moines, les règles de la justice ? — Lorsque les hommes du couvent d'Insiden osèrent élever des prétentions sur une montagne, où depuis le temps de nos pères nous paissions nos troupeaux, lorsque l'abbé nous présenta une vieille lettre qui lui donnait en toute possession le désert que l'on disait sans maître, — alors nous, dont on avait laissé ignorer l'existence en ces lieux, nous lui dîmes : Cette lettre a été obtenue par surprise, aucun Empereur ne peut donner ce qui nous appartient, et si l'Empire nous refuse justice, nous saurons bien dans nos montagnes nous passer de l'Empire. — Ainsi parlèrent nos pères ; et nous, issus de tels ancêtres, supporterons-nous la honte de ce nouveau joug ?.. permettrons-nous à un valet étranger ce que, dans toute sa puissance, aucun Empereur n'eût osé faire ? — C'est nous qui nous sommes créés cette terre par le travail de nos mains, c'est nous qui avons abattu les antiques forêts et élevé nos cabanes dans les lieux qui servaient d'abri et de repaire aux

ours. C'est nous qui avons détruit les enfans du dragon, lorsqu'enflés de venin ils s'élançaient en furie du marais. C'est nous qui avons déchiré le voile grisâtre des brouillards dont ces lieux sauvages étaient éternellement recouverts. C'est nous qui avons fait sauter l'énorme rocher et frayé au-dessus de l'abîme une route assurée au voyageur. Ce terrain est à nous par une possession de plus de mille années!.. — Et ce valet étranger oserait venir nous forger des chaînes et nous faire violence dans notre propre héritage! N'est-il donc aucun secours contre une oppression aussi cruelle?.. (*Un grand mouvement parmi les assistans.*) Non, non, la puissance des tyraus a des bornes. Quand l'opprimé ne peut trouver nulle part la justice, quand le fardeau du despotisme lui devient insupportable, — il s'adresse avec confiance au Ciel, il s'élève jusqu'à lui et il y retrouve ses droits éternels inscrits en caractères impérissables; il les retrouve incorruptibles comme les feux célestes eux-mêmes. — Alors il revient à l'état primitif de la nature où l'homme placé à côté de l'homme n'a que des semblables et des égaux; — et si tous les autres moyens lui manquent, le dernier lui reste, le glaive est dans les mains de

l'homme libre. — Confédérés ! nous pouvons encore défendre contre la tyrannie ce que nous avons de plus cher. — Nous voici tous armés pour la patrie, armés pour nos femmes et pour nos enfans !

Tous, frappant sur leurs glaives.

Oui ! nous voici tous armés pour nos femmes et pour nos enfans !

ROSSELMANN *s'avance dans le cercle.*

Avant de saisir les armes, pensez-y bien ! vous pouvez encore être amis de l'Empereur. Un seul mot, et ces tyrans qui vous oppriment si durement deviennent pour vous pleins de douceur. Acceptez ce que l'on vous a si souvent offert, séparez-vous de l'Empire, soumettez-vous à l'Autriche.

AUF-DER-MAUER.

Qu'osez-vous proposer !... Nous ! prêter serment à l'Autriche !...

AM-BUEHL.

Ne l'écoutons pas !...

WINKELRIED.

☞ Ce conseil est celui d'un traître, d'un ennemi de la patrie !

REDING.

Paix ! Confédérés !

SÉVA.

Nous ! rendre hommage à l'Autriche après une telle oppression ! . . .

DE FLUE.

Nous nous laisserions arracher par la violence ce que nous refusâmes à la bonté ! . . .

MEYER.

C'est alors que nous ne serions que des esclaves et que nous serions dignes d'un tel nom !

AUF-DER-MAUER

Qu'il soit privé de tous ses droits de Suisse celui qui parle de se rendre à l'Autriche ! — Seigneur Landammann ! j'insiste sur cette demande, que cette loi soit là la première des lois que nous établirons dans cette assemblée.

MELCTAL.

Qu'il en soit ainsi. Qu'un tel homme soit privé de tous droits et de tout honneur, qu'aucun citoyen ne lui donne asyle auprès de ses foyers.

TOUS. (*Ils lèvent leur main droite.*)

Nous le voulons ainsi. Que ce soit une loi.

REDING, *après une pause.*

La loi existe.

ROSSELMANN.

Maintenant la liberté est à vous, et c'est cette loi qui vous la donne ; ce que l'Autriche

n'a point obtenu par des voies de douceur, vous ne permettez pas que la force l'arrache.

JOST DE WEILER.

Revenons à la discussion.

REDING.

Confédérés ! avons-nous bien épuisé toute voie d'accommodement ? Peut-être l'Empereur ne connaît-il pas nos demandes, ou du moins n'a-t-il pas ordonné la tyrannie qui nous opprime ; nous devrions faire une dernière tentative, nous devrions, avant de recourir au glaive, porter nos plaintes aux pieds du trône. Les moyens violens sont toujours terribles, même dans une juste cause. Dieu n'accorde son secours que quand les hommes ne peuvent plus secourir.

STAUFFACK à *Conrad Hunn*.

C'est à vous à faire votre rapport là-dessus ; parlez.

CONRAD HUNN.

J'allais, comme vous le savez, à Rheinfeld, au palais de l'Empereur, afin de me plaindre de la cruelle oppression des Gouverneurs, et réclamer pour les chartes de notre antique liberté, l'approbation que leur donne chaque nouveau Roi : j'y trouvai les députés de plusieurs villes, ceux des États de Souabe, ceux

du Rhin, tous obtinrent les lettres qu'ils demandaient et retournèrent satisfaits dans leur patrie. Mais quant à moi, votre ambassadeur, l'on me renvoya aux conseils du Prince, et ceux-ci me congédièrent avec de vaines paroles : « Pour le présent, dirent-ils, l'Empereur n'a » pas le temps de s'occuper de vous, une » autre fois il y pensera. » — Et comme je traversais, l'âme pleine de tristesse, les appartemens du château royal, j'aperçus le Duc Jean, debout devant une croisée, et versant des pleurs ; les Seigneurs de Wart et de Tagerfeld étaient auprès de lui. Ils m'appelèrent et me dirent : « Secourez-vous vous-même, n'espérez » aucune justice de l'Empereur. Ne dépouille- » t-il pas l'enfant de son propre frère, ne lui » retient-il pas son légitime héritage ? . . . Le » Duc réclamait avec instance ses biens ma- » ternels, il représentait à son oncle qu'il » comptait assez d'années et qu'il était temps » à la fin qu'il gouvernât les pays et les sujets de » ses ancêtres : Quelle réponse obtient-il ? . . . » L'Empereur pose une guirlande sur sa tête » et lui dit : Voilà l'ornement qui convient à » la jeunesse. »

AUF-DER-MAUER.

Vous l'avez entendu : n'espérez aucune jus-

tion de l'Empereur ! secourez-vous vous-même !

REDING.

Il n'est plus d'autre parti ; délibérons maintenant sur ce que nous avons à faire , pour conduire tout avec sagesse à une heureuse fin.

WALTER FURST *s'avance dans le cercle.*

Nous voulons repousser une oppression détestée ; nous voulons conserver nos droits tels que nous les ont transmis nos pères , mais nous ne prétendons point courir après des choses nouvelles. Que ce qui est à l'Empereur reste à l'Empereur , que celui qui reconnaît un maître le serve selon son engagement.

MEYER.

Je tiens un fief de l'Autriche.

WALTER FURST.

Vous continuerez à rendre à l'Autriche ce que vous lui devez.

JOST DE VEILER.

Je dois la dîme aux Seigneurs de Rapperswill.

WALTER FURST.

Vous continuerez à leur payer et l'impôt et le cens.

ROSSELMANN.

Je suis lié par serment à Notre-Dame de Zurich.

WALTER FURST.

Vous rendrez à l'Église ce qui est à l'Église.

STAUFFACK.

Je ne tiens aucun fief que de l'Empire.

WALTER FURST.

Que chacun agisse selon la loi stricte qui l'engage, mais qu'il n'y ait rien au-delà. Nous voulons chasser les Gouverneurs et leurs hommes d'armes, nous voulons abattre leurs châteaux forts, mais, s'il est possible, sans qu'il y ait de sang répandu. Que l'Empereur voie que ce n'est que par nécessité que nous rompons les liens du respect. S'il nous voit nous arrêter dans de justes bornes, peut-être, par politique, en mettra-t-il à sa colère; le peuple qui, le glaive à la main, est encore maître de lui-même, se fait, avec justice, redouter.

REDING.

Cependant, écoutez ! comment accomplir une telle entreprise ? L'ennemi a les armes à la main, et certainement il ne se retirera pas tranquillement de nos vallées.

STAUFFACK.

Il le fera, s'il nous voit tous en armes ; il nous faut fondre sur lui, avant qu'il ait pu se mettre sur ses gardes.

MEYER.

Cela est facile à dire, mais non à exécuter. Deux forteresses s'élèvent au milieu de nous et dominent au loin le pays; elles causeraient notre perte si l'Empereur revenait, avec ses Gouverneurs, fondre sur nos vallées. Rosberg et Sarnen doivent être en notre pouvoir avant qu'un seul glaive se tire.

STAUFFACK.

Si nous renvoyons ainsi l'entreprise, l'ennemi en aura bientôt connaissance, le secret est trop partagé.

MEYER.

Il ne se trouve aucun traître dans les Waldstettes.

ROSSELMANN.

Le zèle, et un zèle pur, peut aussi conduire à la trahison.

WALTER FURST.

Pour peu que nous tardions, le fort qui s'élève dans Altorf sera achevé, et la tyrannie de Gessler assise sur de plus fermes bases.

MEYER.

Vous pensez à votre intérêt particulier!

LE SACRISTAIN.

Et vous, vous êtes injustes!

MEYER.

Nous injustes ! et c'est Ury qui ose nous le reprocher !

REDING.

Par la sainteté de votre serment, silence !

MEYER.

Oui ! si Schwytz s'unit à Ury, il faudra bien qu'Unterwald se taise.

REDING.

Vous mériteriez une réprimande devant cette assemblée, puisque, par votre violence, vous troublez ainsi la paix ! — N'est-ce pas la même cause qui nous réunit tous ?

WINKELRIED.

Renvoyons pour prendre les armes jusqu'à la fête du Seigneur. Il est d'usage qu'à cette époque tous les vassaux apportent devant le château quelques présents au Gouverneur : dix ou douze hommes pourront alors, sans être suspects, se rassembler dans le fort ; et comme il n'est permis à personne d'y entrer en armes, il faudra qu'ils aient sous leurs habits des pointes de fer bien aiguisées et faciles à fixer à un bâton noueux. Le reste de la troupe se tiendra caché dans la forêt voisine, et aussitôt que les premiers se seront rendus maîtres des portes, aussitôt que le cor sonnera pour en donner la

nouvelle, tous nos braves sortiront de leur embuscade. Ainsi, sans beaucoup de peine, Sarnen tombera en notre pouvoir.

MELCTAL.

Je me charge d'escalader Rosberg : une jeune fille du château a pour moi quelque affection, j'en profiterai pour le succès de notre entreprise ; je l'engagerai à me tendre pendant la nuit une échelle flexible, et une fois dans le fort, j'y introduirai mes compagnons d'armes.

REDING.

La volonté de tous est-elle que l'on renvoie?... (*Le plus grand nombre lève les mains.*)

STAUFFACK *compte les voix.*

Il y a une majorité de vingt contre douze.

WALTER FURST.

Si les forteresses tombent au jour fixé, nous nous annoncerons cette grande nouvelle en plaçant de montagne en montagne des signaux de feu, et la levée en masse sera publiée dans le chef-lien de chacun des États. Lorsque les Gouverneurs nous verront sérieusement sous les armes, croyez-moi, ils renonceront au combat ; et si nous leur offrons une sortie libre et amicale, ils l'accepteront avec empressement, et se hâteront de fuir loin de nos frontières.

STAUFFACK.

Ce n'est que de Gessler que je crains une vigoureuse résistance ; entouré sans cesse d'une troupe de cavaliers, il est certainement redoutable ; il ne quittera pas ces vallées sans les avoir arrosées de sang. Exilé même, il serait encore pour nous un objet de terreur ; il y aurait du danger à l'épargner.

BAUMGART.

Placez-moi partout où il y aura quelque péril à courir ; Tell m'a conservé la vie, que ma patrie en reçoive l'hommage. J'ai défendu mon honneur, c'est assez, mon cœur est satisfait.

REDING.

Le temps porte conseil, attendons avec patience ; il faut laisser quelque chose à l'inspiration du moment. — Mais, voyez ! Tandis qu'assemblés pendant la nuit, nous discutons encore dans ce lieu solitaire, le matin envoie sur le haut des montagnes ses avant-coureurs de feu. — Allons, séparons-nous avant que la lumière du jour nous surprenne.

WALTER FURST.

Ne craignons rien, la nuit ne se retire que lentement du fond des vallées. (*Tous tirent involontairement leurs chapeaux, et, recueillis en silence, ils contemplent l'aurore.*)

RÖSSELMANN.

A cette lumière, dont les rayons nous saluent avant tous les peuple, qui, bien loin au-dessous de nous, respirent péniblement les exhalaisons impures des cités, à cette lumière sacrée, prètons le serment de notre nouvelle alliance.

— Nous voulons être un seul peuple de frères, et ne nous séparer ni dans aucun péril, ni dans aucun revers. (*Tous répètent ce serment en levant trois doigts.*)

— Nous voulons être libres comme l'ont été nos pères, et préférer toujours la mort à l'esclavage. (*Ils répètent encore.*)

— Nous voulons nous confier dans le Dieu souverain, et n'avoir aucune crainte de la puissance des hommes. (*Ils répètent encore, puis s'embrassent les uns les autres.*)

STAUFFACK.

Maintenant, que chacun reprenne le chemin par lequel il est venu; que chacun retourne vers ses amis, vers ses compagnons de travail; que le berger ramène paisiblement ses troupeaux dans leurs étables d'hiver, et gagne sans bruit de nouveaux frères à l'alliance qui vient d'être jurée. — Tout ce que nous aurons encore à souffrir jusqu'à la grande

époque , supportons-le ! . . Laissons le compte des tyrans se grossir jusqu'à ce qu'un même jour , un même instant acquittent leurs dettes communes et particulières. Que chacun dompte sa juste rage ; que chacun , pour le bien de tous , retarde sa propre vengeance , car il commet aussi un vol envers les intérêts communs , celui qui , dans sa propre affaire , ne sait penser qu'à lui seul. (*Tandis qu'ils se retirent dans le plus grand silence de trois différens côtés , l'orchestre part tout-à-coup par un éclat plein de majesté. La scène reste vide quelques instans , et bientôt l'on voit le soleil se lever au-dessus des glaciers.*)

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une cour devant la maison de Tell. Celui-ci travaille la hache à la main ; HEDVIG vaque à des occupations domestiques ; WALTER et WILHELM jouent dans le fond avec un petit arc.

WALTER *chante.*

ARMÉ de son arc et de son carquois, franchissant les montagnes et les vallées, le chasseur matinal s'avance aux premiers rayons du soleil.

Tel que dans l'empire des airs, le milan plane en maître superbe, tel au-dessus des monts et des abîmes s'élève le chasseur fier de sa liberté.

L'espace est son domaine, tout peut devenir sa proie, tout ce que ses traits peuvent atteindre, tout ce qui rampe sur la terre ou

plane dans l'étendue des Cieux. (*Il vient en courant sur le devant de la scène.*)

Ma corde est rompue; rattache-la, mon père.

TELL.

Non pas moi, mon fils. Un bon archer se secourt lui-même. (*Les enfans s'éloignent.*)

HEDVIG.

Ces enfans s'exercent de bonne heure à lancer des traits.

TELL.

Celui qui veut devenir maître ne saurait trop tôt s'exercer.

HEDVIG.

Ah! plutôt-à-Dieu qu'ils n'apprirent jamais cet art terrible.

TELL.

Ils doivent tout apprendre. Quiconque veut se faire jour avec courage à travers la vie, doit savoir et se défendre et attaquer.

HEDVIG.

Hélas! aucun d'eux ne restera donc en paix sous le toit paternel.

TELL.

Et moi non plus, je ne puis y rester. Ce n'est pas pour être un berger que ma créée la nature. Il faut que je poursuive sans repos un but toujours fuyant, pour jouir vraiment

de la vie ; il faut que chaque jour j'en fasse moi-même la conquête.

HEDVIG.

Et tu ne penses pas aux angoisses de ton épouse, dont le cœur se brise en t'attendant. Ce que nos valets se racontent entr'eux de tes courses téméraires me glace de terreur. A chaque adieu que tu m'adresses, mon cœur tremble que tu ne reviennes jamais. Je te vois égaré dans ces glaciers sauvages, t'élan- cer d'un pic à un autre, et tomber dans un précipice ; je vois le chamois, retournant en arrière, t'entraîner avec lui dans l'abîme, une avalanche t'abattre sous son poids ; la glace trompeuse s'entrouvrant sous tes pieds, t'en- gloutir . . . ; un être enseveli plein de vie dans cet affreux sépulcre ! . . . — La mort hélas ! sous mille formes différentes, saisit le témé- raire chasseur ; un sinistre destin plane conti- nuellement sur sa tête ; la témérité conduit dans l'abîme.

TELL.

Celui qui, plein de courage, examine avec un regard assuré les dangers qui l'entourent, qui se confie en l'Éternel et dans ses propres forces, lutte facilement contre tous les périls et tous les hasards. Quiconque est né sur les

montagnes ne saurait à leur vue ressentir de terreur. (*Il a terminé son ouvrage et range ses instrumens.*) Voilà maintenant cette porte consolidée ; celui qui sait manier la hache s'épargne des secours étrangers. (*Il prend son chapeau.*)

HEDVIG.

Où vas-tu?...

TELL.

A Altorf, chez ton père.

HEDVIG.

Ne médites-tu pas quelque périlleux dessein? confie-le moi.

TELL.

D'où te viens cette idée, Hedvig?

HEDVIG.

Il se trame quelque complot contre les Gouverneurs. — Une assemblée s'est tenue dans le Ruti, je le sais, et tu es entré dans cette alliance.

TELL.

Je ne suis point allé au Ruti; cependant, si la patrie m'appelle, je ne fermerai point l'oreille à sa voix.

HEDVIG.

Ils te placeront au plus fort du danger; le poste le plus périlleux sera, comme toujours, ton partage.

TELL.

Chacun doit payer son tribut selon ses forces.

HEDVIG.

Déjà tu as fait traverser le lac à Baumgart d'Alzellen pendant la tempête, je le sais ; — c'est un miracle que vous ayez échappé. — Ah Tell tu ne pensais donc plus à tes enfans et à ta femme?...

TELL.

Je pensais à vous, cher Hedvig, et c'est pour cela même que j'ai conservé un père à ses enfans.

HEDVIG.

Naviguer sur le lac en furie, ce n'est pas se confier en l'Éternel, c'est tenter l'Éternel.

TELL.

Qui balance sans cesse n'exécute jamais.

HEDVIG.

Tu es bon et tu aimes à aider tout le monde, mais si toi-même un jour tu tombes dans le malheur, personne ne te secourra.

TELL.

Me préserve l'Éternel d'avoir jamais besoin d'un bras étranger. (*Il prend son arc et ses flèches.*)

HEDVIG.

Pourquoi prendre ton arc, laisse-le ici.

TELL.

Mon bras me manque lorsque je suis sans armes. (*Les enfans s'approchent.*)

WALTER.

Où vas-tu mon père ?

TELL.

A Altorf, vers Ehni, mon enfant ; veux-tu me suivre ? . . .

WALTER.

Oh volontiers ! mon père.

HEDVIG.

Le Gouverneur y est encore ; de grâce, reste éloigné d'Altorf.

TELL.

Il le quitte aujourd'hui même.

HEDVIG.

Attends donc son départ ; ne le fais pas souvenir de toi, tu sais assez quelle haine il nous porte.

TELL.

Que peut contre moi sa haine ? Je fais ce qui est bien, et je ne crains personne.

HEDVIG.

Eh ! l'homme de bien, n'est-il pas celui qu'il hait de préférence ! . . .

TELL.

Parce qu'il ne peut l'atteindre. — Ne crains rien, Gessler me laissera en paix.

HEDVIG.

Et comment le sais-tu ?

TELL.

Il n'y a pas long-temps, je chassais dans les sauvages vallées du Schakenthal, loin de toute trace humaine ; comme je suivais seul, à travers les rocs, un chemin dont je ne pouvais m'écarter, car au-dessus de moi s'élevaient à pic des roches escarpées, et au-dessous retentissait le torrent avec un horrible fracas (*Les enfans se serrent autour de leur père de droite et de gauche, et fixent avec anxiété sur lui leurs regards.*), le Gouverneur se présente à moi : nous sommes seuls, vis-à-vis l'un de l'autre, homme contre homme, et près de nous l'abîme. Sitôt que Gessler, qui, peu auparavant, m'avait puni gravement pour une faute légère, me reconuait et me voit avancer, armé de mon arc redoutable, il pâlit, ses genoux plient, il est près de tomber évanoui sur le roc. — Ému de pitié à cette vue, c'est moi, Seigneur Gouverneur, lui dis-je en m'avancant modestement vers lui. Mais sa bouche ne peut articuler la moindre parole ; seulement il me fait signe, en silence, de continuer mon chemin. Je passe outre, et lui envoie sa suite, qui le cherchait.

HEDVIG.

Il a tremblé devant toi, . . . malheur à toi! . . .
Tu as été témoin de sa foiblesse, il ne te le
pardonnera jamais.

TELL.

Aussi j'évite de le rencontrer, et il ne me
cherchera point lui-même.

HEDVIG.

Pour aujourd'hui seulement ne va pas à
Altorf, va plutôt chasser dans nos montagnes.

TELL.

Quels fantômes te crées-tu donc?

HEDVIG.

Je suis angoissée; . . . reste ici.

TELL.

Comment peux-tu concevoir des craintes
sans aucun fondement?

HEDVIG.

Eh! c'est précisément parce qu'il n'en est
aucun que mon angoisse est plus terrible. —
Tell, reste ici.

TELL.

Chère Hedvig, j'ai promis de me rendre
à Altorf.

HEDVIG.

Tu l'as promis: — pars donc; — mais laisse-
moi du moins l'enfant!

WALTER.

Non, non, bonne mère, j'accompagne mon père.

HEDVIG.

Et quoi ! mon Walter ! veux-tu aussi abandonner ta mère ?

WALTER.

Je t'apporterai quelque chose de chez Ehni.
(*Il part avec son père.*)

WILHELM.

Bonne mère ! je reste avec toi !...

HEDVIG, *l'embrassant.*

Oui, tu es mon fils chéri ! seul tu me restes ! (*Elle va à la porte de la tour, et suit long-temps des yeux son époux et son fils, qui s'éloignent.*)



SCÈNE II.

Un lieu sauvage et boisé, borné de tous côtés. Des ruisseaux en cascade se précipitent du haut des rochers.

BERTHA en habit de chasse; **RUDENS**
immédiatement après elle.

BERTHA.

IL me suit. Le moment de nous éclaircir est à la fin arrivé.

RUDENS *s'approche brusquement.*

Enfin, Madame, je me trouve seul avec vous; des précipices nous entourent de tous côtés, je n'ai aucun témoin à craindre dans cette retraite sauvage; il faut que je soulage mon cœur du poids d'un trop long silence.

BERTHA.

Êtes-vous bien assuré que la chasse ne nous suive pas?

RUDENS.

Elle se dirige d'un autre côté. — Maintenant,

ou jamais ! il faut que je saisisse cet instant précieux ; il faut qu'il décide du sort de ma vie, dût-il m'éloigner de vous pour toujours. Oh ! que vos doux regards ne s'arment pas de cette sombre sévérité. — Qui suis-je pour élever jusqu'à vous mes audacieuses pensées ? La renommée n'a point encore proclamé mon nom, je n'ose me mettre sur le même rang que ces Chevaliers qui, tout brillans de l'éclat de la gloire, briguent l'honneur de votre main. Mon cœur rempli de constance et d'amour, voilà tout ce que je possède !..

BERTHA, *d'un ton grave et sévère.*

Ose-t-il bien parler d'amour et de constance, celui qui manque à ses premiers devoirs ?.. (*Rudens recule étonné.*) l'esclave de l'Autriche, l'insensé qui se vend à l'Étranger, à l'oppresseur de sa patrie ?..

RUDENS.

Quoi ! c'est de vous, Madante, que j'entends de semblables reproches ? — Eh ! qui, si ce n'est vous, cherché-je à la cour des Gouverneurs ?..

BERTHA.

Vous pensez donc me trouver où se trouve la perfidie ?.. Ah ! je donnerais ma main à Gessler, à l'oppresseur lui-même, plutôt qu'au

filz dénaturé de l'Helvétie, à celui qui peut devenir le complice de ses bourreaux.

RUDENS.

Grand Dieu ! qu'entends-je ? . . .

BERTHA.

Quoi donc ! Qu'est-ce que l'homme de bien a de plus cher que sa patrie ? . . . Est-il pour un cœur généreux de plus nobles devoirs que celui de protéger l'innocence, de défendre les droits de l'opprimé ? — Ah ! mon cœur saigne lorsque je vois le malheur de ce pauvre peuple, de ce peuple si modeste et cependant si plein d'énergie ? je souffre avec lui, tout m'entraîne sans cesse vers lui, et j'apprends chaque jour à l'honorer davantage. — Mais vous, que la nature et les lois de la chevalerie lui donnent pour légitime protecteur, vous l'abandonnez, vous passez lâchement du côté de ses ennemis, vous forgez des chaînes à votre patrie !.. — Votre présence me blesse, m'afflige, et pour ne pas vous haïr, il me faut faire violence à mon cœur.

RUDENS.

Quoi donc ? ne désiré-je pas le bonheur de ma patrie ? la placer sous le sceptre puissant de l'Autriche, n'est-ce pas lui donner la paix ?..

BERTHA.

C'est lui donner l'esclavage ! Vous voulez chasser la liberté du dernier asyle qui lui restait encore sur la terre. Le peuple connaît mieux son bonheur, nulle vaine apparence ne trompe son discernement assuré. Allez ! les tyrans ont jeté sur votre tête leurs perfides filets.

RUDENS.

Bertha ! vous me haïssez, vous me méprisez !

BERTHA.

Plût-à-Dieu ! — mais voir méprisé de tous, et digne de l'être, celui que l'on voudrait aimer . . .

RUDENS.

Bertha ! Bertha ! vous me transportez au plus haut des Cieux, et vous m'en précipitez aussitôt.

BERTHA.

Non, non ; les sentimens généreux ne sont pas entièrement étouffés dans votre âme ! Ils ne sont qu'assoupis. Je les réveillerai ! il faut que vous vous fassiez violence pour détruire la vertu au fond de votre cœur ; mais réjouissez-vous ! elle est plus forte que vous ! votre cœur est généreux et noble en dépit de vos propres efforts !

RUDENS.

Vous vous confiez en moi ! ô Bertha ! votre amour me rendra capable de tout.

BERTHA.

Soyez ce que vous a fait la libérale nature ; remplissez la place qu'elle vous a assignée ; devenez l'appui de votre peuple , de votre patrie , et combattez pour les droits sacrés que vous ont légués vos pères.

RUDENS.

O malheureux ! comment pourrai-je vous obtenir si je ne me déclare contre l'Empereur ? N'est-il pas votre parent , et n'est-ce pas sa volonté tyrannique qui dispose de votre main ?

BERTHA.

Mes biens ne sont-ils pas situés dans votre patrie , et si la Suisse est libre , ne le suis-je pas ?

RUDENS.

O Bertha ! quel rayon de lumière vous faites luire à mes regards ?

BERTHA.

N'espérez point m'obtenir par la faveur de l'Autriche , elle convoite mon héritage , elle voudrait le réunir à ses vastes provinces. La même ambition qui veut engloutir votre liberté , menace aussi la mienne. — O mon ami ! l'on m'élève comme une victime , peut-

être pour devenir la récompense de quelque indigne favori. — L'on veut m'attirer à la cour de l'Empereur, dans ce repaire de ruse et de mensonge, et là m'attendent les chaînes d'un hymen détesté ; l'amour seul... le vôtre peut me sauver !

RUDENS.

Vous pourriez consentir à vivre dans ces lieux, à m'appartenir au sein de ma patrie?... O Bertha ! à quoi se rapportaient tous mes désirs, toutes mes espérances, si ce n'est à mériter votre main ? C'était vous seule que je cherchais sur le chemin de la gloire, et mon ambition n'était autre chose que mon amour. Vous voulez vivre avec moi dans cette paisible vallée, renoncer à tout l'éclat du monde !... — Oh ! c'en est fait ! il est atteint, le but de ma vie !... Que le torrent du monde vienne briser ses flots agités contre les rives inébranlables de ces montagnes ! — Quel désir me reste-t-il à former pour l'avenir ? — Ah je consens, à cette heure, que ces rochers deviennent pour moi une barrière insurmontable, et que cette vallée solitaire, mais fortunée, soit seule dans l'Univers entier éclairée de la lumière du Ciel !

BERTHA.

Te voilà maintenant, ô mon ami ! tel que, dans ses rêves, t'avait pressenti mon cœur. Mes espérances n'ont point été déçues.

RUDENS.

Fuis ! vaine gloire ! qui, un instant, avais pu me séduire. Maintenant je vais trouver le bonheur dans ma patrie ; dans ces lieux où le jeune enfant grandit, rayonnant d'allégresse, où mille plaisirs m'entourent, où les arbres me prodiguent leur ombrage et les ruisseaux leur fraîcheur. — Tu consens à m'appartenir au sein du pays de mes pères ! Ah ! je l'ai chéri de tout temps, mais, je le sens, il me manquait quelque chose encore, dans chacune de mes jouissances.

BERTHA.

Où se trouverait le séjour du bonheur, si ce n'était ici, dans cette terre de l'innocence, la seule où règne encore l'antique fidélité, la seule que la perfidie n'ait jamais souillée de ses pas ? L'envie ne troublera point notre félicité, et nos heures s'écouleront toujours également fortunées. — Ici, du moins, je te vois dans une attitude vraiment digne de l'homme, je te vois le premier des citoyens libres et égaux, je te vois recevoir des hommages vo-

lontaines, et tu me parais plus grand qu'un Roi sur le trône.

RUDENS.

Ici je te vois la première de toutes les femmes, je te vois guidée sans cesse par une aimable activité, convertir ma maison en un séjour céleste et semblable au printemps qui couvre la terre de fleurs, orner chacun de mes jours et répandre sur tout ce qui m'entoure la vie et le bonheur !

BERTHA.

Voilà, ô mon ami ! ce qui causait ma tristesse, lorsque je te voyais détruire cette suprême félicité. — O malheureuse ! que deviendrais-je s'il me fallait suivre dans son château ténébreux cet orgueilleux Gessler, ce cruel oppresseur ?... Il n'y a point ici de château, point de murailles qui me séparent d'un peuple que je puis rendre heureux.

RUDENS.

Mais comment m'échapper ? comment rompre ces chaînes que je me suis forgées à moi-même dans mon aveuglement ?

BERTHA.

Brise-les avec le courage d'un homme. — Quoi qu'il puisse arriver, reste toujours du côté de ta nation ; c'est là que t'a placé la

nature. (*Des cors de chasse dans le lointain.*)
 La chasse s'approche ; allons, il faut nous
 séparer : combats pour ta patrie, tu combat-
 tras pour ton amour ! Il est un ennemi dont
 la présence nous remplit tous de terreur, mais
 si tu secoues tes chaînes, ta liberté nous af-
 franchira tous. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE III.

*Le théâtre représente une prairie près d'Altorf ; des
 arbres sur le devant ; dans le fond un chapeau élevé
 sur une perche. La vue est terminée par le mont Bann-
 berg, au-dessus duquel s'élève un glacier.*

FRISHARDT ET LEUTHOLD sont en
 sentinelle auprès du chapeau,

FRISHARDT.

C'EST en vain que nous faisons ici sentinelle.
 Personne ne s'avance pour rendre hommage
 au chapeau. Depuis qu'on a élevé cet épou-
 vantail, le peuple qui passait ici en foule,
 s'éloigne et laisse la place déserte.

LENTHOLD.

Malheureusement il n'y a que la vile populace qui se fasse voir et qui agite dans l'air ses bonnets en lambeaux ; mais tout ce qu'il y a de gens considérés aime mieux faire le grand tour par le milieu du bourg, que de baisser la tête devant le chapeau.

FRISHARDT.

Lorsqu'on sort à midi de la salle du conseil, on traverse cette place, et comme personne ne pensait à saluer le chapeau, j'espérais alors faire une bonne capture ; mais admire le malheur ! Le curé Rosselmann, qui revenait justement de visiter un malade, se place avec le Saint-Sacrement, vis-à-vis de la perche ; le Sacristain le suit et fait retentir sa clochette ; aussitôt tous tombent à genoux, moi-même avec eux, et c'est devant l'hostie, non devant le chapeau, que nous fléchissons la tête.

LENTHOLD.

Sais-tu bien, camarade, que nous avons assez l'air, ici, de criminels en exposition ; c'est vraiment une honte pour un brave, d'être en sentinelle devant un chapeau. — Tout homme de cœur doit nous mépriser. — Se prosterner devant un chapeau, voilà certes une singulière ordonnance ! . . .

FRISHARDT.

Allons, allons, tu en salues bien d'autres qui n'ont pas plus de tête que celui-là. (*Hildegarde, Mathilde et Elisabeth s'avancent avec leurs enfans et tournent autour de la perche.*)

LENTHOLD.

Pour toi, tu es un drôle tout-à-fait serviable, tu plongerais volontiers d'honnêtes gens dans le malheur. Quant à moi, je le déclare, qui que ce soit qui passe devant le chapeau, je ferme les yeux et ne fais attention à rien.

MATHILDE.

Voilà le Gouverneur suspendu là-haut ; allons, enfans ! du respect.

ELISABETH.

Plût-à-Dieu s'en allât-il et ne nous laissât-il que son chapeau ; le pays n'en serait pas plus misérable.

FRISHARDT *les chasse.*

Voulez-vous vous éloigner de là, maudite race de femmes ! qui est-ce qui vous appelle ici ? . . . envoyez-nous vos maris, s'ils ont l'audace de braver l'ordonnance. (*Les femmes s'en vont. Tell s'avance armé de son arc et conduisant son fils par la main. Ils passent*

devant le chapeau sans y faire attention et viennent sur le devant de la scène.)

WALTER montrant le Bannberg.

Est-il vrai, mon père, que là-haut, sur cette montagne, les arbres que frappe la hache laissent couler du sang.

TELL.

Qui t'a dit cela, mon enfant?...

WALTER.

C'est le maître-berger qui le raconte. — Il assure que ces arbres sont enchantés, et que la main de celui qui les abat sortira hors de sa fosse lorsqu'il sera dans la tombe.

TELL.

Il y a quelque chose de merveilleux dans ces arbres, cela est vrai. — Vois-tu là-haut ces montagnes de glace, ces pics couverts de neige et qui se perdent dans les Cieux.

WALTER.

Ce sont les glaciers qui tonnent pendant la nuit (1) et du haut desquels tombent les avalanches.

TELL.

C'est cela même, mon fils, et depuis long-

(1) Ceux qui ont passé la nuit auprès des Glaciers connaissent ces craquemens prolongés, qui ressemblent au bruit du tonnerre.

temps ces avalanches auraient englouti. Alors sous leur pesante masse, si, tels qu'un puissant boulevard, ces arbres que tu vois là-haut ne les arrêtaient dans leur course.

WALTER, *après quelques momens de réflexion.*

Mon père, y a-t-il un pays où il ne se trouve pas de montagnes?...

TELL.

Lorsqu'en suivant le cours des rivières, l'on descend de nos hauteurs, l'on arrive dans de vastes plaines. Là on ne voit plus de torrens qui précipitent en mugissant leurs ondes écumantes, mais de tranquilles rivières y roulent en paix leurs flots transparens; les regards, que rien n'arrête, embrassent l'immensité de l'espace; le froment y croît sur une riche et vaste étendue, et la contrée offre l'aspect du jardin le plus beau.

WALTER.

Pourquoi donc, mon père, ne descendons-nous pas bien vite dans ce beau pays, au lieu de rester ici dans la peine et dans le tourment?

TELL.

Cette terre dont je te parle est fertile et riante comme le Ciel lui-même, mais ceux qui la

cultivent ne recueillent point les richesses qu'ils y déposent.

WALTER.

Quoi ! ne demeurent-ils pas, comme toi, libres dans leur propre héritage ?

TELL.

Non ; les champs y appartiennent à un Evêque ou à un Roi.

WALTER.

Ils peuvent cependant chasser en liberté dans les forêts ?

TELL.

Les oiseaux, les bêtes fauves, tout appartient au Seigneur.

WALTER.

Ils sont libres, du moins, de pêcher dans la rivière ?

TELL.

Les rivières, le vaste océan, les choses les plus nécessaires à la vie sont la propriété du Roi.

WALTER.

Quel est donc ce Roi que tous doivent craindre ?...

TELL.

C'est celui seul qui les nourrit et les protège.

WALTER.

Ne peuvent-ils pas trouver dans leurs propres forces de quoi se protéger ?

TELL.

Ils n'osent se confier l'un à l'autre les sentiments de leur cœur.

WALTER.

Ah ! mon père, je me trouverais à la gêne dans ce grand pays, et je préfère rester ici, au-dessous des avalanches.

TELL.

Oui mon fils; ces montagnes de glace sont moins à craindre que les méchants. (*Ils veulent s'en aller.*)

WALTER.

Eh mon père ! regarde ce chapeau là-haut, sur cette perche.

TELL.

Que m'importe ce chapeau ? allons passons outre. (*Comme il veut s'en aller, Frishardt s'avance vers lui et lui présente sa pique.*)

FRISHARDT.

Au nom de l'Empereur ! arrêtez !...

TELL. *saisit la pique.*

Que voulez-vous ?... Pourquoi m'arrêter ainsi ?...

FRISHARDT.

Vous avez enfreint l'ordonnance ; suivez moi.

LENTHOLD.

Vous n'avez pas salué le chapeau.

TELL.

Ami, laissez-moi poursuivre ma route.

FRISHARDT.

Allons ! allons ! en prison !

WALTER.

Mon père en prison ! au secours ! au secours !
(Il court de tous côtés en criant.) Avancez !
 hommes d'Ury ! gens de bien, accourez tous !..
 au secours ! on fait violence à mon père, on
 veut le conduire en prison ! *(Le curé Rossel-
 mann, le Sacristain et trois autres citoyens
 arrivent.)*

LE SACRISTAIN.

Qu'y a-t-il ?

ROSSELMANN.

Pourquoi mets-tu la main sur cet homme ?..

FRISHARDT.

C'est un ennemi de l'Empereur, c'est un
traître !TELL *le saisit rudement.*

Un traître, moi !..

ROSSELMANN.

Tu te trompes, ami ; c'est Tell, un homme
d'honneur, un brave citoyen.

WALTER.

*(Il aperçoit Walter Furst, et court à lui.)*O mon grand-père ! au secours ! on fait
violence à mon père.

FRISHARDT.

Allons, pas tant de paroles, en prison!

WALTER FURST, *accourant*,

Je le cautionne, arrêtez!... Au nom de Dieu, Tell! qu'est-il arrivé?... (*Melctal et Stauffack arrivent.*)

FRISHARDT.

Il a méprisé l'autorité du Gouverneur, et maintenant encore, il ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACK.

Tell aurait-il commis une pareille imprudence!..

MELCTAL.

Tu en as menti, misérable!

LENTHOLD.

Oui; il n'a point salué le chapeau.

WALTER FURST.

Et pour cela il serait conduit en prison! Allons, prends ma caution, ami, et laisse-le aller en liberté.

FRISHARDT.

Garde ta caution pour toi-même; quant à nous, allons, faisons notre devoir; — marche!

MELCTAL *aux habitans.*

Non, c'est une horrible violence! souffririons-nous que ces misérables l'emmenent hardiment sous nos yeux?

LE SACRISTAIN.

Amis ! ne le permettons pas , nous sommes les plus forts : nous nous soutiendrons les uns les autres.

FRISHARDT.

Qui est-ce qui s'oppose à l'ordre du Gouverneur ?

TROIS HABITANS *qui arrivent en courant.*

Nous venons à votre secours. De quoi s'agit-il ? ... terrassez-les ! (*Hildegarde , Mathilde et Elisabeth s'éloignent.*)

TELL.

Je saurais assez me secourir moi-même , allez, braves gens, croyez-vous que leurs lances me fissent peur si je voulais user de mes forces ?

MELCTAL *à Frishardt.*

Essaie de l'emmener du milieu de nous, misérable !

WALTER FURST *et* STAUFFACK.

Doucement ! doucement ! de la prudence !

FRISHARDT *crie.*

Révolte ! rébellion ! .. (*On entend les cors de chasse.*)

DES FEMMES.

Voici le Gouverneur !

FRISHARDT, *élevant la voix.*

Révolte ! sédition !

STAUFFACK.

Crie, malheureux! jusqu'à ce que tu perdes
le souffle et la vie.

ROSSELMANN et MELCTAL.

Veux-tu te taire?...

FRISHARDT, *encore plus fort.*

Au secours! au secours! on attaque les
soutiens de la loi...

WALTER FURST.

Voici le Gouverneur! malheur à nous! que
va-t-il arriver?...

GESSLER à cheval, un faucon sur le
poing; RODOLPHE-DU-HARRAS,
BERTHA ET RUDENS; NOMBREUSE
SUITE D'HOMMES D'ARMES qui forment un
cercle de piques tout autour de la Scène.

RODOLPHE-DU-HARRAS.

Place! place au Gouverneur!

GESSLER.

Dispersez ces gens! Pourquoi ce peuple
se rassemble-t-il?... Qui crie au secours?...
(*Silence général.*) Qui était-ce? je veux le
savoir. (*A Frishardt.*) Toi, avance. Qui es-
tu? et pourquoi arrêtes-tu cet homme?...
(*Il donne son faucon à l'un de ses serviteurs.*)

FRISHARDT.

Moussigneur, je suis un de vos hommes d'armes, et l'on m'a placé, comme sentinelle, auprès du chapeau; j'ai pris cet homme sur le fait, comme il refusait de lui rendre hommage; je voulais le saisir selon vos ordres, mais le peuple veut l'enlever de force.

GESSLER, *après un moment de silence.*

Tell, c'est donc ainsi que tu méprises ton Empereur, et moi-même qui le représente en ces lieux. Tu refuses de rendre hommage à ce chapeau que j'ai fait élever pour apprendre à distinguer les rebelles. Tu dévoiles ainsi tes mauvais desseins.

TELL.

Pardonnez-moi, Seigneur. Cela est arrivé par inattention, mais non point par mépris pour votre personne. Je ne m'appellerais pas Tell, si j'avais eu une semblable pensée: faites-moi grâce, vous n'aurez point à vous en repentir.

GESSLER, *après quelques momens de silence.*

Tu es un habile tireur, Tell; on assure qu'il n'est aucun archer qui t'égale.

WALTER TELL.

Et cela est vrai, Seigneur, mon père abat à plus de cent pas une pomme de dessus un arbre.

GESSLER.

Est-ce là ton enfant, Tell ?

TELL.

Oui, Seigneur.

GESSLER.

En as-tu d'autres ?...

TELL.

J'ai deux fils.

GESSLER.

Et lequel préfères-tu ?...

TELL.

Ils sont tous deux mes enfans chéris.

GESSLER.

Eh bien ! Tell, puisqu'à la distance de cent pas, tu abats une pomme de dessus un arbre, il faut que tu me prouves ton habileté. — Prends ton arc. — Le voilà justement dans tes mains, dispose-toi à abattre une pomme de dessus la tête de ton fils. — Mais je te conseille, vise juste, afin d'abattre la pomme du premier coup, car si tu la manques, il t'en coûtera la tête. (*Tous laissent échapper des signes de terreur.*)

TELL.

Seigneur !... quelle action monstrueuse inventez-vous-là pour me punir ?... — J'abattrais de dessus la tête de mon enfant... Non, non, Seigneur, une telle pensée n'a pu naître dans votre esprit. — Dieu vous en préserve ! — Non, vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père...

GESSLER.

Tu abattras une pomme de dessus la tête de ton enfant. — Je le veux, je l'ordonne.

TELL.

Je dirigerai une flèche sur la tête chérie de mon propre fils. — Plutôt mourir !...

GESSLER.

Tu le feras, ou tu mourras toi et ton fils.

TELL.

Je serais le meurtrier de mon enfant ! Ah ! Seigneur ! vous n'avez point d'enfants ! — Vous ne savez pas ce que c'est que les entrailles d'un père.

GESSLER.

Comment, Tell, tu deviens tout-à-coup d'une prudence extrême ! L'on m'avait dit que tu étais un enthousiaste, t'éloignant toujours de la voie ordinaire, et chérissant par-dessus tout l'originalité. — Eh bien ! j'ai inventé pour toi

une action téméraire : tout autre hésiterait sans doute, — mais toi, détournant tes regards, tu vas l'exécuter avec audace.

BERTHA.

Ne vous riez pas, Seigneur, de ces pauvres gens, vous les voyez pâles et tremblans : — ils sont si peu accoutumés à entendre la plaisanterie sortir de votre bouche.

GESSLER.

Et qui vous dit que je plaisante?... (*Il saisit la branche d'un arbre qui est au-dessus de lui.*) Voilà la pomme. Faites place. — Que Tell prenne sa distance, comme il est d'usage. — Je lui donne quatre-vingts pas, — ni plus, ni moins. — Il se vante d'atteindre à cent pas son homme. — Tire, maintenant, archer habile ! et surtout, ne manque pas le but...

RODOLPHE-DU-HARRAS.

C'est sérieusement que le Gouverneur l'ordonne. — Enfant, prosterne-toi, et supplie Monseigneur de te conserver la vie.

WALTER FURST, *bas à Melctal*
qui a peine à contenir
son impatience.

Contenez-vous, je vous en supplie, du calme !

BERTHA *au Gouverneur.*

Que cela suffise, Seigneur ! il serait inhumain

de se joier plus long-temps de l'angoisse d'un père. Grand Dieu ! si ce pauvre homme a mérité la mort pour une faute si légère , ne vient-il pas de subir mille morts ? . . . Laissez-le retourner en paix dans sa cabane. Il a appris à vous connaître , lui et les enfans de ses enfans se souviendront à jamais de cette heure.

GESSLER.

Faites place ! — Courage ! que tardes-tu ? Tu as mérité la mort , je pourrais t'y condamner , et cependant j'ai la bonté de mettre ta destinée dans tes propres mains , dans tes habiles mains. Celui que l'on rend maître de son sort ne saurait se plaindre d'une rigoureuse sentence. Tu te vantes de la sûreté de ton coup-d'œil. Eh bien ! habile archer , il s'agit à cette heure de prouver ton talent ; le but est digne de tes efforts , et le prix est immense. Atteindre au centre d'un disque n'est pas une chose rare ; mais il est véritablement maître dans son art , celui qui , sûr de son trait , conserve le regard et la main fermes , quelle que soit l'angoisse du cœur.

WALTER FURST *se jette à ses pieds.*

Seigneur ! nous savons quel est votre pouvoir , que la justice néanmoins cède à la clémence. Prenez la moitié de mes biens , prenez-les tous ,

mais épargnez de pareilles horreurs à un père.

WALTER TELL.

Bon père ! ne te mets pas à genoux devant ce méchant homme. Dites où je dois me placer, je ne crains rien ; mon père atteint l'oiseau dans son vol, il ne manquera pas son but, il n'ira pas percer le cœur de son enfant !

STAUFFACK.

Ah Seigneur ! l'innocence de cet enfant ne vous émeut-elle pas ?

ROSSELMANN.

Pensez qu'il est un Dieu dans le Ciel à qui vous rendrez compte un jour.

GESSLER, montrant l'enfant.

Qu'on l'attache à ce tilleul.

WALTER TELL

M'attacher ! non, non, je ne le veux pas. Je resterai tranquille comme un agneau, et ne respirerai pas même. Mais si l'on veut me lier, je ne pourrai me contenir et je me débattrai contre mes chaînes.

RODOLPHE-DU-HARRAS.

Enfant ! laisse-toi au moins bander les yeux.

WALTER TELL.

Et pourquoi donc ?... Pensez vous que je redoute le trait qui partira de la main de mon père ? Non, je l'attendrai avec fermeté et mes

paupières resteront immobiles. — Allons, courage, mon père, montre que tu es un véritable archer ; il n'en croit rien, il pense être déjà sûr de notre mort. — Tire et abats la pomme en dépit du Tyran ! (*Il se met contre le tilleul, on place la pomme sur sa tête.*)

MELCTAL *aux habitans.*

Quoi ! une telle abomination s'accomplirait sous nos yeux ! Que faites-vous donc de vos sermens ?

STAUFFACK.

Ils sont inutiles, nous n'avons point d'armes, et vous voyez cette forêt de lances qui nous environne.

MELCTAL.

Ah ! que n'avons-nous à l'instant même exécuté nos desseins ! Veuille l'Éternel user de miséricorde envers ceux qui ont conseillé un retard.

GESSLER *d Tell.*

A l'œuvre !... Ce n'est pas pour rien que l'on marche toujours un arc à la main. Il est dangereux de porter des armes meurtrières, le trait retombe sur celui qui l'a lancé. Ce droit orgueilleux que s'est arrogé le paysan, blesse le maître de ces contrées. Il n'y a que celui qui commande qui doit porter des

armes. Mais puisque tu aimes tant à manier l'arc et la flèche, c'est moi qui te marquerai le but.

TELL, *après être resté long-temps immobile et dans un état de stupeur effrayant, bande l'arc et place la flèche.*

Reculez-vous!... place!...

STAUFFACK.

Quoi, Tell? vous voulez... non jamais!
— Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux chancellent. —

TELL *laisse tomber son arc.*

Ma vue se trouble!

DES FEMMES.

Juste Ciel!

TELL *au Gouverneur.*

Oh! faites-moi grâce de ce coup. Voilà mon cœur. (*Il découvre sa poitrine avec violence.*) Appelez vos soldats, et qu'ils frappent.

GESSLER.

Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires sur cet enfant. — Quoi donc! Tell! est-il quelque chose que tu ne saches faire? tu manies la rame aussi bien que l'arc; aucune tempête ne te fait peur lorsqu'il s'agit de sauver un homme. Allons, grand libérateur! délivre-

toi maintenant, — tu délivres si bien les autres. . . (*Un combat intérieur s'élève dans l'âme de Tell; ses mains tremblent, ses yeux roulent dans leurs orbites et se dirigent tantôt sur Gessler et tantôt sur le Ciel. — Tout-à-coup il porte la main à son carquois, en tire une seconde flèche et la cache sous son habit. Le Gouverneur observe tous ses mouvemens.*)

WALTER TELL, sous le tilleul.

Tire, mon père, je ne crains rien.

TELL.

Il le faut ! (*Il rassemble toutes ses forces et met en joue.*)

RUDENS, qui, pendant tout ce temps, a été dans la plus grande agitation, mais qui s'est fait violence, s'approche de Gessler.)

Seigneur ! vous n'irez pas plus loin ; vous ne prétendez pas. . . non, ce n'était qu'une épreuve. — Vos désirs sont satisfaits. — La sévérité manque son but alors qu'on l'exagère et l'arc se brise quand il est trop tendu.

GESSLER.

Ayez à vous taire, jusqu'à ce que l'on vous interroge.

RUDENS.

Je veux parler, je l'ose ; la gloire de l'Empereur m'est sacrée ; une telle domination ne peut qu'attirer la haine. Ce n'est pas là la volonté du Prince. — J'ose le soutenir. — Ma nation ne mérite pas de telles horreurs et vous n'avez pas reçu le pouvoir de les commettre.

GESSLER.

Quoi ! vous aussi vous avez l'audace !...

RUDENS.

Quelque tyrannie que vous ayez commise jusqu'à présent, je me suis tu, j'ai détourné les yeux, j'ai comprimé au dedans de moi mon cœur impatient, qui se soulevait d'indignation. C'est assez : me taire plus long-temps serait trahir ma patrie et mon Prince.

BERTHA, se jetant entre lui et le Gouverneur.

Dieu ! vous ne faites qu'exciter encore plus sa fureur.

RUDENS.

J'abandonnerais ma nation, je renoncerais à mes frères, je romprais tous les liens qu'à formés la nature ! et cela pour me joindre à vous ! — Je croyais faire le bien de tous en affermissant le pouvoir d'Albert. — Le bandeau tombe de mes yeux, et je me vois, en fré-

missant, sur le bord d'un affreux abîme. — Vous aviez égaré mes pensées, vous aviez séduit mon cœur, et j'allais, malheureux ! j'allais perdre ma nation, quoiqu'animé des intentions les plus pures.

GESSLER.

Téméraire ! oses-tu bien tenir ce langage à ton maître ? . . .

RUDENS.

L'Empereur est mon maître, mais non pas vous. — Je suis né libre comme vous, et quant aux vertus de la chevalerie, j'ose marcher votre égal. Si vous ne représentiez ici l'Empereur que je respecte, alors même qu'on le déshonore, je vous jetterais le gant et vous seriez obligé d'y répondre. — En vain faites-vous signe à vos satellites. — Je ne suis point ici sans défense comme ces malheureux habitans (*Il montre le peuple.*) ; je porte une épée, et quiconque m'approchera . . .

STAUFFACK, *poussant un cri.*

La pomme est à bas ! . . . (*Pendant que tous se tournaient du côté de Gessler et que Bertha s'est jetée entre lui et Rudens, Tell a décoché la flèche.*)

RUSSELMANN.

L'enfant est plein de vie ! . . .

PLUSIEURS VOIX.

La pomme est percée!... (*Walter Furst* chancelle et il est près de tomber ; *Bertha* le soutient.)

GESSLER, étonné.

Il a tiré!.. Comment?.. le forcené!..

BERTHA.

L'enfant existe, bon père, revenez à vous.

WALTER TELL accourt avec la
pomme.

Mon père, voilà la pomme. — Je savais bien que tu ne blesserais pas ton enfant.

TELL.

(*Il reste un moment incliné après avoir lancé la flèche comme s'il voulait la suivre. — L'arc échappe de ses mains. — Lorsqu'il aperçoit l'enfant venir à lui, il court à sa rencontre les bras ouverts et le presse avec transport sur son cœur. Dans cette position les forces lui manquent et il tombe évanoui. Tous sont profondément émus.*)

BERTHA.

Juste Ciel!

WALTER FURST au père et au fils.

O mes enfans! mes enfans!...

STAUFFACK.

Gloire à Dieu!

LEUTHOLD.

Voilà un fameux coup et l'on en parlera dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE-DU-HARRAS.

On proclamera l'adresse de Tell, aussi longtemps que ces montagnes seront assises sur leurs bases. (*Il présente la pomme au Gouverneur.*)

GESSLER.

Il n'y a rien à dire, la pomme est percée par le milieu, c'est un coup de maître, il faut lui rendre cette justice.

ROSSELMANN.

Le coup était beau; mais malheur à celui qui l'a forcé à tenter l'Éternel!

STAUFFACK.

Tell! Tell! revenez à vous; vous vous en êtes tiré en homme, vous pouvez retourner libre dans votre maison.

ROSSELMANN.

Venez, venez, et conduisez l'enfant à sa mère. (*Ils veulent l'emmener.*)

GESSLER.

Tell, écoute!...

TELL revient.

Qu'ordonnez-vous, Seigneur?

G E S S L E R.

Tu avais caché sur toi une seconde flèche ;
— oui, oui, je l'ai vu. — Qu'en prétendais-tu faire ?...

T E L L , *embarrassé.*

Seigneur , telle est la coutume parmi les
tireurs.

G E S S L E R.

Non , Tell ; je ne me contenterai point de
cette réponse ; cela signifiait autre chose. Allons,
dis-moi la vérité, quelle qu'elle soit, franche-
ment et sans crainte : je t'assure la vie. A qui
destinais-tu cette seconde flèche ?

T E L L.

Eh bien ! Seigneur ! puisque que vous m'as-
surez la vie, je vous dirai la vérité toute entière.
*(Il tire la flèche de dessous son habit et lance
sur le Gouverneur des regards terribles.)*
Cette seconde flèche... c'est à vous que je
la destinais, si j'eusse frappé mon enfant, et
vous... soyez en sûr, ma main ne vous eût
pas manqué.

G E S S L E R.

Fort bien , Tell ; je t'ai promis la vie , j'ai
donné ma parole de chevalier , je veux la tenir.
Cependant , puisque je connais les mauvaises
dispositions de ton cœur , je vais te faire

conduire et renfermer dans un lieu que ni la lune, ni le soleil n'éclaireront jamais, afin que je sois en sûreté contre tes flèches. — Gardes ! saisissez-le, et chargez-le de chaînes. (*L'on entraîne Tell.*)

STAUFFACK.

Oui, Seigneur, vous osez traiter ainsi un homme sur lequel repose visiblement la main de Dieu...

GESSLER.

Voyons si elle le sauvera une seconde fois. — Qu'on le conduise dans ma barque, je le suis à l'instant ; je prétends moi-même le conduire à Kusnacht.

ROSSELMANN.

Vous ne pouvez emprisonner cet homme, l'Empereur lui-même n'oserait le faire ; ce serait violer nos chartes de liberté.

GESSLER.

Où sont-elles ? l'Empereur les a-t-il ratifiées ? — Méritez d'abord cette faveur par une entière obéissance. Vous êtes tous rebelles aux lois de votre Prince, vous nourrissez tous un esprit de révolte et d'audace. Je pénètre jusque dans les derniers replis de votre cœur ; prenez garde à vous ! — Je choisis cet homme du milieu de vous pour le premier, mais vous

êtes tous également coupables. Que celui donc qui est sage se taise et qu'il apprenne à obéir. *(Il sort suivi de Bertha, de Rudens, d'Haras, et de ses hommes d'armes. Frishardt et Leuthold restent.)*

WALTER FURST, *dans la plus vive douleur.*

C'en est fait, il a résolu de me perdre, moi et toute ma maison.

STAUFFACK *à Tell.*

Oh ! pourquoi avez-vous ainsi irrité le tyran ?

TELL.

Qu'il tente de se contenir celui qui a ressenti d'aussi déchirantes douleurs ! . . .

STAUFFACK.

Maintenant, tout est dit ; tout est perdu ! Nous sommes tous avec vous dans les chaînes.

PLUSIEURS HABITANS, *qui entourent Tell.*

Avec vous s'évanouit notre dernière espérance.

LEUTHOLD *s'approche de lui.*

Tell, votre malheur me touche. — Cependant, il me faut obéir.

TELL *à Furst et aux autres habitans.*
Adieu !

WALTER TELL, *s'attachant à son père avec les témoignages de la plus grande douleur.*

O mon père ! mon père ! ô mon bon père !

TELL, *levant les bras au Ciel.*

Il est là-haut ton père ! c'est celui-là que tu dois invoquer . . .

STAUFFACK.

Tell, ne dirai-je rien de votre part à votre tendre épouse ?

TELL. *(Il soulève l'enfant et le presse avec ardeur contre son sein.*

L'enfant est sauvé, Dieu me sauvera. (Il repose son fils à terre et sort suivi des hommes d'armes.)

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rivage oriental du lac des Waldstettes ; des rochers à pic et d'une forme pittoresque terminent la vue du côté de l'ouest. Une tempête sur le lac ; mugissement et fracas des vagues ; de temps en temps des éclairs et des coups de tonnerre.

KUNZ, de Gersau ; **UN PÊCHEUR ET SON FILS**, jeune pêcheur.

KUNZ.

JE l'ai vu de mes yeux , et vous pouvez m'en croire ; tout s'est passé comme je vous l'ai dit.

LE PÊCHEUR.

Quoi ! Tell prisonnier et emmené à Kusnacht ! . . . Tell, l'homme le plus juste de ces

vallées ! le citoyen le plus brave ! le soutien de la liberté ! . . .

KUNZ.

Le Gouverneur lui-même l'emmena prisonnier sur le lac ; ils allaient s'embarquer quand j'ai quitté Flulen, mais la tempête qui s'élève et qui m'a contraint d'aborder à la hâte, pourrait bien avoir retardé leur départ.

LE PÊCHEUR.

Tell dans les chaînes ! Tell au pouvoir du Gouverneur ! Oh ! croyez-moi, il va l'ensevelir dans une retraite assez profonde pour qu'il ne revoie plus la lumière du jour. Il redoutera la juste vengeance de l'homme libre qu'il a si gravement irrité.

KUNZ.

Le vieux Landammann, le noble Seigneur d'Attinghauss, va bientôt aussi faire couler nos larmes ; il est, dit-on, aux portes du tombeau.

LE PÊCHEUR.

Ainsi s'évanouit notre dernier espoir ! lui seul, hélas ! osait encore élever la voix pour réclamer les droits du peuple.

KUNZ.

L'orage grossit à chaque instant. — Adieu, je vais au village chercher l'hospitalité, car il ne faut plus que je pense à m'embarquer aujourd'hui. (*Il s'en va.*)

LE PÊCHEUR.

Tell dans un cachot ! Attinghauss aux portes de la tombe ! O tyrannie ! lève maintenant ton front audacieux ; rejette loin de toi tout sentiment de honte , la bouche de la vérité devient muette , l'œil clairvoyant est obscurci , et le bras libérateur dans les chaînes. . . .

LE JEUNE PÊCHEUR.

La grêle tombe avec force , mon père , rentrons dans la cabane ; nous ne pouvons rester ainsi à découvert.

LE PÊCHEUR.

Vents, déchaînez votre rage ! foudres, lancez vos feux ! nuages, que vos flancs s'entrouvrent, et du haut des Cieux qu'ils répandent leurs torrens ! inondez ces vallées ! détruisez dans leurs germes les générations à naître ! régnez, élémens en fureur ! Que les féroces habitans des forêts, que l'ours et le vieux loup du désert sortent de leurs sombres repaires ! Le pays leur appartient ; qui, sans la liberté, voudrait vivre dans ces tristes vallées ?

LE JEUNE PÊCHEUR.

Entendez comme l'abîme mugit, avec quel fracas les tourbillons s'agitent. Jamais un bruit pareil n'avait retenti sur ces rivages.

LE PÊCHEUR.

Viser à la tête de son propre enfant ! jamais ordre pareil ne fut donné à un père. Et la nature épouvantée ne se soulèverait pas ! — Oh ! si je voyais ces rochers s'engloutir au fond de l'abîme ! ces pics énormes, ces tours de glaces, qui subsistent dès le jour de la création, se fondre tout-à-coup et se précipiter en torrens impétueux ; si je voyais ces montagnes s'entrouvrir, ces antiques cavernes s'abîmer, et un second déluge engloutir les habitations des hommes, certainement mon âme n'en serait point étonnée. (*L'on entend sonner.*)

LE JEUNE PÊCHEUR.

Entendez-vous ! ils sonnent sur la montagne, ils auront sûrement aperçu une barque en détresse, et la cloche avertit tout le monde de prier. (*Il monte sur la hauteur.*)

LE PÊCHEUR.

Malheur à la barque en proie en ce moment à la fureur des flots ! Le pilote et le gouvernail sont également inutiles, la tempête l'emporte ; les vagues et les autans lancent et relancent, comme une balle, les malheureux navigateurs. — Nulle baie où ils puissent se réfugier ; de tous côtés s'élèvent des rochers à pic, pas le moindre arbrisseau pour s'y sus-

pendre, ces rocs ne présentent, hélas ! que leurs flancs nus et escarpés.

LE JEUNE PÊCHEUR, *montrant à gauche.*

Mon père, voilà une barque qui vient de Flulen.

LE PÊCHEUR.

Que le Ciel sauve ces infortunés ! lorsque la tempête s'engouffre dans ce détroit, elle ravage tout ce qui l'entoure, semblable à une bête féroce qui s'élançe contre les barreaux de sa prison, et qui en cherche la porte avec d'affreux mugissemens. — Non, pour eux, plus de refuge ! Des rochers qui s'élèvent jusqu'aux Cieux, leur ferment l'entrée de la demeure des hommes. (*Il monte sur la hauteur.*)

LE JEUNE PÊCHEUR.

Mon père ! c'est la barque du Seigneur d'Ury, je la reconnais à son pavillon écarlate et au drapeau qui flotte dans les airs.

LE PÊCHEUR.

O justes jugemens de Dieu !... Oui, c'est lui-même, c'est le Gouverneur. Il navigue sur ces flots en furie, et il porte son crime avec lui... Le bras de la vengeance l'a bientôt atteint. Maintenant il reconnaît un maître plus puissant que lui. Ces vagues n'obéissent point

à sa voix , ces rochers n'humilient point leur tête devant le chapeau qui le couvre. — Enfant ! ne prie pas , n'essaie point d'arrêter le bras du Juge Suprême.

LE JEUNE PÊCHEUR.

Ce n'est point pour le Gouverneur que je prie , c'est pour Tell qui se trouve avec lui dans la barque.

LE PÊCHEUR.

O fureur aveugle des élémens ! faut-il que pour atteindre un coupable , tu fasses périr la barque et le pilote lui-même ?

LE JEUNE PÊCHEUR.

Voyez ! voyez ! ils avaient déjà passé le *Buggisgrat* , mais la tempête qui , avec force , s'élanee du *Teufel Munster* , les a lancés contre le grand *Aremberg*. — Ils disparaissent à ma vue.

LE PÊCHEUR.

C'est là que se trouve le *Fab-messer* où plus d'une barque a déjà fait naufrage. S'ils ne dirigent pas la leur avec prudence , ils iront se briser contre la roche qui plonge à pic dans l'abîme. — Ils ont sur leur barque un habile pilote ; et si quelqu'un peut les sauver , assurément c'est Tell , mais ses mains et ses bras sont maintenant chargés de chaînes.

TELL. *avec son arc.*

(Il entre d'un pas précipité et regarde autour de lui d'un air étonné : tout démontre en lui l'agitation la plus grande. Arrivé au milieu de la scène, il se prosterne, ses mains s'inclinent vers la terre, puis il les relève vers les Cieux.)

LE JEUNE PÊCHEUR, *l'apercevant.*

Regardez, mon père, quel est cet homme qui se met là-bas à genoux ?

LE PÊCHEUR.

De ses mains il embrasse la terre, et semble être tout-à-fait hors de lui.

LE JEUNE PÊCHEUR, *qui s'est avancé.*

Que vois-je ?... mon père ! mon père !... venez ; voyez !

LE PÊCHEUR *s'approche.*

Qui est-ce ? — Grand Dieu ! Quoi ! Tell !... Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici ? — parlez.

LE JEUNE PÊCHEUR.

N'étiez-vous pas prisonnier sur cette barque ?..

LE PÊCHEUR.

Ne vous conduisait-on pas enchaîné à Kusnacht ?...

TELL *se relève.*

Je suis délivré.

LE PÊCHEUR *et* SON FILS.

Délivré ! Ô prodige de la puissance de Dieu !...

LE JEUNE PÊCHEUR.

D'où venez-vous ?...

TELL.

De cette barque.

LE PÊCHEUR.

Quoi !

LE JEUNE PÊCHEUR, *en même temps.*

Et qu'est devenu le Gouverneur ?

TELL.

Il est maintenant le jonet des flots.

LE PÊCHEUR.

Est-il possible ? Mais vous, comment êtes-vous ici ? comment avez-vous échappé à vos chaînes et à la tempête ?

TELL.

Par la faveur divine. — Écoutez.

LE PÊCHEUR *et* SON FILS.

Parlez, parlez.

TELL.

Savez-vous ce qui s'est passé à Altorf ?

LE PÊCHEUR.

Je sais tout ; parlez.

TELL.

Vous savez que le Gouverneur m'a fait saisir, ... charger de chaînes, ... et qu'il pré-

tendait me conduire à son château de **Kusnacht**.

LE PÊCHEUR.

Il s'est embarqué avec vous à **Flulen** ; nous savons tout : dites , comment avez - vous échappé ? . . .

TELL.

J'étais au fond de la barque , enchainé , sans armes , sans aucun espoir. — Je ne croyais plus revoir les rayons bienfaisans du soleil , ni les traits chéris de mon épouse et de mes enfans ; désespéré , je laissais errer mes regards sur la surface des eaux.

LE PÊCHEUR.

O malheureux !

TELL.

Nous navigions tranquillement , **Gessler** , **Rodolphe-du-Harras** , les hommes d'armes et moi. Mon arc et mon carquois étaient à l'extrémité de la barque , près du gouvernail. Parvenus vis-à-vis de l'angle du petit *Axen* , nous sommes , par la permission de Dieu , assaillis d'une horrible tempête sortie tout-à-coup des gorges du **Saint-Gothard** : le cœur manque bientôt aux matelots , qui se croient tous près d'être engloutis. Un des gardes s'adressant alors au Gouverneur : Vous voyez , Seigneur , lui dit-il , quelle est votre détresse et la nôtre.

Nous sommes tous comme suspendus au-dessus des gouffres de la mort. Les nautoniers, troublés par la terreur, ne savent plus comment diriger la barque. — Mais voilà Tell, fameux par son courage et son habileté à manier l'aviron ; que ne l'employons-nous dans cette détresse ? — Le Gouverneur se tournant alors vers moi : Tell, me dit-il, si tu te croyais capable de nous arracher à cette tempête, je pourrais te délivrer de tes fers. — Je lui répondis aussitôt : Oui, Seigneur, avec l'aide de Dieu, je le ferai. — Délivré ainsi de mes chaînes, et placé au gouvernail, je conduisis la barque d'un bras ferme. Cependant mes regards inquiets se portaient tantôt sur l'endroit où étaient mes armes, et tantôt sur le rivage, dans le but d'y trouver un lieu favorable pour m'élancer sur la côte. Bientôt j'aperçus un rocher s'avancant dans le lac et présentant une surface aplatie.

LE PÊCHEUR.

Je le connais, il est aux pieds du grand Aven, mais je le croyais trop escarpé pour qu'il fût possible de s'y élancer depuis une barque.

TELL.

J'exhorte les nautoniers à faire force de

rames jusqu'à ce que nous soyons arrivés jusque près de cette petite esplanade. Alors je m'écrie que le plus difficile est achevé ; et quand, par nos efforts, nous l'avons atteinte, j'implore la faveur divine, et, serrant de toutes mes forces la poupe de la barque contre l'escarpement du roc, je saisis promptement mes armes, m'élançai d'un saut vigoureux sur le pan du rocher, et, de mon pied, je repousse avec force le bâtiment dans l'effroyable abîme. — Qu'il soit, à la volonté de l'Éternel, le jonet des flots en furie ! Pour moi, me voici, échappé à la violence de la tempête et à la tyrannie du plus méchant des hommes. . . .

LE PÊCHEUR.

Tell ! Tell ! le Seigneur a fait, pour vous sauver, le plus étonnant miracle ; à peine puis-je en croire mes sens. — Mais, dites-moi, où pensez-vous porter vos pas ? car il n'est plus de sûreté pour vous, si Gessler échappe aux flots ameutés contre lui.

TELL.

Je lui ai entendu dire, pendant que j'étais encore enchaîné dans la barque, qu'il voulait aborder à Brunen, et me conduire à son château en passant par Schwitz.

LE PÊCHEUR.

Voulaît-il s'y rendre par terre ?

TELL.

Tel était son dessein.

LE PÊCHEUR.

Cachez-vous donc sans retard, car Dieu ne vous arracherait pas une seconde fois de ses mains.

TELL.

Indiquez-moi le chemin le plus court pour me rendre à Arth et à Kusnacht.

LE PÊCHEUR.

La grande route passe du côté de Steinen, mais mon fils peut vous conduire par un chemin plus court et moins fréquenté qui passe au-dessus de Lowertz.

TELL *lui prend la main.*

Dieu vous récompense du service que vous me rendez. Adieu. (*Il s'en va et revient.*) N'êtes-vous pas un de ceux qui ont prêté serment au Ruthi? il me semble vous avoir entendu nommer.

LE PÊCHEUR.

J'y étais, et j'ai prêté le serment de l'alliance.

TELL.

Rendez-vous donc en hâte à Burglen, ma femme est inquiète sur mon sort, annoncez-lui que je suis libre et en sûreté.

LE PÊCHEUR.

Mais où dirai-je que vous vous êtes réfugié ?

TELL.

Vous trouverez auprès d'elle son père et d'autres citoyens qui ont prêté le serment au Rutili ; — dites-leur qu'ils soient pleins de courage , que Tell est libre et maître de son bras et que bientôt ils apprendront quelque chose de plus sur mon compte.

LE PÊCHEUR.

Que méditez-vous donc ? dites-le moi franchement.

TELL.

Quand je l'aurai accompli , le bruit en viendra jusqu'à vous. (*Il s'en va.*)

LE PÊCHEUR.

Yenni , montre-lui le chemin. — Dieu soit avec lui et donne une heureuse issue à son entreprise !

~~~~~

## SCÈNE II.

*Une salle du Château d'Attinghauss. Le BARON dans un fauteuil à bras, sur le point d'expirer. WALTER FURST, STAUFFACK, MELCTAL et BAUMGART occupés autour de lui. WALTER TELL à genoux devant le mourant.*

WALTER FURST.

**C'**EN est fait de lui, il n'est plus.

STAUFFACK.

Sa figure n'est point celle d'un mort. — Voyez cette plume légère qui repose sur ses lèvres, elle s'agite encore. Son sommeil est tranquille et un doux sourire anime ses traits. (*Baumgart va vers la porte et parle à quelqu'un.*)

WALTER FURST à *Baumgart*.

Qui est-là ?

BAUMGART *revient*.

C'est votre fille, c'est Hedvig, elle veut vous parler, elle veut voir son fils. (*Walter Tell se relève.*)

WALTER FURST.

Puis-je la consoler ? Hélas ! j'ai besoin moi-

même de consolation. Toutes les douleurs s'accumulent sur ma tête.

HEDVIG, *s'avançant.*

Où est mon enfant? ne me retenez pas, il faut que je voie mon enfant. . . .

STAUFFACK.

Contenez-vous ; pensez que vous êtes dans la maison de la mort.

HEDVIG *se précipite vers son enfant.*

O mon Walter ! tu vis encore, tu vis pour ta mère ! . . .

WALTER TELL *se suspend au cou d'Hedvig.*

Pauvre mère !

HEDVIG.

Est-il bien vrai?.. es-tu bien sans blessures?..  
(*Elle l'examine avec une tendre sollicitude.*)  
Est-il possible ? a-t-il pu te prendre pour son but?.. Comment l'a-t-il pu faire?.. Ah ! il n'a pas un cœur ; — lancer une flèche contre son propre enfant ! . . .

WALTER FURST.

Il l'a fait dans l'angoisse du désespoir et l'âme déchirée par la douleur ; il l'a fait, entraîné par une contrainte inévitable, car il y allait de la vie.

HEDVIG.

Ah ! s'il eût eu le cœur d'un père, il fût mort mille fois auparavant ! . . .

STAUFFACK.

Vous devriez plutôt adorer la sagesse des décrets de Dieu, qui s'est si bien manifestée.

HEDVIG.

Puis-je ne pas penser à ce qui pouvait arriver ? — Grand Dieu ! quand ma vie atteindrait la durée d'un siècle, .. je verrais sans cesse cet enfant chargé d'indignes liens, son père dirigeant contre lui ses traits et la flèche meurtrière s'enfoncerait toujours dans mon cœur.

MELCTAL.

Si vous saviez de quelle manière Gessler l'excitait !

HEDVIG.

Voilà le cœur farouche des hommes ! . . . Sitôt que leur orgueil est offensé, ils ne pensent plus à rien, et ils exposeraient, dans leur aveugle fureur, et la tête de leur enfant, et le cœur de leur mère.

BAUMGART.

Quoi ! votre époux n'a-t-il pas un sort assez horrible sans que vous profériez à son sujet des paroles aussi dures ? Ne prenez-vous aucune part à ses malheurs ? . . .

HEDVIG. (*Elle se retourne vers lui et le regarde avec étonnement et fierté.*)

Et vous, vous n'avez donc que des larmes quand vos amis sont dans le malheur?... — Où étiez-vous quand on le mit dans les fers? où était votre bras libérateur? Spectateur tranquille, vous laissâtes s'accomplir cet horrible forfait; vous souffrîtes patiemment que l'on enlevât votre ami. — Est-ce ainsi que Tell s'est conduit à votre égard?... Se contenta-t-il de ressentir quelque compassion quand les cavaliers de Gessler étaient sur vos pas, et que, devant vous, mugissait le lac en furie?... Il ne versa pas sur vous d'inutiles larmes, il s'élança dans la nacelle, oubliant sa femme et ses enfans, et il vous délivra.

WALTER FURST.

Que pouvions-nous, hélas! pour le sauver? nous étions sans armes et en petit nombre.

HEDVIG *se jette dans ses bras.*

O mon père! et toi aussi, tu l'as perdu!... Ce pays, nous tous, nous l'avons perdu! il nous manque à tous, hélas! et, tous, nous lui manquons. Dieu garantisse son âme du désespoir!... La voix consolatrice d'aucun ami ne pourra pénétrer jusqu'au fond de sa prison

solitaire. — S'il devenait malade ! — Ah ! sûrement, sa santé s'épuisera dans cet humide et ténébreux cachot. — Comme la rose des Alpes pâlit et languit dans un air marécageux, pour lui, de même, il n'est de vie qu'à la lumière du soleil et au souffle balsamique des airs ! Lui, captif ! lui ! la liberté fait tout son être, il ne pourra vivre long-temps dans ces exhalaisons sépulcrales.

STAUFFACK.

Tranquillisez-vous. Nous allons tout entreprendre pour briser ses fers.

HEDVIG.

Que pouvez-vous sans lui ? — Tant que Tell était libre, l'espoir nous restait encore ; l'innocence avait encore un ami ; l'opprimé, un libérateur. Tell vous eût tous délivrés, — mais vous, tous ensemble, vous ne sauriez rompre ses fers. (*Le baron se réveille.*)

BAUMGART.

J'aperçois quelque mouvement ; silence ! silence !

ATTINGHAUSS, *se relevant.*

Où est-il ?

STAUFFACK.

Qui, Seigneur ?

ATTINGHAUSS.

Il me laisse, il m'abandonne dans ce dernier moment !

STAUFFACK.

Il parle de son neveu. — Quelqu'un est-il allé à sa recherche ?

WALTER FURST.

Oui ; — consolez-vous, il a retrouvé son cœur, il est des nôtres.

ATTINGHAUSS.

Aurait-il parlé pour sa patrie ?

STAUFFACK.

Avec la hardiesse d'un héros.

ATTINGHAUSS.

Pourquoi donc ne vient-il pas recevoir ma bénédiction dernière ?... je le sens, ma fin s'approche avec rapidité.

STAUFFACK.

Non, Seigneur ! non, pas encore ! ce court soumeil vous a ranimé ; vos regards brillent d'un nouvel éclat.

ATTINGHAUSS.

Vivre, c'est souffrir ; bientôt l'un et l'autre ne seront plus pour moi ; mes douleurs sont finies comme mes espérances. (*Il remarque l'enfant.*) Quel est cet enfant ?...

WALTER FURST.

Bénissez-le, Seigneur, c'est mon petit-fils, il n'a plus de père. (*Hedvig s'agenouille avec l'enfant devant le mourant.*)

ATTINGHAUSS.

Et moi aussi, je vous laisserai tous, tous sans père ! — O malheureux ! mes derniers regards auront vu la ruine de ma patrie. Pourquoi ai-je atteint le plus haut période de la vie, puisqu'avec moi devaient expier toutes mes espérances !

STAUFFACK à *Walter Furst.*

Faut-il qu'il se sépare de nous, accablé sous une telle douleur ? n'éclairerons-nous pas ses derniers instans du beau rayon de l'espérance ? — Seigneur, relevez vos esprits abattus. Nous ne sommes pas entièrement abandonnés, nous ne sommes pas sans espoir de salut.

ATTINGHAUSS.

Qui vous sauvera donc ?

WALTER FURST.

Nous-mêmes. Apprenez ! — Les trois Valdstettes se sont jurés de chasser les tyrans. L'alliance est conclue ; un serment sacré nous unit. Avant que l'année ait recommencé son cours, nous aurons accompli cette grande entreprise,

et c'est sur la terre de la liberté que reposeront vos cendres.

ATTINGHAUSS.

Quoi donc ? parlez , l'alliance est - elle vraiment conclue ?

MELCTAL.

Au même jour les trois Valdsettes se lèveront. Tout est prêt ; jusqu'à cette heure le secret n'a point transpiré , quoique plusieurs centaines de citoyens le partagent. Les tyrans marchent sur un abîme , les jours de leur domination sont comptés , et bientôt leur trace même ne se retrouvera plus.

ATTINGHAUSS.

Mais les châteaux forts qui nous dominent ?

MELCTAL.

Ils tomberont tous au même jour.

ATTINGHAUSS.

Et les Nobles participent-ils à cette alliance ?

STAUFFACK.

Nous comptons sur leurs bras au moment du danger , mais les habitans des campagnes , seuls jusqu'à présent , ont prêté le serment fédéral.

ATTINGHAUSS. *(Il se lève lentement et en témoignant un grand étonnement.)*

Quoi ! l'habitant des campagnes a eu la

généreuse audace de former, seul et sans les Nobles, de si vastes desseins, il s'est senti assez fort!... — Ah! maintenant je lui serais inutile, je puis descendre sans crainte dans la tombe; ce peuple généreux subsistera toujours. — D'autres forces que les miennes maintiendront ce qu'il y a de plus grand sur la terre. (*Il pose sa main sur la tête de l'enfant qui est à genoux devant lui.*) Sur cette tête où a reposé la pomme de la tyrannie, une liberté nouvelle va étendre ses rameaux; les anciennes choses s'écroulent, les temps changent, et du milieu des ruines fleurit une nouvelle vie!

STAUFFACK à *Walter Furst.*

Voyez de quel éclat brillent ses regards! Ce n'est pas la nature à son dernier moment, c'est déjà le rayon d'une nouvelle existence.

ATTINGHAUSS.

La Noblesse descend de ses anciens châteaux et vient prêter le serment civique entre les mains des cités. Déjà l'Uetland, déjà la Thurgovie ont commencé; la noble Berne élève sa tête souveraine; Fribourg est l'asyle de la liberté; l'active Zurich arme ses tribus en troupes belliqueuses... — La puissance des Rois se brise contre leurs remparts éternels... (*Il dit ce qui suit avec le ton d'un pro-*

*phète et ses paroles s'élèvent peu-à-peu jusqu'à l'inspiration.)* Je vois les Princes et les Seigneurs, couverts de brillantes cuirasses, foudre, les armes à la main, sur le peuple paisible de nos bergers;... la mort vole par tous les rangs;... plus d'un passage devient célèbre par de sanglans combats;... l'habitant des campagnes se précipite, le sein découvert, dans une forêt de lances;.. martyr volontaire, il les embrasse et les brise;... la fleur de la Noblesse tombe, et la liberté triomphante élève ses étendards. *(Il saisit les mains de Walter Furst et de Stauffack.)* Soyez donc fortement unis... fortement et à jamais... Qu'aucun des liens où règne la liberté ne soit étranger l'un à l'autre... placez sur vos montagnes des sentinelles élevées, afin que tous les membres de l'alliance puissent se rassembler en un instant. — Soyez unis.. unis.. toujours unis.. *(Il retombe au fond de son fauteuil. Ses mains inanimées tiennent cependant encore celles de Furst et de Stauffack. Ceux-ci le considèrent quelque temps en silence, puis ils s'éloignent en proie à leur douleur. Pendant ce temps les valets sont entrés dans la chambre en grand nombre, mais en gardant un profond silence; ils s'approchent en*

*donnant des marques d'une douleur plus ou moins vive. Quelques-uns se mettent à genoux devant lui et arrosent de leurs larmes ses mains inanimées. Pendant cette scène muette, la cloche du château sonne.*

#### RUDENS ET LES PRÉCÉDENS.

RUDENS, *entrant précipitamment.*

Respire-t-il encore ? dites, peut-il encore m'entendre ?

WALTER FURST. (*Il lui montre le mort en détournant le visage.*)

Vous êtes maintenant notre Seigneur suzerain, notre protecteur légitime, et ce château va porter un autre nom.

RUDENS. (*Il aperçoit le cadavre, et, saisi d'une violente douleur, il s'écrie.*)

Grand Dieu !... mon repentir arrive-t-il trop tard ? . . Oh ! que n'a-t-il pu vivre quelques instans de plus pour connaître les nouveaux sentimens de mon cœur ! — Hélas ! j'ai méprisé sa voix quand il jouissait de la lumière du jour. — Maintenant, il est parti, il est loin pour jamais, il me laisse accablé sous le poids terrible de mes fautes. Oh ! dites, est-il mort irrité contre moi ?

STAUFFACK.

Il a entendu à son dernier moment ce que vous avez fait pour la patrie, et a béni le courage avec lequel vous avez parlé.

RUDENS, *mettant un genou en terre auprès du mort.*

Restes sacrés du plus chéri des hommes ! cadavre froid et sans vie ! je prête sur ta main glacée un serment solennel. — J'ai rompu pour jamais tous les liens de l'étranger, je suis revenu à ma patrie, je suis Suisse, je veux l'être du plus profond de mon cœur. (*Se relevant.*) — Pleurez cet ami, pleurez tous ce père ; mais ne désespérez point. J'hérite non-seulement de ses biens, mais aussi de son cœur ; son esprit vient ranimer mon esprit. Ma jeunesse, pleine de force, vous paiera ce que sa longue vieillesse a pu rester vous devoir. — O vous, père vénérable ! donnez-moi la main, — et vous aussi, Stauffack, — et vous aussi, Melctal, n'hésitez point, ne détournez pas la tête, recevez mes vœux et mes sermens.

WALTER FURST.

Donnez - lui la main, son repentir mérite notre confiance.

MELCTAL.

Vous n'avez jamais estimé l'habitant des

campagnes. Que devons-nous attendre de vous?

RUDENS.

De grâce, ne vous rappelez plus les erreurs de ma jeunesse!

STAUFFACK *d Melctal.*

*Soyez unis* : telles ont été les dernières paroles de notre père : pensez-y.

MELCTAL.

Voilà ma main. — La parole de l'habitant des campagnes, Seigneur Banneret, est aussi une parole d'honneur. Eh! que seraient sans nous tous les Chevaliers? Notre condition est plus ancienne que la vôtre!

RUDENS.

Je l'honore, et mon épée la protégera.

MELCTAL.

Le bras, Seigneur Baron, qui soumet la terre rebelle et fertilise son sein, sait aussi protéger la vie de l'homme.

RUDENS.

Vous défendrez ma vie, je défendrai la vôtre, et, ainsi, nous aurons tous plus de force. — Mais pourquoi ces discours, tandis que notre patrie est encore la proie des tyrans étrangers? Lorsque nous les aurons fait disparaître de cette terre sacrée, alors nous pourrions discuter en paix. (*Après un moment de silence.*)

Vous vous taisez ; n'avez-vous rien à me dire?... Quoi! ne suis-je pas encore digne de votre confiance?... Il faut donc que je pénètre malgré vous dans le secret de votre alliance. — Vous avez tenu une assemblée. — Vous avez prêté serment au Rutli, — je le sais, — je sais tout ce que l'on y a décidé, et, quoique ce ne soit pas de vous que je le sache, j'ai gardé le silence le plus religieux. Je n'ai jamais été l'ennemi de ma patrie, croyez-moi, et je n'eusse jamais combattu contre vous. — Mais pourquoi différer? l'heure presse, il faut porter de suite un grand coup. — Déjà Tell est la victime de vos délais.

STAUFFACK.

Nous avons juré d'attendre jusqu'au jour de la naissance du Seigneur.

RUDENS.

Je n'y étais point, je n'ai prêté aucun serment ; si vous tardez j'agirai.

MELCTAL.

Quoi ? vous voulez...

RUDENS.

Je me regarde maintenant comme le protecteur de ces contrées, mon premier devoir est de vous défendre.

WALTER FURST.

Rendre à la terre cette noble poussière,  
voilà votre premier, votre plus saint devoir.

RUDENS.

Quand nous aurons affranchi la patrie, nous  
poserons alors sur le cercueil de notre père  
la couronne, fraîchement cueillie, de la victoire  
et de la liberté. — O mes amis !... ce n'est pas  
seulement votre cause qui m'arme contre les  
tyrans, j'ai la mienne à venger. — Écoutez,  
apprenez mes malheurs. Bertha, par le plus au-  
dacieux des forfaits, a été enlevée *secrètement*  
du milieu de nous !

STAUFFACK.

Quoi ! le tyran se serait permis un pareil  
attentat envers cette noble héritière ?

RUDENS.

O mes amis ! je vous ai promis mon secours,  
et il faut auparavant que j'implore le vôtre.  
Bertha m'a été ravie ? qui sait où la cache ce  
furieux... quelles violences il ose entreprendre  
pour la contraindre à des nœuds détestés?...  
Ne m'abandonnez pas. Volons tous à sa déli-  
vrance. — Elle vous aime, elle a mérité que la  
patrie arme ses fils pour la sauver.

WALTER FURST.

Quels desseins avez-vous formés ?

RUDENS.

Hélas ! le sais-je moi-même ? Dans cette nuit profonde qui me dérobe son sort , dans ces doutes , ces angoisses qui me déchirent , je ne vois , je ne comprends que ceci : nous ne saurions la découvrir que sous les ruines de la tyrannie. Que les forteresses tombent donc sous nos coups , et que leurs cachots nous soient ouverts !

MELCTAL.

Venez ! conduisez-nous ! nous voulons suivre vos pas. Pourquoi renvoyer à demain ce qu'aujourd'hui nous pouvons faire ? Tell était libre quand nous jurâmes au Rutli ; l'action monstrueuse dont nous avons été témoins n'était point arrivée. D'autres temps , d'autres lois : qui serait assez lâche pour hésiter encore ?

RUDENS à *Stauffack* et à *Walter Furst*.

Couvrez-vous de vos armes , et , prêts à agir , attendez que les signaux de feu s'élèvent sur la montagne ; la nouvelle de notre victoire volera ainsi jusqu'à vous plus prompte que la barque légère , et sitôt que vous découvrirez les flammes , signes de notre délivrance , précipitez-vous sur l'ennemi avec la rapidité de la foudre , détruisez , renversez l'édifice de la tyrannie. (*Ils sortent.*)

## SCÈNE III.

*La Scène change et représente un chemin creux et étroit près de Kusunacht. Les voyageurs descendent à travers les rochers, qui occupent le fond du théâtre, et on les découvre sur la hauteur avant qu'ils arrivent dans le bas. Des rochers environnent toute la Scène, et sur un des plus avancés est une saillie couverte de broussailles.*

*TELL parait armé de son arc.*

**I**L faut qu'il passe par ce chemin creux, aucune autre route ne conduit à Kusunacht. — Ici j'accomplirai mes desseins. — L'occasion est favorable. Ce buisson, sur la hauteur, me cachera à ses regards, de là mon trait peut l'atteindre, et ce sentier étroit me dérobera à ceux qui voudraient me poursuivre. — Règle tes comptes avec le Ciel, Gessler ! ton heure a sonné, tu vas disparaître.

Je vivais tranquille et sans inquiétude. — Cette arme n'était dirigée que contre les hôtes des forêts, et l'idée d'un meurtre n'avait jamais

sollicité ma pensée. — Tu as anéanti cette paix fortunée, tu as changé en un poison affreux ce doux sentiment de la vertu qui remplissait mon cœur. Tu m'as accoutumé à des actions dont frémit la nature. — Celui qui a pu diriger une flèche contre la tête de son enfant, peut bien viser au cœur de son ennemi.

Ces pauvres enfans, cette innocente épouse, il faut, ô Gessler ! que je les protège contre ta fureur. Lorsque je tendais la corde de mon arc, — que ma main tremblait, — que tu me contraignais avec un sourire infernal à viser à la tête de mon enfant, et que mes larmes te trouvaient insensible, — alors, dans le fond de mon âme, je fis vœu avec un serment terrible, et que Dieu seul entendit, que le premier but de ma première flèche serait ton cœur. Ce vœu, fait dans l'angoisse la plus horrible, est une dette sacrée, je la remplirai.

Tu es mon Seigneur, tu es le représentant de l'Empereur, mais l'Empereur n'eût jamais osé entreprendre ce que tu n'as pas craint d'accomplir. — Il t'envoya dans ces vallées, pour rendre la justice... une justice sévère, car il est irrité ; — mais non pas cependant pour commettre, sans crainte et avec une

joie meurtrière, les plus horribles forfaits. Il est un Dieu qui punit et qui venge.

O toi, flèche terrible! toi qui apportes de si amères douleurs! toi, mon plus précieux trésor! — viens! je veux te donner un but que n'a pu pénétrer, jusqu'à cette heure, la prière du malheureux, mais qui ne te résistera point. Et toi, corde fidèle, toi, qui m'a si bien servi quand il ne s'agissait que des jeux de la paix, maintenant que le but est d'une haute importance, seconde la force de mon bras. — Hélas! si cette flèche échappait inutilement de mes mains, que deviendrais-je? je n'en ai pas une seconde à décocher contre le cœur du tyran. (*Des voyageurs passent sur la scène.*) Je veux m'asseoir sur ce banc de pierre, que prépara une main charitable, afin que le voyageur y prit quelques instans de repos. — Ce n'est ici la patrie de personne. — Chacun, dans cette route écartée, passe rapidement auprès de celui qu'il y rencontre, étranger à son sort et à sa douleur. — C'est ici que passent le marchand dévoré d'inquiétudes, le pèlerin légèrement vêtu, le moine pieux, le brigand aux sombres pensées, le ménétrier plein d'allégresse, le muletier dont les animaux paisibles transportent avec effort de pesans fardeaux, et

qui arrive de lointaines contrées où s'agite un peuple nombreux ; chacune de ces routes conduit jusqu'aux extrémités du monde. Tous ces hommes poursuivent leur chemin, la tête remplie de leurs affaires. . . ; et mon affaire, à moi, c'est le meurtre ! (*Il s'assied.*)

O mes enfans ! mes chers enfans ! jadis, quand votre père revenait de quelque course, quelle joie ! quels ébats ! il ne rentrait jamais à la maison sans avoir quelque présent à vous faire ; un jour, c'était une belle fleur des Alpes ; un autre, un oiseau rare ; quelques fois, un coquillage précieux comme le voyageur en rencontre sur nos montagnes. — Maintenant, c'est une autre proie qu'il poursuit ; il est assis dans un chemin écarté, roulant dans son âme des pensées de mort, c'est à la vie de son ennemi qu'il aspire. — Et cependant, ô chers enfans ! c'est encore vous seuls qu'il a dans la pensée. — S'il tend son arc vengeur, ce n'est qu'afin de défendre votre timide innocence contre la rage du tyran. (*Il se lève.*) Je guette une noble proie. — Le chasseur ne craint point d'errer des journées entières pendant les glaces de l'hiver, de s'élançer d'un roc à un autre, d'escalader des roches escarpées contre lesquelles il s'attache

avec son propre sang (1); — et tout cela pour atteindre un misérable chamois. Il s'agit ici d'un prix plus précieux, il s'agit du cœur de l'ennemi mortel qui a juré ma perte. (*L'on entend dans le lointain une musique gaie qui s'approche peu-à-peu.*) J'ai manié l'arc toute ma vie, je me suis toujours exercé à cet art difficile, et j'ai remporté plus d'un prix dans les jeux de nos campagnes. — Aujourd'hui je veux faire le coup de maître, je veux gagner la couronne la plus glorieuse de toutes celles que peut renfermer l'enceinte de ces monts. (*Une noce passe sur la scène et monte le long du chemin creux; Tell la contemple appuyé sur son arc; Stussi, garde-forêt, s'approche de lui.*)

STUSSI.

C'est le fermier du couvent de Morlichacken qui passe à la tête de sa noce. C'est un homme riche et qui a plus de dix troupeaux

---

(1) L'on assure que les chasseurs des Alpes suisses, lorsqu'il s'agit d'escalader un endroit escarpé, se déchirent quelquefois les mains et les appliquent toutes sanglantes contre le roc; les mains s'attachent alors au rocher, et le chasseur, aidé de ce singulier moyen, parvient à surmonter l'obstacle.

sur la montagne. Il va chercher son épouse à Imisée, et il y aura cette nuit grande fête à Kusnacht. Venez-y! tous les braves gens y sont invités.

TELL.

Un convive sérieux n'est pas le bienvenu dans la maison des noces.

STUSSI.

Quelque chagrin vous tourmente - t-il, chassez-le promptement; profitez de ce qui se présente, les temps sont maintenant si durs. Il faut fondre sur le plaisir aussitôt qu'on l'entrevoit. Ici l'on court à une noce, ailleurs à un convoi funèbre.

TELL.

Et souvent l'un et l'autre se rencontrent.

STUSSI.

C'est ainsi que maintenant vale monde. Les malheurs ne manquent nulle part. — L'on assure que, dans le canton de Glaris, tout un côté de Glarnich s'est soudainement abîmé.

TELL.

Les montagnes même chancellent. Il n'y a donc rien de solide sur la terre.

STUSSI.

De tous côtés l'on raconte des prodiges. J'ai parlé dernièrement à un voyageur qui arrivait

de Baden. Un chevalier, m'a-t-il dit, se rendait auprès de l'Empereur; tout-à-coup il est assailli sur la route par un essaim d'abeilles, elles se précipitent sur son cheval, et, le perçant de leurs dards, l'étendent dans la poussière; son maître a été obligé de rejoindre à pied l'Empereur.

TELL.

Le faible a aussi son aiguillon. (*Armgarth entre avec des enfans et se place à l'entrée du chemin creux.*)

STUSSI.

L'on pense que cela présage quelque grand malheur, quelqu'action terrible et contre nature.

TELL.

Chaque jour voit naître de telles actions, et il n'est pas besoin de prodiges pour les annoncer.

STUSSI.

Assurément; heureux qui cultive ses champs en tranquillité, et coule doucement ses jours au milieu de sa famille !

TELL.

Le plus vertueux même ne peut toujours garder cette précieuse paix; un méchant voisin vient souvent la troubler. (*Tell dirige ses regards, à plusieurs reprises et avec inquiétude, vers le haut du chemin.*)

STUSSI.

Adieu, brave homme. — Attendez-vous  
quelqu'un ?

TELL.

Oui.

STUSSI.

Joyeux retour auprès des vôtres ! Êtes-vous  
d'Ury ? Le Gouverneur en est attendu aujourd'hui  
lui-même.

UN VOYAGEUR *qui s'est avancé  
sur la scène.*

N'espérez plus le voir; aujourd'hui les grandes  
pluies ont fait déborder les eaux, et les  
torrens ont emporté tous les ponts.

ARMGART *s'avance.*

Quoi ! le Gouverneur ne vient pas ?

STUSSI.

Avez-vous quelque chose à lui dire ?

ARMGART.

Assurément.

STUSSI.

Pourquoi vous placer ainsi sur sa route et  
dans ce chemin creux ?

ARMGART.

Ici, du moins, il ne pourra m'éviter, il  
faudra bien qu'il m'entende.

FRISHARDT *entre ; il descend avec vitesse le chemin creux , et crie en arrivant sur la scène.*

Que l'on se retire du chemin , Monseigneur arrive après moi ! (*Tell sort.*)

ARMGART, *vivement.*

Le Gouverneur arrive ! (*Elle se place avec ses enfans sur le devant de la scène. Gessler et Rodolphe-du-Harras paraissent à cheval, au haut du chemin.*)

STUSSI à Frishardt.

Comment avez-vous pu traverser les torrens, puisqu'ils ont emporté tous les ponts ?

FRISHARDT.

Ami, après avoir lutté contre le lac en furie, l'on ne craint plus les eaux des montagnes.

STUSSI.

Vous étiez sur le lac pendant cette horrible tempête ?

FRISHARDT.

Nous y étions, je m'en souviendrai toute ma vie.

STUSSI.

Un moment ; de grâce, racontez...

FRISHARDT.

Laissez-moi, il faut que je poursuive ma marche pour annoncer le Gouverneur dans son château. (*Il sort.*)

STUSSI.

Si cette barque eût contenu des gens de bien, les flots l'eussent engloutie, mais ni le feu ni l'eau ne peuvent sauver ce pauvre peuple. (*Il regarde autour de lui.*) Qu'est devenu le chasseur avec lequel je parlais?... (*Il sort.*)

GESSLER ET RODOLPHE-DU-HARRAS,  
à cheval.

GESSLER.

Quoique vous disiez, je suis le serviteur de l'Empereur, je dois donc chercher à lui plaire. Il ne m'a point envoyé pour flatter le peuple et pour le traiter avec douceur. — Ce qu'il attend, c'est l'obéissance; il s'agit de savoir qui du paysan ou de l'Empereur sera ici le maître..

ARMGART.

Voici le moment favorable, je vais présenter ma requête. (*Elle s'approche timidement.*)

GESSLER.

Ce n'est pas pour me rire de ce peuple que j'ai placé le chapeau dans Altorf; ce n'est pas pour éprouver les cœurs des habitans, dès long-temps je les connais. Je l'ai placé afin qu'ils apprissent à baisser devant moi leur tête qu'ils élèvent avec tant d'orgueil. Je l'ai placé

sur une route qu'ils sont obligés de prendre, afin que ce signe du pouvoir frappât sans cesse leurs yeux, et qu'ils se rappelassent ainsi le maître qu'ils oublient.

RODOLPHE.

Ce peuple a cependant certains privilèges.

GESSLER.

Ce n'est pas le moment de l'examiner. — De grandes choses se préparent, la maison impériale veut s'agrandir; ce que le père a glorieusement commencé, le fils veut l'achever de même. Ce petit peuple est comme une pierre au milieu de notre chemin. — N'importe, on saura le contraindre, — il faudra bien qu'il se soumette. (*Ils veulent continuer la route, Armgart se jette à genoux devant le Gouverneur.*)

ARMGART.

Grâce ! Seigneur, grâce ! grâce !

GESSLER.

Pourquoi m'arrêter ainsi sur la grande route ? retirez-vous !

ARMGART.

Mon mari est en prison, ces pauvres orphelins demandent du pain à grands cris. — O Monseigneur ! ayez pitié de notre profonde misère.

RODOLPHE.

Qui êtes-vous ? quel est votre mari ?

ARMGART.

Un pauvre homme, Seigneur, qui, profitant de ce qui n'appartient à personne, va sur le Roigisberg, faucher l'herbe qui croît au-dessus des précipices, entre des roches escarpées où le bétail n'ose se hasarder.

RODOLPHE à Gessler.

Voilà, certes, une pauvre et misérable vie. De grâce, relâchez ce pauvre homme ; quelque faute qu'il puisse avoir commise, l'état horrible qu'il professe est un assez grand châiment. (*A la femme.*) L'on vous fera justice, présentez votre requête au château, ce n'est pas ici la place.

ARMGART.

Non, non, je ne m'éloignerai pas que le Gouverneur ne m'ait rendu mon mari ? Voilà déjà six mois qu'il est en prison et qu'il attend inutilement la sentence du juge.

GESSLER.

Femme, prétends-tu me faire violence ? éloigne-toi !

ARMGART.

Justice, justice ! Gouverneur ! Vous êtes le juge de ce pays, vous êtes le représentant de l'Empereur et de Dieu même. Faites votre devoir, et comme vous espérez justice dans le Ciel, rendez-nous justice sur la terre.

GESSLER.

Loin d'ici ; que l'on chasse de devant mes yeux cette race insolente.

ARMGART *saisit la bride du cheval.*

Non , non , je n'ai plus rien à perdre. — Tu ne bougeras pas de cette place , Gouverneur ! que tu ne m'aies rendu justice. — En vain fronces-tu tes sourcils , en vain tes yeux s'arment-ils de colère. — Nous sommes parvenus à un tel degré d'infortune que nous ne nous inquiétons plus de ta fureur.

GESSLER.

Femme , éloigne-toi ! ou mon cheval t'écrase sous ses pieds.

ARMGART.

Fais-le passer sur mon corps. — Allons. (*Elle jette ses enfans par terre et se prosterne avec eux sur le chemin.*) Me voici étendue avec mes enfans , courage ! — Que les fers de tes chevaux écrasent ces pauvres orphelins ; ce ne sera pas ton plus grand crime...

RODOLPHE.

Femme ! avez-vous perdu la raison ?...

ARMGART , *continuant avec plus de véhémence.*

Il y a déjà long-temps que tu foules aux pieds le pays de ton Prince. — Je ne suis qu'une

femme. Oh ! si j'étais un homme . . . je saurais bien faire autre chose , que me rouler ainsi dans la poussière. (*L'on entend sur la hauteur du chemin la musique qui s'est déjà fait entendre , mais plus doucement.*)

GESSLER.

Où sont mes gens ? Qu'on l'éloigne , ou sinon je m'oublierai , et je commettrai une action dont je me repentirai dans la suite.

RODOLPHE.

Vos gens , Seigneur , ne peuvent arriver , une noce leur ferme le passage.

GESSLER.

Je suis un maître trop doux pour ce peuple. — Il parle librement encore , il n'est point entièrement dompté , comme il doit l'être. — Mais , je le jure , cela changera , je veux briser ce caractère altier , je veux plier sous le joug cet esprit audacieux et libre , je veux publier dans ces contrées un nouvel édit. — Je veux... (*Une flèche l'atteint , il porte la main sur son cœur , et , près de tomber , s'écrie d'une voix faible.*) Dieu ! Dieu ! . . . miséricorde !

RODOLPHE.

Seigneur ! — grand Dieu ! . . . qu'est-ce que cela ? d'où le trait est-il parti ?

**ARMGART**, *se relevant précipitamment.*

Au meurtre !... au meurtre !... il chancelle, ... il tombe, ... le trait l'a percé.

**RODOLPHE** *saute de cheval.*

Quelle horreur !... Dieu !... — Seigneur chevalier ! — implorez la clémence divine. — Vous êtes un homme mort.

**GESSLER.**

C'est le trait de Tell. (*Il a glissé de son cheval dans les bras de Rodolphe qui le dépose sur le banc.*)

**TELL** *paraît sur le haut des rochers.*

Tu connais la main qui t'a frappé, n'en cherche point d'autre ! Maintenant nos cabanes sont libres, l'innocence est en sûreté, et cette terre n'a plus à craindre tes tyranniques fureurs. (*Il disparaît ; le peuple accourt précipitamment.*)

**STUSSI**, *arrivant le premier.*

Que se passe-t-il ici ? qu'est-il arrivé ?

**ARMGART.**

Le Gouverneur expire, percé d'une flèche.

**LE PEUPLE**, *en se précipitant.*

Qui donc est assassiné ? (*Tandis que les premières personnes de la noce arrivent sur la scène, les autres sont encore sur la hauteur, et la musique se fait entendre.*)

RODOLPHE-DU-HARRAS.

Sa vie se perd avec son sang. — Allez, appelez du secours ; poursuivez l'assassin. — Malheureux ! c'est donc ainsi que tu devais finir ; oh ! pourquoi n'as-tu pas écouté mes conseils !

STUSSI.

Il est vrai ; le voilà pâle et sans vie !

PLUSIEURS VOIX.

Qui a lancé le trait ?

RODOLPHE.

Ce peuple est-il fou de faire entendre ces joyeux accords au milieu des horreurs d'un meurtre ? — Faites-les taire. (*La musique cesse subitement. Le peuple arrive en plus grande foule.*) — Seigneur ! parlez, si vous le pouvez encore. — N'avez-vous rien à me confier ?... (*Gessler fait des signes avec la main, et voyant qu'ils ne sont pas compris, les répète avec violence.*) — Où dois-je aller ? — à Kusnacht ? — je ne vous comprends pas. — Ne vous agitez pas, de grâce, — laissez tout ce qui tiend à la terre, pensez seulement à vous réconcilier avec le Ciel. (*Toute la noce environne le mourant. Une muette horreur se peint dans tous les regards.*)

STUSSI.

Regardez comme il pâlit. — La mort prend

le dessus. La voilà maintenant qui atteint son cœur; — ses yeux sont éteints.

ARMGART *élève un de ses enfans.*

Enfans! voyez comment un monstre expire.

RODOLPHE-DU-HARRAS.

Femme insensée! n'avez-vous donc point de sentiment, que vous repaissez vos regards de ce spectacle épouvantable? — Allons, que l'on me prête secours! — personne ne m'assistera-t-il! personne ne m'aidera-t-il à tirer de son cœur cette flèche meurtrière?...

DES FEMMES *reculent.*

Nous, le toucher!... celui qu'a frappé la main de Dieu!

RODOLPHE-DU-HARRAS.

Misérables! que l'enfer vous possède! (*Il tire son épée.*)

STUSSI *le saisit par le bras.*

Prenez garde, Seigneur! votre règne est fini. Le tyran est abattu. Nous ne souffrirons plus de violence. Nous sommes libres.

TOUS, *avec tumulte.*

La patrie est libre!

RODOLPHE-DU-HARRAS.

En serions-nous déjà là! la crainte et l'obéissance disparaissent-elles si promptement des cœurs? (*Aux hommes d'armes qui ar-*

*rirent en hâte.)* Vous voyez le meurtre horrible qui vient de se commettre. Tout secours est superflu. — Poursuivre l'assassin serait inutile. D'autres soins nous appellent. — Marchons à Kusuacht; conservons à l'Empereur cette importante forteresse. Maintenant, tout ordre est détruit, les liens du devoir sont rompus, et l'on ne peut plus se fier à la fidélité d'aucun homme. (*Au moment où il va partir avec les hommes d'armes, six Pères de la miséricorde paraissent (1).*)

ARMGART.

Place! place! voici les Pères de la miséricorde.

STUSSI.

La victime est abattue, — les oiseaux de proie accourent.

LES PÈRES DE LA MISÉRICORDE.

*(Ils forment un demi-cercle autour du mort et chantent d'une voix basse.*

La mort se précipite sur l'homme, elle ne lui accorde aucun délai, elle le renverse au

(1) Il s'agit ici d'un ordre qui prenait soin des sépultures; il faut supposer qu'il y avait un couvent de cet ordre près du lieu de la scène, et que les Pères, ayant appris la mort de Gessler, viennent rendre à son corps les devoirs d'usage.

milieu de sa carrière, elle l'enlève dans la force de ses jours. Qu'il soit, ou non, prêt à le suivre, elle le saisit, elle l'entraîne, il faut inévitablement qu'il paraisse devant le tribunal de son Dieu. (*Pendant que l'on répète les dernières paroles, la toile tombe.*)

*Fin du quatrième Acte.*

---

## ACTE CINQUIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

---

*Place publique d'Altorf. — Dans le fond, vers la droite, on voit la citadelle appelée Jond d'Ury, avec les échafaudages encore dressés comme dans la 3.<sup>e</sup> scène du premier Acte. A gauche, on découvre plusieurs montagnes, sur lesquelles des signaux brûlent encore. Le jour commence à poindre ; le tocsin retentit dans l'éloignement et de différens côtés.*

---

**RUODI, KUONI, WERNI, LE MAITRE  
MAÇON ET PLUSIEURS AUTRES CITOYENS;  
DES FEMMES ET DES ENFANS.**

**RUODI.**

**V**OYEZ-VOUS ces signaux de feu sur la montagne ?

**LE MAITRE MAÇON.**

Entendez-vous le tocsin qui retentit de l'autre côté de la forêt ?

RUODI.

Les ennemis sont chassés.

LE MAITRE.

Les forteresses sont soumises.

RUODI.

Et nous, Citoyens d'Ury, nous permettons encore que, sur notre territoire, s'élèvent les châteaux des tyrans?... Serions-nous les derniers à nous déclarer libres?...

LE MAITRE.

Ce joug sous lequel on voulait nous soumettre subsisterait encore? renversons-le.

TOUS.

A bas ! à bas ! à bas !

RUODI.

Où est le Cor d'Ury ?

LE COR D'URY.

Me voici; que dois-je faire ?

RUODI.

Montez sur le haut de la tour d'alarme ; sonnez du cor ; que le bruit en retentisse au loin dans nos Alpes, et que, réveillant chaque écho dans les recoins des rochers, il rassemble en un instant tous les habitans de la montagne. (*Le Cor d'Ury sort, Walter Furst arrive.*)

WALTER FURST.

Arrêtez ! amis, arrêtez ! Nous ne savons

point encore ce qui se passe dans Schwitz et dans Unterwald. Attendons leurs envoyés.

RUODI.

Pourquoi attendre ? le tyran est mort, le jour de la liberté se lève.

LE MAITRE.

N'en disent-ils pas assez, ces signaux de feu qui brillent de tous côtés sur nos montagnes ?

RUODI.

Venez ! venez tous ! hommes et femmes, mettons la main à l'œuvre. Brisons ces échafaudages ! abattons ces voûtes ! renversons ces murailles ! qu'il ne reste plus pierre sur pierre.

LE MAITRE.

Venez, ouvriers ! ce que nous avons bâti, nous saurons bien le détruire.

TOUS.

Allons ! renversons ce monument de notre esclavage. (*Ils se précipitent de tous côtés sur l'édifice.*)

WALTER FURST.

Mes efforts sont inutiles, je ne puis plus les retenir. (*Melctal et Baumgart arrivent.*)

MELCTAL.

Quoi ! ce château subsiste encore, tandis que Sarnen est en cendres et Rosberg renversé ?

WALTER FURST.

Est-ce vous, Melctal ? nous apportez-vous

la liberté ? parlez, cette terre a-t-elle enfin vomie ses oppresseurs?...

MELCTAL *l'embrasse.*

La patrie est délivrée. Réjouissez-vous, vieux père !... A l'instant où je vous parle la Suisse ne renferme plus un seul de ses tyrans.

WALTER FURST.

Oh ! dites-moi, comment vous êtes-vous rendus maître de ses châteaux ?

MELCTAL.

C'est Rudens qui, guidé par son courage et par une noble témérité, s'est emparé de Sarnen ; Rosberg, la nuit précédente, était tombé sous mes coups. — Mais apprenez ce qui nous arrive. A peine avons-nous purgé le château de ses odieux maîtres, et l'avons-nous embrasé en poussant des cris de joie, à peine les flammes s'élèvent-elles en pétillant vers les Cieux, que Dithlem, satellite de Gessler, s'élance et crie que l'héritière de Bruneck expire au milieu des flammes.

WALTER FURST.

Juste Ciel ! (*L'on entend la chute des poutres de l'échafaudage.*)

MELCTAL.

En effet, elle était secrètement renfermée en ces lieux par l'ordre du Gouverneur. Rudens

se lève furieux, — car déjà nous entendions les poutres et les colonnes tomber avec un horrible fracas, et des cris lamentables sortaient du sein des flammes, — c'étaient ceux de cette infortunée....

WALTER FURST.

Est-elle sauvée ?

MELCTAL.

C'est ici qu'étaient nécessaires la promptitude et l'intrépidité. — Si Rudens n'eût été que notre Seigneur suzerain, nous eussions ménagé notre vie, mais il était notre confédéré, et Bertha respectait le peuple. — Pleins de confiance en Dieu, nous hasardons nos jours, et nous nous précipitons dans cet affreux incendie.

WALTER FURST.

Est-elle sauvée ?

MELCTAL.

Elle l'est. — Rudens et moi l'avons emportée à travers les flammes, tandis que derrière nous les poutres tombaient embrasées. — A peine se voit-elle arrachée à la mort, qu'elle lève les yeux vers le Ciel ; le Baron se précipite sur mon cœur, et nous formons, en silence, dans les bras l'un de l'autre, une union sacrée qui subsistera à travers toutes les épreuves de la vie.

WALTER FURST.

Et Landerberg où est-il ?

MELCTAL.

Au-delà de Brunig. — S'il jouit encore de la lumière du jour, celui qui l'a enlevée à mon père, ce n'est pas moi qu'il faut en accuser. Je l'ai poursuivi, je l'ai atteint dans sa fuite et je l'ai traîné, pâle et tremblant, aux pieds de mon père. Le glaive était déjà levé sur sa tête, mais ses lâches supplications ont ému la pitié de ce vieillard aveugle, et il en a obtenu le don de la vie. Il a juré à ces vallées une éternelle paix, il a juré de n'y plus reparaître, il tiendra ces sermens, car il a senti la force de notre bras.

WALTER FURST.

Félicitez-vous de ce que le sang n'a point souillé votre victoire.

DES ENFANS *traversent la scène en portant des débris de l'échafaudage.*

La liberté ! (*Le cor d'Ury retentit avec force.*)

WALTER FURST.

Voyez ! quelle fête ! — nos enfans s'entre-tiendront encore de ce beau jour lorsqu'ils seront parvenus à la dernière vieillesse. (*Des*

*jeunes filles apportent le chapeau placé sur une perche ; le théâtre se remplit d'une foule de peuple.)*

**RUODI.**

Voici le chapeau sous lequel nous devons baisser la tête.

**BAUMGART.**

Qu'en faut-il faire ?

**WALTER FURST.**

Grand Dieu ! c'est ce chapeau qui a failli perdre mon enfant.

**PLUSIEURS VOIX.**

Détruisez ce signe du pouvoir des tyrans, que des flammes le dévorent !

**WALTER FURST.**

Non , conservons-le ! s'il a servi jusqu'à cette heure d'instrument à la tyrannie , qu'il devienne dès cet instant le symbole éternel de notre liberté ! *(Tous les habitans , hommes , femmes et enfans se placent d'une manière pittoresque sur les débris de l'échafaudage , et , ainsi groupés , ils forment un grand demi-cercle.)*

**MELCTAL.**

Ainsi donc, Confédérés ! nous siégeons maintenant, pleins d'allégresse, sur les ruines de la tyrannie, et ce que nous avons juré au Rutli nous l'avons accompli avec gloire !

WALTER FURST.

L'œuvre est commencée , elle n'est point accomplie. C'est maintenant surtout que le courage et l'union sont nécessaires ; car , soyez-en certains , Albert voudra venger la mort d'un de ses Gouverneurs , et ramener l'autre par la force.

MELCTAJ.

Qu'il s'avance avec ses cohortes ! Puisque nous avons su chasser l'ennemi de la terre de la liberté , nous saurons bien lui en défendre l'entrée.

RUODI.

Ce n'est que par des défilés étroits qu'il peut pénétrer dans nos vallées ; nos corps les lui fermeront.

BAUMGART.

Un lien éternel nous unit , que peuvent contre nous ses armées ? (*Rossemann et Stauffack arrivent.*)

ROSSELMANN, *en entrant.*

Tels sont les terribles jugemens de Dieu !

DES CITOYENS.

Qu'y a-t-il ?

ROSSELMANN.

Dans quels temps vivons-nous !

WALTER FURST.

Dites, qu'est-il arrivé ? — Ah ! c'est vous, Stauffack ! quelle nouvelle apportez-vous donc ?

DES CITOYENS.

De quoi s'agit-il ?

ROSSELMANN.

Écoutez, et soyez remplis d'étonnement !

STAUFFACK.

Nous sommes délivrés d'une grande crainte.

ROSSELMANN..

L'Empereur est assassiné.

WALTER FURST.

Juste Ciel ! (*Les habitans se lèvent tout d'un coup et environnent Stauffack.*)

TOUS.

Assassiné !... quoi !... l'Empereur ?... écoutez ! écoutez !... l'Empereur assassiné !...

MELCTAL.

Impossible ! qui vous a fait un pareil rapport ?

STAUFFACK.

Rien n'est plus sûr. L'Empereur Albert est tombé, près de Bruck, sous les coups des assassins. — Un homme digne de foi, Jean Muller, apporte de Schaffouse cette nouvelle(1).

---

(1) Allusion ingénieuse au célèbre historien Jean Muller.

WALTER FURST.

Quel est l'auteur de cette action monstrueuse ?

STAUFFACK.

Elle devient plus monstrueuse encore quand l'on pense à celui qui l'a commise. C'est son neveu, c'est le fils de son frère, c'est Jean, Duc de Souabe.

MRLCTAL.

Qui a pu le porter à ce parricide ?

STAUFFACK.

L'Empereur retenait l'héritage de cet impatient jeune homme ; il voulait même, à ce que l'on assure, l'en priver pour toujours, et l'en dédommager par une mitre d'Évêque. — Quoi qu'il en soit, le jeune Prince prêta l'oreille aux suggestions perfides de quelques-uns de ses compagnons d'armes ; et, d'accord avec les Seigneurs d'Eschenback, de Tégrefeld, de Wart et de Palm, il résolut, puisque l'on ne faisait pas droit à ses demandes, de se venger de ses propres mains.

WALTER FURST.

Et comment s'est accompli cet affreux projet ?

STAUFFACK.

L'Empereur descendait de Stein à Baden pour se rendre à Rheinfeld, où sa cour l'attendait ; il était accompagné des Princes Jean

et Léopold, et d'une nombreuse suite de Seigneurs. Lorsqu'ils sont tous parvenus sur les bords de la Reuss, à l'endroit où l'on a coutume de la traverser, les meurtriers se hâtent d'entrer dans le bac, afin de séparer Albert du reste de sa suite. Arrivé sur l'autre bord, l'Empereur traversait à cheval un champ nouvellement labouré, sous lequel se trouvent, à ce qu'on assure, les ruines d'une ancienne cité, et il avait en vue l'antique château de Habsbourg, d'où la grandeur de sa race a pris son premier essor, — lorsque tout-à-coup le Duc Jean se retourne et lui plonge un poignard dans le sein, Rodolphe de Palm le perce de sa lance, et Eschenback lui fend la tête. Il tombe baigné dans son sang : il tombe frappé par les siens, et sur son propre héritage. Ses serviteurs fidèles voient depuis l'autre bord cet attentat, mais, séparés par la rivière, ils ne peuvent que faire entendre les cris d'une impuissante douleur. Une pauvre femme se trouvait par hasard sur la route : Albert expire dans ses bras.

## MELCTAL.

C'est ainsi que, de bonne heure, il s'est creusé à lui-même son tombeau, ce Prince insatiable, qui voulait tout engloutir.

## STAUFFACK.

Une lugubre terreur règne dans toutes les contrées environnantes ; tous les passages des montagnes sont gardés : chaque État veille sur ses frontières ; l'antique Zurich elle-même a fermé ses portes, ce qu'elle n'avait point fait depuis plus de trente années : elle redoute les assassins, mais plus encore ceux qui les poursuivent. La Reine de Hongrie, la rigoureuse Agnès, Agnès, qui n'eut point en partage la douceur d'un sexe délicat, s'avance munie des armes terribles de l'excommunication. Elle vient venger le sang de son père sur toute la race des assassins, sur leurs valets, sur leurs enfans, sur les enfans de leurs enfans, et jusque sur les pierres de leurs châteaux. Elle a juré qu'elle précipiterait des générations entières dans la tombe d'Albert, et qu'elle se baignerait dans le sang comme dans la rosée que le printemps distille.

## MELCTAL.

Sait-on de quel côté les assassins ont dirigé leurs pas ?

## STAUFFACK.

Ils se sont dispersés aussitôt après le meurtre accompli, et, fuyant par cinq routes différentes, ils se sont séparés pour ne plus se revoir. —

Le Duc Jean, dit-on, erre dans nos montagnes.

WALTER FURST.

Ainsi donc ils ne recueillent aucun fruit de leur crime ! La vengeance n'en porta jamais. Elle se repaît d'elle-même comme du plus horrible aliment ; l'assassinat est sa jouissance, le frisson et l'horreur sont ses rassasiemens.

STAUFFACK.

Non ; ce meurtre ne sera point utile à ses auteurs, mais nous, d'une main pure, nous cueillerons les fruits bienfaisans de cet affreux attentat. Nous sommes délivrés d'une grande terreur ; il est tombé l'ennemi formidable de notre liberté, et le sceptre, à ce qu'on assure, va passer, de la maison de Habsbourg, dans une nouvelle famille : l'Empire veut maintenir sa liberté d'élection.

WALTER FURST *et plusieurs autres.*

Avez-vous appris quelque chose à cet égard ?

STAUFFACK.

Déjà plusieurs voix s'élèvent pour nommer le Comte de Luxembourg.

WALTER FURST.

Oh ! que nous sommes heureux de nous être tenus fidèlement attachés à l'Empire ; maintenant nous avons tout à espérer de sa justice.

STAUFFACK.

Il faut au nouveau Prince des amis courageux,  
il nous protégera contre l'Autriche et ses ven-  
geances. (*Les citoyens s'embrassent les uns  
les autres. Le sacristain entre avec un en-  
voyé de l'Empire.*)

ROSSELMANN.

Qu'y a-t-il ?

LE SACRISTAIN.

Un envoyé de l'Empire apporte cet écrit.

TOUS à *Walter Furst.*

Ouvrez et lisez.

WALTER FURST *lit.*

« L'Impératrice Elisabeth aux braves citoyens  
» d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald. — Salut  
» et prospérité ! »

PLUSIEURS VOIX.

Que nous veut cette femme ? son règne est fini.

WALTER FURST *lit.*

« Dans la violente douleur et le triste veu-  
» vage, où la jette la mort de son Seigneur,  
» l'Impératrice se souvient encore de l'amour  
» et de l'antique fidélité des Suisses. »

MELCTAL.

Elle ne s'en est pas souvenue aux jours de  
son bonheur.

ROSSELMANN.

Silence ! laissez-nous écouter.

WALTER FURST *lit.*

« Elle espère que ce peuple fidèle sera  
 » rempli d'une juste horreur pour les auteurs  
 » exécrables du plus affreux attentat. En con-  
 » séquence elle attend des Waldstettes qu'ils  
 » ne donneront point asyle aux meurtriers,  
 » mais qu'ils les livreront dans ses mains ven-  
 » gereuses, en mémoire de l'amour et des  
 » antiques faveurs de la maison de Rodolphe. »  
 (*Marques de mécontentement parmi les ci-  
 toyens.*)

PLUSIEURS VOIX.

L'amour et les faveurs !

STAUFFACK.

Nous avons reçu des faveurs du père, mais où sont celles du fils? . . . A-t-il confirmé nos chartes de liberté, comme l'avaient fait ses prédécesseurs? A-t-il jugé d'après les lois de la justice, et protégé l'innocence opprimée? A-t-il seulement daigné prêter l'oreille à nos députés, quand nous lui en avons envoyé dans notre profonde misère? Non; Albert n'a rien fait pour nous, et si, d'une main couragense, nous ne nous étions rendu justice à nous-mêmes, notre malheur ne l'eût point attendri. — De la reconnaissance! . . . à lui! . . . Ah! ce n'est pas de la reconnaissance qu'il a semé

dans ces vallées. Il occupait une place éminente, il pouvait être le père de ses peuples, mais il ne savait prendre soin que de ses partisans et en accroître le nombre; que ceux-là donc le pleurent!

WALTER FURST.

Nous ne nous réjouissons point de sa mort, nous ne nous souviendrons point, à cette heure, des maux dont il nous a accablés: loin de nous de telles pensées! — Mais venger le trépas d'un Roi qui ne nous a jamais fait aucun bien, persécuter ceux qui ne nous ont jamais fait aucun mal, ce n'est point là notre devoir. L'amitié se donne librement, et la mort nous a délivrés d'une obéissance contrainte. — Nous ne lui devons rien de plus.

MELCTAL.

Si la Reine pleure dans son palais et fait monter au Ciel sa farouche douleur, vous voyez ici un peuple qui, délivré de toute inquiétude, fait monter vers ce même Ciel des cris de reconnaissance. — Allez! il doit semer l'amour, celui qui veut recueillir des larmes. (*L'envoyé de l'Empire sort.*)

STAUFFACK *au peuple.*

Où est Tell? faut-il donc que le fondateur de notre liberté nous manque seul dans cette

journée ? . . . Les plus grandes choses, c'est lui qui les a faites ; les plus grands malheurs, c'est lui qui les a soufferts. — Venez, venez tous ! allons à sa cabane et saluons notre libérateur !  
(*Ils sortent tous.*)

---

SCÈNE II.

*Une chambre de la maison de Tell. Le feu brûle dans le foyer. La porte, entr'ouverte, laisse voir la campagne.*

HEDVIG, WALTER ET WILHELM.

HEDVIG.

AUJOURD'HUI votre père arrive, ô mes enfans ! mes chers enfans ! il vit, il est libre : nous sommes tous libres ! et il est votre père, celui qui a sauvé la patrie !

WALTER.

Et moi aussi j'y étais, ma mère ! l'on doit aussi parler de moi ! Le trait lancé par mon père a effleuré ma tête, et je n'ai point tremblé.

HEDVIG *l'embrasse.*

Oui, tu m'es rendu ! deux fois je t'ai enfanté ! deux fois tu m'as fait ressentir les douleurs d'une mère ! maintenant tout est fini. — Je vous presse tous les deux sur mon sein ! tous les deux ! et c'est aujourd'hui que revient votre père ! (*Un moine se présente à la porte de la maison.*)

WILHELM.

Regarde, ma mère, regarde ! — Voilà un bon religieux ; sans doute il demande quelque aumône.

HEDVIG.

Fais-le entrer, mon enfant, afin que nous lui donnions quelque secours, et qu'il s'aperçoive ainsi qu'il met les pieds dans la maison de la joie. (*Elle va dans l'intérieur de la maison, et revient bientôt avec un verre.*)

WILHELM *au moine.*

Venez, venez, brave homme, ma mère va bientôt apporter de quoi vous ranimer.

WALTER.

Venez, reposez-vous, et ne sortez de cette maison qu'avec de nouvelles forces.

LE MOINE, *regardant autour de lui d'un air effarouché, et avec des traits altérés.*

Où suis-je ? dites, quels sont ces lieux ?

WALTER.

Vous êtes-vous tellement égaré, que vous ne sachiez où vous êtes ? Vous êtes à Burglen, dans le pays d'Ury : c'est ici que l'on passe pour se rendre dans le Schakenthal.

LE MOINE à *Hedvig, qui revient.*

Êtes-vous seule ? Votre époux est-il ici ?...

HEDVIG.

Je l'attends à cette heure. Mais qu'avez-vous donc ? vous n'avez pas l'air heureux. — Qui que vous soyez, vous êtes dans le besoin, prenez. (*Elle lui tend le verre.*)

LE MOINE.

Quelqu'altéré que je sois, je ne prendrai rien que vous ne m'ayez promis...

HEDVIG.

Ne touchez pas mes vêtemens... ne m'approchez pas... restez éloigné de moi, si vous voulez que je vous écoute.

LE MOINE.

Par ces foyers hospitaliers, par la tête chérie de vos enfans que je serre dans mes bras... (*Il saisit les enfans.*)

HEDVIG.

Malheureux ! quelles sont vos pensées ? éloignez-vous de mes enfans ! — Vous n'êtes pas un moine, non, non, vous ne l'êtes pas ! la

paix se trouve d'ordinaire sous l'habit qui vous couvre ; mais elle ne se trouve point dans vos traits.

LE MOINE.

Je suis le plus malheureux des hommes.

HEDVIG.

L'infortune parle avec force à mon cœur,  
mais votre regard ferme mon âme.

WALTER, *sautant.*

Ma mère ! ma mère ! voici mon père ! (*Il court à sa rencontre.*)

HEDVIG.

O mon Dieu ! (*Elle veut suivre Walter ; mais les forces lui manquent, et elle s'arrête.*)

WILHELM, *courant.*

Mon père !

WALTER, *en-dehors.*

Tu nous es donc rendu !

WILHELM, *en-dehors.*

O mon père ! mon bien-aimé père !

TELL, *en-dehors.*

Oui, mes enfans, me voici. — Où est votre mère ?... (*Ils entrent.*)

WILHELM.

La voilà appuyée sur la porte : agitée par la joie, par la crainte, elle est toute tremblante, et ne saurait faire un pas de plus.

TELL.

O Hedvig, Hedvig ! mère de mes enfans !  
Dieu a été avec nous. — Aucun tyran ne nous  
séparera plus.

HEDVIG, *suspendue à son cou.*

O Tell ! Tell ! quelles angoisses j'ai souffertes  
pour toi ! (*Le moine devient attentif.*)

TELL.

Oublie tout, et ne respire plus que pour  
le bonheur ; me voici de retour . . . voilà ma  
chaumière ! je me retrouve au milieu de tout  
ce qui m'appartient.

WILHELM.

Qu'as-tu fait de ton arc, mon père ? je ne  
le vois pas.

TELL.

Tu ne le reverras plus, mon fils. Je l'ai sus-  
pendu dans un lieu sacré : il ne servira plus  
à l'avenir à poursuivre les hôtes de nos forêts.

HEDVIG.

O Tell ! Tell ! (*Elle recule, et laisse aller  
ses mains.*)

TELL.

D'où te viens cet effroi, Hedvig ?

HEDVIG.

Après quelles horreurs m'es tu rendu ? . . .  
cette main . . . puis-je encore la toucher ? . . .  
cette main . . . grand Dieu !

TELL, *avec énergie et courage.*

Cette main vous a défendu : elle a sauvé la patrie, et je l'éleve libre vers le Ciel. (*Le moine fait un mouvement brusque, Tell l'examine.*) Quel est ce moine ?

HEDVIG.

Ah ! je l'avais oublié, parle-lui ; quant à moi, sa seule présence me fait frissonner.

LE MOINE *s'approche.*

Seriez-vous ce Tell qui a fait tomber Gessler sous ses coups ?

TELL.

C'est moi-même ; je ne le cache à personne.

LE MOINE.

Vous êtes Tell ! Ah ! c'est la main de Dieu qui m'a conduit dans votre chaumière.

TELL, *l'examinant avec attention.*

Vous n'êtes pas un moine ! Qui êtes vous ?

LE MOINE.

Vous avez frappé le Gouverneur qui vous traitait avec tyrannie, et moi aussi j'ai frappé un ennemi qui me refusait les droits que j'ai hérité de mes aïeux. — Il était votre ennemi comme le mien. — J'en ai délivré la terre.

TELL, *reculant d'horreur.*

Vous êtes... Malédiction !... Enfans ! enfans ! retirez-vous. Retire-toi, chère Hedvig !

va ! va ! loin d'ici ! — Malheureux ! vous seriez ! . . . .

HEDVIG.

Grand Dieu ! quel est-il ?

TELL.

Ne le demande pas ! Éloignez-vous ! éloignez-vous ! Les enfans ne peuvent pas l'entendre. Sortez de la maison. Fuis Hedvig, fuis au loin. — Tu ne saurais te trouver sous le même toit que cet homme.

HEDVIG.

Juste Ciel ! qu'est-ce que ceci ? . . . Venez ! . . .  
( Elle sort avec les enfans. )

TELL. *au moine.*

Vous êtes le Duc d'Autriche. — C'est vous-même ! C'est vous qui avez assassiné l'Empereur, votre oncle et votre maître.

JEAN-LE-PARRICIDE.

Il retenait injustement l'héritage de mes pères.

TELL.

Misérable ! assassiner votre oncle ! votre Empereur ! Et la terre ne vous a point encore englouti ! et le soleil ne vous a pas dérobé sa lumière !

LE PARRICIDE.

Tell, de grâce, écoutez-moi. . . .

TELL.

Dégouttant encore du sang de ton père et de ton Empereur ! tu oses pénétrer dans cet innocent asyle ! tu oses présenter à un honnête homme tes abominables traits et réclamer les droits de l'hospitalité !

LE PARRICIDE.

J'espérais trouver dans votre cœur quelque compassion pour mon infortune ; et vous aussi, vous tirâtes vengeance de l'ennemi qui vous opprimait.

TELL.

Malheureux ! oserais-tu bien confondre le crime sanglant de l'ambition avec la défense nécessaire d'un père justement alarmé ?... Avais-tu donc à sauver la tête d'un enfant chéri, la sainteté des foyers domestiques à défendre, et à détourner de dessus les tiens les dernières calamités ? — J'élève vers le Ciel mes mains innocentes et je te maudis, toi et ton attentat. — J'ai vengé les saintes lois de la nature, mais toi, tu les a violées. — Il n'y a rien de commun entre nous. — Tu as assassiné, et moi j'ai défendu ce que j'avais de plus cher.

LE PARRICIDE.

Vous me repoussez donc loin de vous, sans consolation, en proie au désespoir ?

TELL.

Un frisson me saisit aussitôt que je te parle.  
Loin de moi, poursuis ta route effroyable,  
ne souille pas plus longtemps la chaumière  
où l'innocence demeure.

LE PARRICIDE *se retourne pour sortir.*

Non, je ne puis, je ne veux trainer plus  
long-temps une telle existence.

TELL.

Et cependant mon cœur est ému de pitié!  
— Grand Dieu ! si jeune, d'une race si il-  
lustre, le petit-fils de Rodolphe, mon Seigneur  
et mon Roi, fugitif, poursuivi pour un assas-  
sinat, réduit au désespoir, et implorant avec  
larmes, là, sur le seuil de cette porte, la pitié  
d'un pauvre homme ! (*Il se cache le visage.*)

LE PARRICIDE.

Oh ! si vous avez des larmes pour l'infor-  
tuné, que ma destinée vous touche, elle est  
horrible. — Je suis prince, — je l'étais, —  
je pouvais être heureux si j'eusse dominé mes  
impatiens désirs. L'envie rongait mon cœur.  
Je voyais la jeunesse de mon cousin Léopold  
couronnée de gloire, je voyais de nombreux  
États reconnaître ses lois, et moi, d'un âge  
égal au sien, j'étais contraint à vivre sous une  
tutelle avilissante.

TELL.

Malheureux ! ton oncle ne te connaissait que trop lorsqu'il refusait de te confier des terres et des hommes à gouverner ! Ton affreux attentat justifie d'une manière terrible ses sages résolutions. — Où sont allés les complices de ton meurtre ?

LE PARRICIDE.

Où les ont poussés les esprits vengeurs ; je ne les ai point revus depuis notre crime.

TELL.

Sais-tu que tu es mis au ban de l'Empire, que tout ami doit fuir loin de toi, et tout ennemi te charger de chaînes ?

LE PARRICIDE.

C'est pour cela que j'évite toutes les routes connues, et que je n'ose frapper à la porte d'aucune chaumière. — Je dirige mes pas vers le désert, je promène mon effroi à travers les montagnes, et, frappé de terreur, je recule devant mon image, si quelque ruisseau me la présente. — Oh ! si votre cœur est susceptible de compassion, d'humanité... (*Il se jette à genoux devant lui.*)

TELL, *se détournant.*

Levez-vous ! levez-vous !

## LE PARRICIDE.

Non, jusqu'à ce que vous m'ayez tendu une main secourable.

TELL.

Et comment puis-je vous secourir ? Un homme peut-il sauver le crime ?... Cependant, levez-vous... quelque horrible attentat que vous ayez commis, — vous êtes homme, je le suis... Personne ne doit s'éloigner de Tell sans avoir reçu consolation. Tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai.

LE PARRICIDE, *se levant précipitamment et saisissant avec vivacité les mains de Tell.*

O Tell ! vous sauvez mon âme du désespoir !..

TELL.

Laissez, de grâce, laissez ma main. — Il faut que vous vous éloigniez promptement de ces vallées, car vous ne sauriez long-temps encore y demeurer caché, et, une fois découvert, vous ne pouvez plus compter sur la protection de personne. — Quel lieu choisissez-vous pour refuge ? où pouvez-vous trouver le repos ?

LE PARRICIDE.

Hélas ! le sais-je moi-même ?

TELL.

Écoutez ce que Dieu met dans mon cœur.

— Passez en Italie , rendez-vous à la cité de Saint-Pierre, et là, jetez-vous aux pieds du Souverain Pontife ; confessez-lui votre crime et rachetez votre âme.

LE PARRICIDE.

Ne me livrera-t-il pas au bras vengeur d'Élisabeth?...

TELL.

Quoi qu'il fasse, regardez sa conduite cõme dictée par le Ciel.

LE PARRICIDE.

Comment parvenir dans cette terre éloignée ?  
Les chemins me sont inconnus , et je ne pourrai point me joindre aux caravanes des voyageurs.

TELL.

Je vais vous enseigner la route , écoutez bien : vous remontez d'abord le cours de la Reuss qui, du haut de la montagne , précipite ses flots écumans...

LE PARRICIDE, *effrayé.*

La Reuss !... grand Dieu ! elle coulait au lieu de mon crime.

TELL.

Le chemin se dirige le long des précipices, des croix l'indiquent d'espace en espace ; elles ont été érigées à la mémoire de voyageurs ensevelis sous des avalanches.

## LE PARRICIDE.

Je ne crains point les horreurs de la nature,  
si je puis apaiser ainsi les affreux tourmens de  
mon cœur.

## TELL.

Prosternez-vous devant chacune de ces croix,  
faites-y pénitence de votre crime, et versez-y  
les larmes ardentes du repentir. Si vous échap-  
pez aux horreurs dont cette route est semée,  
si la montagne, de son sommet glacé, ne lance  
pas sur vous la tourmente, vous arriverez à  
ce pont audacieux au-dessus duquel le fleuve  
se brise et réjaillit en poudre dans les airs. Si  
le pont ne s'abîme point sous votre crime,  
si vous le traversez sans malheur, alors se pré-  
sentera à vos regards un noir portique de  
rochers, la plus faible lumière n'y parvient  
jamais : — vous y entrerez, et il vous conduira  
bientôt dans une gracieuse et riante vallée. —  
Traversez-la promptement, car, par-tout où le  
repos se trouve, vous ne sauriez arrêter vos pas.

## LE PARRICIDE.

Rodolphe ! Rodolphe ! ô mon royal aïeul !  
c'est ainsi que ton petit-fils erre, jouet du sort,  
sur le sol de ton Empire !

## TELL.

Montant toujours à travers les rochers, vous

arriverez sur la cime du Saint-Gothard, où se trouvent des lacs éternels qu'alimentent les torrens des Cieux. Là vous saluerez, pour la dernière fois, les contrées germaniques, et, suivant une autre rivière dans son cours, vous atteindrez la terre d'Italie, qui deviendra pour vous une autre terre promise... (*On entend le ranz-des-vaches que font retentir plusieurs cors des Alpes.*) J'entends du bruit... partez!

HEDVIG *entre précipitamment.*

Tell, où es-tu? voici mon père! Tous les Confédérés, rassemblés en troupes pleines d'allégresse, viennent après lui.

LE PARRICIDE *se cache.*

Malheur à moi! je ne puis rester dans les lieux où la joie réside.

TELL.

Va, mon Hedvig; ranime par quelques alimens les forces abattues de cet homme; donne-lui des provisions en abondance, car sa route est longue et il ne trouvera nulle part le toit de l'hospitalité. Hâte-toi, ils s'approchent.

HEDVIG.

Quel est-il?

TELL.

Ne le demande pas, et, lorsqu'il partira, détourne tes regards, afin de ne point voir la

route qu'il prendra. (*Le Parricide s'avance précipitamment vers Tell, celui-ci lui fait signe de la main et s'éloigne. Lorsqu'ils sont sortis par des côtés opposés, la scène change.*)

---

## SCÈNE DERNIÈRE.

---

*L'on voit tout le fond de la vallée en face de la demeure de Tell. Les coteaux qui l'entourent sont couverts d'habitans. Ceux-ci sont groupés de manière à former un tout. D'autres arrivent par un sentier élevé qui traverse une prairie. WALTER FURST et les deux enfans, MELCTAL et STAUFFACK s'avancent, d'autres Citoyens les suivent. — Lorsque TELL sort de la cabane, ils le reçoivent tous avec de grandes acclamations.*

TOUS.

**V**IVE Tell! vive cet habile archer! vive notre libérateur! (*Tandis que les plus avancés entourent Tell et l'embrassent, Rudens et Bertha paraissent; le premier embrasse les habitans, Bertha embrasse Hedvig. La musique se fait entendre du haut de la mon-*

*tagne pendant cette scène muette. Lorsqu'elle est finie, Bertha s'avance au milieu du peuple.)*

BERTHA.

Habitans de ces campagnes!.. Confédérés!... recevez-moi dans votre alliance, moi qui, la première, ai trouvé un refuge dans cette terre de la liberté. Je dépose mes droits dans vos vaillantes mains; dites, voulez-vous me protéger comme votre concitoyenne?

LES HABITANS.

Nous y consacrerons nos biens et notre vie.

BERTHA.

Dieu soit béni! Maintenant donc, je donne ma main à ce jeune Chevalier; tous deux libres, tous deux Suisses, nous unissons notre sort.

RUDENS.

Et moi, je déclare libres tous mes vassaux.  
*(La musique recommence, la toile tombe.)*

FIN.

